U d'/of OTTAWA
39003003399986

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/psychroma02roma

JUIL 3 0 1970

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

LE DIEU DES CORPS

JULES ROMAINS

de l'Académie française

PSYCHÉ, II

Le Dieu des Corps

nrf

GALLIMARD

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2635
.O52 P72
1922
V.2

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.
© Éditions Gallimard, 1928.

I

Je m'appelle Pierre Febvre. A la date où je commence ce travail j'ai trente-quatre ans. Comme beaucoup d'hommes depuis la guerre, je suis très occupé, sans toujours bien discerner d'où vient que j'ai moins de loisirs qu'autrefois, ni si, tout compte fait, mon rendement a augmenté. Ce n'est donc pas pour tuer le temps que j'écris. Je n'ai pas non plus d'ambitions littéraires tardives.

Mais plus je vais, plus je suis convaincu que certains faits, auxquels j'ai été mêlé de près pendant une certaine période de ma vie, sont importants, bien qu'ils se rattachent aux circonstances les plus ordinaires qu'un homme puisse traverser. Je ne crois pas être exposé à les oublier. Si je m'en sentais menacé, il existe une autre personne, qui les a connus d'aussi près que moi, peut-être de plus près, et aux souvenirs de qui je pourrais recourir. Il est vrai que depuis des années nous n'en avons pour

ainsi dire pas parlé ensemble. Nous nous assurons, de temps en temps, par une allusion, qu'ils gardent leur place dans nos esprits. Mais nous nous en tenons là. Ce n'est pas le moment de chercher à quoi répond cette réserve entre nous.

La question qui se pose pour moi n'est d'ailleurs pas de les préserver de l'oubli. Je ne me préoccupe ni de les transmettre, ni même de les fixer au sens ordinaire du mot. Je voudrais me les représenter d'une façon complète, savoir définitivement à quoi m'en tenir sur eux.

J'ai dit qu'ils me paraissaient importants. Il ne me suffit pas qu'ils appartiennent à mon passé, ou qu'ils m'aient ému jadis, pour que j'en parle ainsi. Je ne joue pas sur les mots. Je sais très bien que le souvenir, par exemple, d'un banc de jardin où il s'est assis une demi-heure, il y a dix ans, peut prendre un relief extraordinaire aux yeux d'un homme, l'émouvoir chaque fois un peu plus, être pour lui l'occasion de pensées qu'il juge très élevées, et finir ainsi par constituer, dans son algèbre intérieure, le signe des valeurs les plus grandes. Je sais aussi qu'en littérature le talent d'un écrivain consiste souvent à intéresser autrui au déchiffrage de signes comme celui-là.

Je me place à un autre point de vue. Je ne nie pas que les faits en question aient pris une valeur qu'ils n'ont que pour moi. Mais je crois qu'ils en ont une autre.

Pour l'instant, je la sens encore mieux que je ne me l'explique. J'ai précisément besoin de me l'expliquer.

Mon impression, dès maintenant, est celle-ci : « Si j'arrivais à me rendre compte de ces faits comme ils le méritent, à y voir entièrement clair, ce serait peut-être l'acquisition capitale de ma vie, et une acquisition considérable en elle-même, c'est-à-dire qui le resterait pour un autre que moi. A condition d'y voir vraiment clair. A condition aussi qu'ils révèlent à l'examen la richesse de contenu que je leur prête. »

*

Je n'ai jamais rien eu d'un penseur, ni d'une âme profonde. J'ai même souvent passé aux yeux d'autrui, et aux miens, pour un esprit léger, voire un peu court : « un de ces charmants Français, excessivement préservés de la névrose métaphysique », comme disait avec une moue une dame de grand paquebot, qui ne se croyait plus à l'âge où un « charmant Français » peut vous intéresser tel quel. Mais la légèreté d'esprit est superficielle dans les deux sens du mot, j'entends qu'elle l'est aussi par la protection qu'elle donne. Elle forme un vernis très résistant aux intempéries ordinaires. S'il se fêle au cours d'un accident, il n'y a plus aucune

défense par-dessous. J'ai vu de gentils camarades, réputés pour n'être dupes de rien, haussant les épaules à toute conversation un peu réfléchie, disant de tout écrivain un peu sérieux : « C'est un raseur », et qu'une secousse médiocre, dont pour ma part je me serais tiré intact, désorganisait à fond. Leur vernis était spécialement fragile, et leur « sentiment de l'univers », dont la seule désignation les eût fait pouffer de rire, d'une susceptibilité comparable à celle d'un foie de paludéen.

Sous mon vernis à moi s'abritait malgré tout une organisation moins vulnérable. Elle a pourtant été atteinte. Depuis des années, je vis avec un « sentiment de l'univers » mal réglé, et tout provisoire. Et les plus malins, quoi qu'ils en pensent, ne réussissent à vivre d'une manière vraiment confortable que si leur sentiment de l'univers est en bon état et pratiquement au point. J'ai longtemps différé ce réglage. Il ne serait possible, je le savais bien, qu'après que les faits en question auraient cessé de me troubler. Et ils cesseraient de me troubler non pas quand je les aurais oubliés — ils étaient apparemment inoubliables — mais quand j'y aurais pensé à fond, quand je les aurais obligés à produire sur moi leur effet jusqu'à bout de course.

Voilà pourquoi je prends la plume aujourd'hui. J'attribue au travail d'écrire une effica-

cité que la simple réflexion n'a pas. C'est un peu l'analogue, à mes yeux, de ce qui se passe dans l'industrie quand on adjoint aux ateliers de fabrication un laboratoire de recherches. Les ateliers ont beau recueillir, au jour le jour, des observations très intéressantes : elles restent confuses, bousculées, et permettent rarement de conclure. Le laboratoire, même quand il ne trouve rien de neuf, et se contente de reprendre ce qu'on lui fournit, opère déjà utilement par les lenteurs et les minuties, par les résistances qu'il introduit dans l'observation.

C'est sur des résistances de ce genre que je compte, en contraignant des faits, qui jusqu'ici n'avaient été que vécus et médités un peu au hasard, à devenir écrits.

*

Malheureusement mon inexpérience d'écrivain est à peu près complète. Et ne le serait-elle pas, que j'aurais encore beaucoup d'embarras à choisir le type d'écrit dont je devrais me rapprocher.

Je n'écris pas pour être lu. Je veux dire qu'en principe cette éventualité m'est indifférente, et que même, en l'écartant, je me sens plus libre.

Je n'ai donc pas à prendre les romanciers pour modèles, bien que les faits qui m'intéres-

sent soient de ceux qui puissent les tenter. Un romancier cherche à plaire à son public. S'il s'élève au-dessus de cette considération, c'est pour se préoccuper de son art. Les faits ne sont pas ce qui compte le plus dans son travail. Je suppose qu'il n'hésite pas à les arranger, dès qu'il s'agit de mieux bâtir son livre, d'éviter des répétitions ou des longueurs, d'obtenir une impression plus saisissante, ou même pour une simple beauté de style. Sans parler du cas où les événements sont de pure fantaisie. En outre le romancier raconte pour raconter. C'est son métier. Je me hâte d'ajouter que je suis mauvais juge en la matière. Je lis peu de romans; et il n'y en a guère qui réussissent à me captiver jusqu'au bout.

A certains égards mon travail pourrait tendre vers le ton d'un mémoire scientifique. Là je suis moins gêné pour toucher à la question, que je connais un peu. Mais un auteur de mémoire poursuit une démonstration. Ce qu'il veut démontrer est déjà posé dans son esprit au moment où il prend la plume. Par suite aussi il ne s'astreint pas à présenter les faits dans l'ordre où ils lui sont réellement apparus (depuis les premières observations, les expériences du début fragmentaires ou ratées). Il les regroupe et les oriente dans le sens de sa démonstration. En somme, le vrai travail, il l'a fait pour lui, d'abord, et nous n'en saurons jamais que ce

qu'il voudra. Son mémoire n'est qu'un travail d'exposition, parfois même de polémique déguisée, pour l'extérieur.

Moi, je n'ai pas mon résultat d'avance dans l'esprit. Si je l'avais, je me tiendrais quitte. C'est en ce moment-ci que mon vrai travail commence.

Je ne désire pas davantage convaincre qui que ce soit. Je n'ai donc pas l'intention de disposer, dans la direction d'autrui, un appareil de preuves. S'il doit m'arriver d'insister sur un fait, de l'entourer d'une discussion ou d'un commentaire, ce sera pour mon usage, pour augmenter la lumière où je le verrai.

Enfin je ne tiens pas à me duper moi-même. Les événements en question, par leur nature, la façon dont ils se sont présentés autrefois, et les moyens que j'ai, aujourd'hui, de les élucider, ne pourront jamais prendre, honnêtement, l'uniforme ni le pas de parade scientifique, qui sont de rigueur dans un mémoire. Si je les y soumettais à toute force, ce serait de la frime. Et ce n'est pas pour jouer au savant que je refuse de jouer au romancier.

Quand je cherche un mot qui fixe mes idées, je me dis que j'aimerais à mettre sur pied quelque chose comme un « rapport pénétrant ».

C'est d'ailleurs facile à dire.

J'ai un faible pour les rapports. Non pas pour ceux que j'ai rédigés quand j'étais commis-

saire de la marine marchande. Les sujets que j'avais à traiter manquaient un peu d'étoffe. (Par exemple : comment répartir au mieux, suivant les saisons, les achats de vivres de conserve à Marseille et à New York.)

Mais il m'arrive de lire, pour le plaisir, les rapports qui me tombent sous la main. Mes voisins de train, ou d'autobus, ont pu me voir plongé dans une feuille d'informations financières avec une concentration qui en disait long sur le volume de mes capitaux. En réalité, je lisais quelque rapport d'assemblée générale sur la prospérité fictive d'une compagnie de caoutchouc. Je suivais l'exposé en amateur. Mais, dans ces textes-là, c'est la part de fiction qui me gêne. A mon avis, le rapport est un genre qui doit sa saveur spéciale à la pureté de l'énonciation des faits. Même quand cette saveur est imitée habilement, quelque chose nous avertit. Le plaisir des actionnaires ne reste pur qu'à cause de leur innocence.

Un de mes meilleurs souvenirs, en ce genre, est un rapport de police, qu'un camarade, substitut à Marseille, m'avait laissé lire dans un dossier. C'était évidemment un chef-d'œuvre. On sentait que chaque circonstance avait été respectée dans son détail, et que ce policier, qui avait naturellement l'esprit juste, trouvait une grande satisfaction à exécuter un calque des faits absolument irréprochable, sans se préoc-

cuper des conclusions que qui de droit aurait à en tirer.

Mais si j'imagine un esprit comme celui-là aux prises avec les faits qui m'intéressent, je le vois très bien revenant les mains vides, ou à peu près. Car, sauf vers la fin, ils présentent l'aspect le plus banal. Mon policier se dirait : « Que veut-on que j'y découvre? Il s'en passe autant chaque jour chez les premiers venus. Un rapport, là-dessus, ça tient en trois lignes. » C'est pourquoi j'ai parlé de rapport pénétrant.

*

Je puis ajouter que j'apprécie beaucoup certaines relations de voyage. Je pense aux modèles du genre, à ces comptes rendus d'exploration extrêmement consciencieux, qui ne cherchent aucun effet sur le lecteur, ne semblent même pas lui être destinés, ni se croire tenus de raconter de bout en bout des aventures prodigieuses, mais qui témoignent de tout ce qu'ils ont vu avec une bonne foi si éveillée, qu'un passage de fleuve à gué, un cheminement sur une arête de montagne, deviennent intéressants et instructifs. Il me revient une phrase presque textuelle : « Pendant les quarante-trois jours qu'a duré notre marche, il n'a plu ni de jour ni de nuit, et nous n'avons aperçu aucune trace de rosée. Pourtant le ter-

rain ne donne pas une impression de sécheresse. Et nous n'avons fait presque aucune étape sans rencontrer de source ». Voilà le ton que j'aime. Je ne sais pas si on pourrait le garder longtemps dans un sujet comme le mien. Déjà, dans les récits de voyage, il est assez rare. Beaucoup trop de ces productions, même signées d'explorateurs fameux, sont d'une niaiserie insupportable, avec leur affectation de sang-froid et de rude cordialité, leurs poncifs d'humour héroïque, tous leurs trucs d'épopée pour employés de banque de New York.

*

Bref, l'essentiel est de me mettre en route. Les difficultés se présenteront chemin faisant, et me suggéreront peut-être leur solution.

Une, il est vrai, m'arrête dès maintenant : « Où commencer? » Je veux dire : « A quel point, et par quoi? »

Quand je déclare : « Il y a eu dans mon expérience personnelle certains faits importants, et comme je manque de loisirs, c'est de ceux-là seuls que je vais m'occuper », j'ai l'impression de bien me comprendre moi-même, sans aucun malentendu possible. En y réfléchissant, je m'aperçois que la chose se complique.

Les faits auxquels je pense d'abord, et surtout, ont eu lieu à partir du troisième mois environ de mon mariage. C'est bien eux que

je désignais, en disant que, si j'arrivais à y voir clair, ce serait peut-être l'acquisition capitale de ma vie. Mais ils n'ont pas commencé brusquement. Ils se sont dégagés peu à peu de circonstances très ordinaires, si ordinaires qu'un homme comme moi, qui ne conte pas par simple divertissement, hésite à les rapporter. Mon point de départ me semblait très net quand je le regardais vaguement. Et c'est depuis que je m'efforce de le fixer qu'il m'échappe. Effort analogue à celui des rêves où l'on croit discerner, signe à signe, des colonnes entières d'équations : dès qu'on s'oblige à les lire, elles vous fondent sous le regard.

Mais la cause ici n'est pas l'inconsistance foncière de l'objet. Si mon point de départ m'échappe, c'est pour m'attirer plus en arrière, m'obliger à le saisir plus haut. Et la signification des événements principaux — ceux du sommet de la courbe — loin de s'évanouir, me paraît s'étendre, remonter de proche en proche jusqu'à l'origine de la courbe.

*

Après tout, c'est pour moi que je travaille. Je n'ai de comptes à rendre à personne. Mon entreprise se trouvera justifiée pourvu qu'elle me procure tôt ou tard la satisfaction d'esprit que j'en attends. Le risque de faire un peu trop de chemin n'est pas grave, si j'aboutis.

II

J'interviens à double titre dans ce qui va suivre : comme acteur, ou témoin, des événements relatés, et comme auteur de la relation. Mon coefficient personnel jouera constamment, plus d'une fois à mon insu. Il n'est donc pas sans intérêt de regarder un peu quel homme je suis.

Ce qui revient à établir une espèce de fiche. Mais j'aurais besoin d'un modèle de fiche. Je n'ai pas l'intention de faire mon portrait, et de poser complaisamment devant la glace. Je voudrais m'en tenir aux indications utiles. Sur quoi me guider?

Je crois qu'il sera plus commode de formuler ces diverses remarques au présent : Je suis comme ceci, j'ai telle ou telle particularité... Sans qu'il faille entendre par là que ces traits me semblent particulièrement vrais du moment actuel. Au contraire. Je suis persuadé que plusieurs d'entre eux ont été modifiés par le

temps, et par les circonstances mêmes que je relaterai ensuite.

Mais c'est une façon de dire que je les considère, à tort ou à raison, comme naturels chez moi, et fondamentaux. (Donc, s'ils ont bougé, ce n'est pas sans résistance.)

*

Géographiquement, j'ai des attaches dans le Midi (vallée du Rhône), en Bretagne, dans le Nord-Est, à Paris. La Bretagne n'ayant été, je crois, qu'une résidence et non une origine. Race évidemment mélangée, avec prédominance d'éléments méridionaux (brun aux yeux noirs). L'homme que j'ai rencontré qui me ressemble le plus au physique était un Suisse du Tessin, passager d'un de mes bateaux. Cas tout fortuit d'ailleurs. Quand j'ai traversé le Tessin plus tard, je n'ai pas retrouvé son type. Consciemment, je me sens assez méridional, mais pas comme l'entendent les gens du Nord.

Mes origines sociales se situent entre la petite et la moyenne bourgeoisie, avec des ramifications plus nombreuses du côté de la moyenne. Mon père, dans les assurances maritimes; un grand-oncle maternel aussi. Un frère de mon père, premier clerc d'avoué; un frère de ma mère, pharmacien. Dans le reste de la

famille, des employés, des fonctionnaires; un président de tribunal; plus loin des paysans. Pas de commerçants proprement dits, tenant boutique, si l'on excepte le pharmacien. A ma connaissance, pas de grosse fortune, sauf la très large aisance du président de tribunal, parent assez éloigné, que rendait plus proche le fait d'avoir été tuteur de ma mère. Pas de réussite éclatante. Pas de misère noire. Deux religieuses cloîtrées. Personne au bagne, ou en prison, ou à l'asile d'aliénés, à moins qu'on n'ait omis de m'en parler.

J'ai fait des études solides, dont j'ai mal profité socialement. Après le baccalauréat, j'ai préparé le programme d'entrée à Polytechnique, et au-delà. J'ai passé, sans y être tenu, les certificats suivants : mathématiques générales, physique céleste, physique mathématique, chimie physique. Des circonstances de famille m'ont fait renoncer à Polytechnique; mais je les ai aidées. Cet engrenage militaire-industriel ne me disait rien. Je gardais l'espoir de faire de la science pure. En fin de compte j'ai fait de l'hôtellerie au long cours.

Il y a là un échec que je ne me dissimule pas et qui réclame une explication. Sans doute, les mêmes circonstances qui justifiaient mon abandon de Polytechnique me déconseillaient plus encore la science pure, qui nourrit son homme si tard, et si mal. Mais une véritable

vocation ne s'embarrasse pas de si peu. Ce n'est pourtant pas la perspective de quelques années de gêne qui m'a effrayé (bien que dans mon inconscient il y ait peut-être un certain goût de la vie large[1]). Je me suis laissé impressionner davantage par les difficultés où je voyais ma famille. Et surtout, j'ai eu de la peine à faire de mon élan vers la science pure un enthousiasme pour la carrière scientifique. Je m'aperçus, en m'en approchant, que si elle s'accommode à la rigueur de hautes qualités intellectuelles, elle exige qu'on y joigne des qualités tout autres : le sentiment de la hiérarchie, un arrivisme patient et sournois, et la haine de l'imprévu. Bref une combinaison de l'esprit fonctionnaire et de l'esprit bovin. Je ne crois pas que j'aurais été capable de labourer sans distraction les cinq cents mètres carrés d'une concession scientifique ordinaire. Je n'aurais pas su éteindre en moi l'esprit de curiosité qui, s'il est à l'origine de toute science, n'est pas moins déplacé chez un savant officiel que l'esprit des catacombes chez un prélat romain.

Ceci dit, j'admets qu'un homme plus tenace fût venu à bout de son projet. Sans manquer de volonté, je n'ai pas le caractère aussi éner-

1. Plus exactement d'une vie sans préoccupations d'argent.

gique que certains, ni aussi constant. Je donne toujours trop de place au plaisir actuel dans le calcul de mes actions.

En revanche, je ne me connais pas de tare intellectuelle grave. J'ai eu, étant jeune, de la précipitation d'esprit, une confiance exagérée dans mes lumières naturelles, peut-être aussi trop de goût pour la clarté ironique. Tout cela s'est bien atténué, sauf le dernier point où je dois encore me surveiller. Autrement dit, au temps de Voltaire, j'aurais été voltairien avec jouissance. Encore aujourd'hui, Voltaire reste pour moi un gaillard bien sympathique. Toutes ses insuffisances (lacunes, étroitesses, légèretés) ne feront pas que je lui préfère les bafouilleurs pathétiques qui pullulent de nos jours.

Malgré une éducation catholique normale, j'ai peu de dispositions religieuses. Je ne suis peut-être pas fermé à la religion en général, ni aux émotions qu'elle donne, et j'aurais fait un croyant comme un autre à une époque où la foi se raccordait sans violence au reste des notions humaines (ou même les consolidait en se logeant dans les intervalles). Mais j'ai toujours eu beaucoup de peine à me représenter l'état d'esprit d'un croyant moderne instruit. Mes idées, quelle que soit leur origine, ont tendance à entrer en relations, donc en concurrence. Je ne sais pas les parquer. Je m'en voudrais de le faire. Une idée que j'accueille dans ma tête, et

qui s'y installe, est comme un citoyen anglais : elle a tous les droits, ou presque, une liberté d'allures entière; mais elle n'a pas à compter sur une protection spéciale du gouvernement. Or je ne vois pas comment, sans une protection spéciale, les croyances traditionnelles peuvent subsister dans la tête d'un homme moderne instruit. Protection qui consistera ou à les parquer pour éviter tout contact, ou à fausser la concurrence en les douant d'un privilège écrasant.

D'autre part, comme j'ai naturellement de la bonne humeur, de la vitalité, des réactions qui s'amorcent vite, mes dépressions nerveuses durent peu. Je ne suis pas comme d'autres à la recherche perpétuelle d'un remontant. Même à cinq heures du soir, et à deux mille milles des côtes, je n'ai jamais eu besoin d'opium, ni rançonné le barman d'une réquisition massive de cocktails. Je n'ai donc pas attrapé cette mollesse d'intelligence, d'ailleurs charmante, que j'ai vue se développer chez tels de mes camarades les plus distingués, et que je compare à la complaisance acquise de certains maris qui n'ont plus la force d'être jaloux, et qui font des mots sur leur situation.

Je ne suis même pas particulièrement rêveur. Sans doute il m'est arrivé de poursuivre d'assez longues rêveries. Les loisirs de mon métier m'y invitaient. Mais dans ces rêveries, il y avait

une grande quantité d'idées claires, ou qui ne demandaient qu'à le devenir, relativement peu d'images troubles ou fuyantes. Quand je lis, ce ne sont pas des événements imaginaires que je cherche surtout. Beaucoup de romanciers m'ennuient par leurs inventions. J'aime mieux les ouvrages de documentation pure, ou les auteurs qui ont un sens de la réalité plus mordant que le nôtre, par exemple certains poètes, en prose ou en vers. En somme, comme disent les bonnes gens, je suis très positif. C'est l'existence des choses qui m'a toujours paru leur étrangeté principale. Les événements réels eux-mêmes, ce n'est pas quand ils ressemblent à des combinaisons inventées qu'ils m'atteignent le plus, c'est quand ils contrecarrent à tout moment l'imagination, quand ils font une ligne qu'on ne peut jamais construire d'avance, ni prolonger. Ce qui revient peut-être à dire, sur un autre plan, que, bien que j'aie fait beaucoup de mathématiques, j'ai le cœur physicien, et non pas le cœur mathématicien. Quand on a le cœur mathématicien, ce qui vous ravit, ce qui vous plonge dans une reconnaissance émue, dans une disposition de *Te Deum*, c'est de vous apercevoir qu'un événement réel marche du même pas qu'une de vos équations préférées (ou de croire vous en apercevoir, grâce à un léger papillotement des yeux). Un homme qui a le cœur physicien ne s'amuse

vraiment que quand la réalité ne marche pas; et pour un peu, il lui ferait des signes d'encouragement. C'est par cette divergence d'humeur que j'interprète à mon usage les difficultés bien connues entre Dieu et le Diable.

J'ai indiqué à tout hasard mes goûts en littérature. Pour complèter mon signalement du côté des traits accessoires (accessoires en l'espèce), il me reste à dire d'abord que j'aime beaucoup la musique[1]. J'ai l'impression de m'y reconnaître assez bien (sinon de m'y connaître). Il me semble que je serais arrivé à une familiarité du même genre avec l'architecture, si j'avais eu le temps. Je me fais de l'art en général une haute idée. (Ou plutôt je me la suis faite peu à peu, car au temps de mes études j'avais pour tout ce qui n'était pas la mise en équation d'une donnée expérimentale un mépris assez comique.) Dans l'ordre de l'esprit, j'ai peu de répulsions de principe. J'en ai pourtant quelques-unes, qui ne s'expliquent pas toutes à première vue. Ainsi, sauf exception, la sculpture me laisse froid. Il fut même un temps, où la vue d'une statue, d'un groupe surtout, me causait une espèce de malaise. De même, alors que la plupart des sciences m'excitent dès

1. Très exactement, je l'ai aimée surtout de vingt à vingt-huit ou trente ans. Depuis quelques années, j'ai soupçon qu'elle est, elle aussi, comme ces auberges d'Espagne... etc.

que j'en approche — au point que j'ai dû me défendre contre la tentation de les étudier une à une — il y en a trois ou quatre qui me sont aussi foncièrement antipathiques que peut l'être un individu : telle, comme l'arithmétique pure, avec laquelle je n'ai gardé que les relations indispensables; d'autres — la minéralogie, le droit civil — que j'ai soigneusement évitées après une première rencontre; telle autre enfin que j'ai fréquentée quelque temps comme pour en prendre un dégoût mieux informé, et dont je me suis sauvé ensuite, comme d'un homme dont on aurait découvert qu'il est un sadique, ou un assassin rituel : je veux parler de cette partie de la philosophie, dont j'ignore le nom exact, qui consiste à traiter les questions métaphysiques en purs problèmes d'algèbre, sans aucune référence à la réalité.

Un médecin, camarade de paquebot, à qui je citais un jour mon éloignement pour la sculpture, pensait que cette singularité avait une origine sexuelle. J'ai lu aussi, il y a quelque temps, qu'on ne pouvait plus considérer comme complète, ou même suffisante, la fiche d'un homme dont les caractéristiques et le passé sexuels demeurent inconnus. Je suppose que l'importance donnée aux éléments signalétiques de cet ordre est pour une part affaire de mode. Mode récente chez nous, défraîchie ailleurs. Dans mes souvenirs de bord, des

conversations en anglais sur la libido remontent plus haut que l'installation des turbines. A l'époque, je les écoutais légèrement, comme des paradoxes un peu maniaques. Aujourd'hui, si je naviguais encore, j'affecterais au contraire, par nécessité de prestige, de les traiter comme une vieille lune.

Mais en ce moment-ci, je ne pose pour personne, et puisque j'ai conscience d'une lacune possible, je dois l'éviter. C'est aussi bénévolement que je transcrirais le chiffre de ma tension artérielle ou mon degré d'acidité gastrique. Mais avec ces dernières données les faits que je veux éclaircir ensuite n'ont pas de liaison perceptible. Tandis que par leur nature ou par leur origine, ils se rattachent assurément à la vie sexuelle.

Je m'aperçois d'ailleurs que j'ai peu de chose à signaler. J'ai été à cet égard l'enfant et l'adolescent le plus banal. Je retrouve dans ces âges de ma vie les impuretés, salacités, obsessions et extravagances, que le premier venu se rappelle pour son compte s'il est de bonne foi. Je n'y pense pas souvent, ni avec entrain. Mais je ne les ai jamais oubliées. Je n'ai pas oublié non plus quelle place elles tenaient dans les conversations de mes camarades; ce qui m'a toujours préservé de l'idée déprimante d'être une exception. Cette loyauté de la mémoire ne serait pas si fréquente, à en croire les auteurs,

ou à en juger par l'étonnement écœuré que les études de sexualité enfantine ont provoqué chez tant de gens. Un oubli si commun répond, paraît-il, au désir de supprimer des souvenirs honteux, et de garder l'estime de soi. Peut-être. Je lui attribue une cause encore plus simple. L'homme ordinaire, quand il devient adulte, acquiert en vrac les idées qui règnent dans le monde des adultes, comme il en adopte les façons de se vêtir, les usages. Dans le lot, il trouve une idée de l'enfance, très conventionnelle, empruntée aux livres, aux récits édifiants, et nullement aux souvenirs de chacun. De la même manière, il abandonne ce qu'il sait de la vie d'écolier, de ses duretés, de son pâle surmenage, de la morne concurrence des compositions et des examens, — souvenir qui, loin d'être honteux, lui serait parfois tonique, lui ferait aimer sa condition d'adulte — et il reçoit en échange l'image consacrée de l'écolier pétulant, libre de soucis, qui vit son temps le plus heureux sans le savourer comme il faudrait. Compter sur l'adulte moyen pour juger une étude de sexualité enfantine, c'est compter sur un voyageur de commerce qui revient d'Angleterre pour vous dire si le ciel d'un Monet de Londres est exact.

J'hésite davantage à décider si l'âge adulte m'a écarté de la banalité sexuelle, et en quel sens. Car les conversations avec les camarades

cessent alors de fournir des repères aussi sûrs. Parmi les hommes faits, les uns sont secrets, les autres hâbleurs; la sincérité de l'enfance et de l'adolescence ne se retrouve plus. Il devient difficile sinon de se connaître, du moins de se comparer.

Pour m'en tenir aux vraisemblances, les seuls traits que je croie tant soit peu caractéristiques sont les suivants [1] : J'ai pour les femmes un goût très vif, et le nombre de femmes qui me plaisent est très élevé. L'idée de choix ne vient chez moi qu'en second. Et c'est un choix négatif. Il élimine. Mon instinct procède à la manière des conseils de revision, qui ont pour but, comme chacun sait, non pas de désigner le plus bel homme de France, mais d'incorporer toutes les recrues qui ne sont pas franchement impossibles. Si l'état des mœurs s'y était prêté, j'aurais pratiqué la polygamie sans le moindre malaise. On prétend que cette disposition est naturelle aux Méridionaux, et que la monogamie n'est spontanée que chez les races du Nord. Mais pour juger de ce que les hommes ont vraiment envie de faire, il est toujours imprudent de s'en rapporter à ce qu'ils font.

1. C'est ici en particulier, et dans tout ce qui suit, que le présent de l'indicatif n'a qu'une valeur de commodité. Plusieurs de ces traits, pour être historiquement exacts, devraient être mis à l'imparfait.

Est-ce une façon de dire que, dans la pratique, j'ai, au moins à une certaine époque, accumulé les bonnes fortunes? Ce serait une vantardise détestable. Ma pratique fut toujours modérée. Parce que j'étais sensuel d'imagination surtout? Non, au contraire. De ce côté-là aussi, j'ai des tendances très réalistes. L'imagination ne m'a jamais satisfait. Elle m'irriterait bien plutôt.

Ma modération est venue d'abord, il me semble, de la facilité même de mes goûts. Un instinct perd de son âpreté, quand il voit abonder les occasions de s'assouvir. Un verre de vin paraît moins précieux en Provence que dans les Flandres, et le facteur, s'il n'a pas soif, le refusera sans regret.

Elle a tenu ensuite à un certain défaut de jonction, dans mon esprit, entre le plaisir qu'il y a à posséder une femme, à lui faire partager des exercices voluptueux, et l'amusement que donne la société des femmes, l'échange d'idées ou de confidences avec elles, le progrès dans leur camaraderie ou leur amitié. Je reconnais que les deux choses peuvent très bien se lier. Il est piquant de causer de musique avec une femme tandis qu'on ne cesse de penser à ses seins, à ses hanches; qu'on lui flatte les yeux d'un regard dont elle-même entretient et savoure l'équivoque. La possession d'un corps, quand elle est ainsi reculée au terme de toute

une série de manœuvres délicates et conventionnelles, prend l'aspect d'un but de jeu. Et c'est encore une façon pour l'homme de raffiner sur l'animal. Mais je le conçois mieux pour autrui que pour moi-même. La société des femmes m'est un jeu à elle seule; et je ne puis le goûter que si un autre jeu n'apparaît pas au-delà, proposant une ivresse tellement plus forte. Certes la présence des femmes développe autour de moi une espèce de région amoureuse dont je sens l'existence avec plaisir. Mais l'émotion légère que j'en reçois est un produit stable, ne se décompose pas en désir aussitôt. Ou si le désir se forme, tout le reste, qui n'est plus dès lors que comédie, m'impatiente.

C'est tout simplement, me dira-t-on, que vous êtes un mâle pressé. Chez vous le désir ne sait pas attendre, grandir ou s'aiguiser dans l'attente. Et là où il vous faudrait attendre, vous vous arrangez pour ne pas désirer. Il y a un peu de cela. Mais je crois qu'une telle disposition tient encore moins au mécanisme de l'instinct sexuel qu'à celui de l'intelligence. C'est une affaire de jugement. Si, au cours d'une conversation avec une femme, je m'aperçois que les détours de mes propos ne se tracent pas d'eux-mêmes, ne se justifient pas par le plaisir actuel que j'y prends, mais ne sont qu'un acheminement laborieux vers la possession physique, une tâche compliquée en vue

d'un salaire pas même certain, soudain je vois m'arriver dessus des jugements humiliants, démontants, et qui ont d'autant plus de prestige sur moi qu'ils respirent une insolente bonne humeur (comme des camarades joyeux qui se moquent de vous pour vous aider à vous ressaisir). Oui, soudain la disproportion me semble absurde entre le travail que je me donne et la jouissance sous trois semaines de la petite personne qui minaude en face de moi [1]. Bref, je n'ai pas la force de soutenir ce rôle comique du mâle qui fait la roue, se démène, se dépense, pour mériter à terme une satisfaction physiologique qui est de plein droit [2]. Ou il faudrait que l'objet fût transfiguré par la passion. Mais la passion n'est pas un accident quotidien, et si quelque chose vous en préserve, c'est justement d'avoir le goût large.

Là comme ailleurs, en ne demandant pas, on diminue ses chances d'obtenir. Celles mêmes des femmes qui d'abord envisageaient sans répugnance une aventure se font assez vite à

1. A peu près comme j'aurais été incapable de faire de la soi-disant « science pure », en me rendant compte que mon vrai but, c'était de succéder au père Untel dans sa chaire de Faculté.

2. Bien sûr, je ne trouve pas mauvais qu'on pense différemment. Là où je vois une comédie, rien n'empêche de voir un ballet. J'y parviendrais moi-même dans certaines périodes de demi-fatigue. Le reste du temps je suis plus arabe.

l'idée qu'il n'arrivera rien. D'autant que la plupart des femmes, sous nos latitudes, adorent que les hommes s'occupent d'elles, mais n'ont pas physiquement si grand appétit. Il y en a peu qui s'écroulent, inopinément, dans vos bras. Ou bien ce sont celles qu'on aide, avec politesse, à reprendre connaissance.

Je parle bien entendu pour des hommes comme moi, dont l'attrait est des plus ordinaires, et non pour ces gaillards irrésistibles, qui n'ont jamais besoin de soupirer plus de vingt-quatre heures, ou qui, même lorsqu'ils refusent de soupirer, sont assaillis de toutes parts. Encore est-il qu'à la réflexion je crois que ma méthode est celle qui leur assurerait le plus de tranquillité. Il me semble que ce qui peut provoquer une femme à la hardiesse, c'est votre froideur, sincère ou calculée, la distance que vous laissez régner d'elle à vous. Mais si vous êtres liant, attentif, si l'on vous sent pénétré de la présence féminine, pas du tout effrayé qu'une camaraderie puisse être en partie de l'amour, les femmes — sauf quelques furies dont on se gare — compteront sur vous pour prendre l'offensive, et, si vous ne la prenez pas, se diront que c'est sans doute mieux ainsi, plus poétique, reposant.

Reste le cas, en somme le plus naturel, où le but se trouve atteint sans qu'on l'ait cherché, donc sans qu'on ait eu l'agacement d'en mesurer

la distance et la lenteur d'approche. Ce cas devrait être fréquent. L'a-t-il été dans mon expérience? Pas régulièrement du moins. Peut-être parce qu'il exige un concours de circonstances plus rare qu'il ne semble. (Je mets à part certaines facilités que donne la vie de paquebot, et que leur excès même rend suspectes.) Peut-être parce que je manque de simplicité, et ne suis pas capable de séduire une femme sans m'apercevoir de mon propre manège. Peut-être parce qu'au dernier moment il m'est arrivé d'être pris de paresse, et plus ralenti qu'excité à l'idée de la nouveauté d'un corps.

Je parlerais bien aussi de certains scrupules, si je ne craignais de me faire plus moral, ou plus benêt, que je ne suis. Pourtant deux d'entre eux me semblent à peu près sincères. D'abord, j'ai horreur de peser sur la décision d'autrui. Si j'invite un camarade à dîner, et s'il n'accepte pas tout de suite, je n'insiste jamais, tant je crains d'entreprendre sur sa liberté, et tant je suis loin de considérer ma compagnie comme une aubaine hors de discussion. Éviter de peser sur la décision d'autrui, quand autrui est une femme, c'est évidemment renoncer à la carrière de séducteur.

Ensuite, je ne mens volontiers, et même avec une espèce d'entrain, que dans des cas très définis, pour ne pas dire très rares. Pour que le

mensonge ne me déprime pas, il faut ou qu'il s'allie à un profond sentiment de défense, ou qu'il venge, de quelque façon, l'esprit. Or, dans la société telle que nous la voyons, l'intrigue amoureuse la plus simple a beaucoup de peine à se passer de mensonge, d'un côté ou de l'autre. Bien sûr je n'ai pas toujours hésité à boire l'obstacle, mais je l'ai toujours senti. Et dans plus d'une occasion il a dû m'arrêter.

Sur ce point, je m'écarte apparemment de la moyenne. J'ai cru constater que chez la plupart des gens, l'amour, ou le simple désir, exerce un veto pleinement suspensif sur cette partie de la moralité. Tels camarades, d'une loyauté peut-être plus carrée que la mienne dans le reste de la vie, mentaient en amour comme on respire, et s'en vantaient en riant.

*

Je viens de relire les paragraphes ci-dessus. Il en ressort avec évidence que je ne suis pas, par vocation, un obsédé sexuel. Sinon les raisons que j'ai dites n'auraient pas pesé lourd. Et je le note, parce que je m'aperçois, en y réfléchissant, qu'il doit y avoir beaucoup d'obsédés sexuels, et que j'en ai certainement coudoyé de nombreux.

J'ignore si j'emploie le terme dans un sens agréé par les spécialistes. Je n'entends pas dési-

gner par là des gens que la nature a doués d'une puissance sexuelle supérieure, et qui, en toute justice, seraient excusables de penser plus que d'autres à une fonction, à des organes, qui ont chez eux une grande vitalité. A mon avis, si robuste que soit un instinct, il trouve sa place, son équilibre, et y reste à peu près, tant que le cerveau ne s'en mêle pas, je veux dire ne se met pas à fabriquer un poison, une drogue passionnante, avec cet instinct. Je me représente très bien un patriarche, mari infatigable de quatre jeunes épouses, qui, lorsqu'il se promène dans ses champs, a l'esprit nettoyé de toutes les préoccupations sexuelles, ou ne les accueille que pour la plaisanterie, sous forme d'idées pantagruéliques, qui n'ont ni âcreté, ni vertu d'asservissement. Et je me représente non moins bien, pour l'avoir souvent rencontré, le jeune crevé, qui n'a pour ainsi dire pas d'exigences sexuelles spontanées, vraiment d'origine, mais qui, avec cette matière première insignifiante, réussit à se fabriquer une intoxication mentale de tous les instants. Par exemple, il ne pourra pas s'asseoir à côté d'une femme, dans un tramway, sans penser aussitôt qu'elle doit devenir sa maîtresse, ni s'entendre répondre par une vendeuse : « Merci, Monsieur », sans croire qu'on aspire à son étreinte. Le tout accompagné d'une espèce de fièvre nerveuse comme celle que donne un début de grippe.

Au reste, je ne me dissimule pas qu'en forçant un peu cette opposition, on arriverait vite à une erreur. Pour moi, par exemple, c'est à considérer l'ensemble de ma vie que je n'y vois pas les marques de l'obsession sexuelle. Mais sans remonter à cette époque de la puberté, où l'adolescent tourne nuit et jour entre des désirs de femme comme entre les barreaux d'une cage; sans anticiper non plus sur des faits ultérieurs que j'examinerai en leur temps, je puis dire qu'en pleine jeunesse j'ai connu l'obsession sexuelle, sous forme de crise passagère. J'en sais le goût, la force. J'ai eu jadis, deux mois durant, une maîtresse qui, du premier au dernier jour de notre liaison, réussit à faire de moi un obsédé. (Si les circonstances ne m'avaient pas soudain séparé d'elle, je me demande si j'aurais pu la quitter.) Son pouvoir tenait d'abord, sans doute, à des causes très simples : à une nuance poignante du plaisir qu'on prenait en elle; à son odeur, qui semblait non désigner un être, mais devenir un milieu commun, dont on dépendait entièrement pour continuer à vivre, comme un animal dépend de l'air; mais surtout à sa beauté, qui était très charnelle, non pas tant au sens d'une épaisseur bestiale, que de façon à vous communiquer une espèce de fanatisme de la chair, l'idée que le monde entier n'équivaut pas au renflement magnifique de deux seins et d'une croupe, et le besoin de se

consumer pour attester cette valeur irrationnelle. J'ai appris alors par expérience que l'obsédé est un homme nouveau. L'impression générale qu'il reçoit de son corps est à tout moment surprenante. Tout se passe comme si sa chair précédente avait été remplacée en entier par une chair d'une autre formule, qui se fait sentir autrement et mieux. Et les hauts et les bas habituels de l'humeur s'effacent dans une tension triste peut-être, presque affolante, mais que l'âme humaine, qui a peur de l'ennui plus que du délire, préfère probablement à la sérénité.

★

Une autre impression que me laisse la lecture de ces pages, et qui ne me plaît pas beaucoup, c'est que j'y ai l'air un peu trop content de moi. A bien regarder, tous les traits que je rapporte sont exacts (dans la mesure où l'expression obéit à la pensée, et où il est possible de rester exact en généralisant). Je n'ai à me reprocher aucun truquage. Mais on sent circuler à travers les lignes un murmure d'approbation assez agaçant. Malheureusement, je ne pourrais corriger cette apparence que par des retouches bien artificielles.

Après tout, c'est là aussi un élément de ma fiche signalétique. La combinaison que je forme, parmi des milliards d'autres, ne s'accom-

pagne pas d'une conscience qui lui soit hostile. Je n'ai pas le dégoût obscur de moi-même (je ne l'ai eu qu'à certains moments de l'adolescence). Sans omettre de sérieuses réserves, je trouve qu'en fait de nature humaine, la mienne est encore de celles dont il est sage de se contenter. Tout le monde en est là, me dira-t-on. Une bonne opinion de soi est de règle. Je ne crois pas. J'ai connu des hommes profondément, essentiellement mécontents d'eux-mêmes, de l'être qu'ils sentent en eux. Et je me demande s'il n'y a pas des races entières qui sont dans ce cas. Ce qui ne les empêche ni de vivre, ni de prospérer, ni même d'avoir des accès d'orgueil formidables, par protestation.

*

Enfin, je m'aperçois que ma fiche comporte peu d'indications sur ce qu'on appelle habituellement le caractère. Mais, du point de vue où je me place, et pour le travail que j'entreprends, importe-t-il beaucoup de savoir si je suis vif, susceptible, coléreux, oublieux des injures? Si j'éprouve, à dépenser l'argent, plus de peur, ou plus de plaisir? Dans la mesure où je tiens à l'argent, si c'est davantage pour les choses qu'il procure, ou pour la puissance indéfinie qu'il donne (le potentiel social)? Si

je me sens plus porté vers le dévouement, ou l'égoïsme? Certes, je pourrais, sous prétexte de compléter ma fiche, engager des recherches dans ces directions-là. Mais ce serait de l'amusement pur.

III

Dans ce qui précède, j'ai parlé de moi aussi généralement que possible. Quand j'ai cité un trait, je l'ai choisi parce qu'il me semblait exprimer une tendance durable, sans me préoccuper de savoir à quelle époque de ma vie il s'était plus spécialement manifesté.

Mais les faits qui m'intéressent concernent un personnage moins abstrait. L'homme à qui ils sont arrivés, sans bien différer du Pierre Febvre de toujours, se trouvait dans certaines dispositions et circonstances dont il faut probablement tenir compte.

A ce moment-là, j'ai vingt-six ans. Je traverse une période physique assez heureuse (sauf de menues anicroches). Les embarras de la croissance sont déjà loin derrière moi. Je me porte mieux qu'à vingt ans. Ma liberté d'adulte est encore récente et garde son goût. Je profite avec assez de conscience de la trêve que la société accorde aux jeunes hommes entre la

fin de leurs études et le durcissement, sur eux, des responsabilités, des besognes.

J'ai un métier qui pourrait être une déception. (Commissaire sur un grand paquebot qui fait la Méditerranée-New York.) Mais il ne me donne pas encore un sentiment de déclassement intellectuel, parce que j'ai gardé sur bien des points l'élan de mes études, et que je continue à lire beaucoup, presque à travailler. Puis ce n'est pas un métier bête. Il est animé et inconfortable. Il laisse la vie quotidienne dans un équilibre instable d'aventure. Il entretient autour de moi ce va-et-vient tout proche des camaraderies, qui est peut-être le bonheur principal de l'adolescence, et que d'ordinaire on abandonne en entrant dans le monde des adultes. En outre, il ne fait pas de ces camaraderies un petit monde artificiel et clos (comme dans l'armée), où se cultivent l'ignorance de la vie, l'esprit de caste, de hautains enfantillages. Car, en rapports constants avec les passagers, je subis de gré ou de force le contact d'une société à la fois brillante et bizarre, trop peu triée pour m'inspirer un respect snob et me communiquer ses préjugés, trop mouvante pour m'asservir en quelque façon que ce soit, mais où mon esprit se nourrit par les apports du courant, où ma curiosité ne peut matériellement pas s'endormir parce qu'elle ne cesse d'être secouée, où mes idées

sur la vie ne risquent pas de se nouer trop vite, tant elles reçoivent de rectifications et de démentis. Le jour où pourtant je serais sur le point de croire que l'humanité se compose de messieurs en smoking et de dames au décolleté avantageux, mon service m'appelle en bas, du côté des troisièmes-émigrants (en ce temps-là, on émigre encore à pleines cales), ou du côté de la chaufferie (en ce temps-là, on chauffe encore au charbon).

Je ne fais donc pas, somme toute, un mauvais métier, ni un métier indifférent. L'action qu'il a eue sur moi n'a pas été néfaste. Il a préservé non les idées mêmes de la vingtième année, mais l'aptitude qu'avait la vingtième année à en accueillir ou à en produire, à remanier fréquemment, sans que cela fasse d'histoires, le personnel intérieur de l'esprit. Il m'a maintenu en liberté et en gaîté. Je suis très loin de la stabilisation bourgeoise. L'envahissement par le sérieux ne me gêne pas quand je grimpe un escalier.

Pour être juste, cette influence salubre n'est pas sans contre-partie. J'ai peut-être autant de liberté d'esprit ou de façons qu'à vingt ans, autant d'accueil aux idées, mais je les reçois avec plus de réticence secrète. La vivacité s'est peut-être maintenue, ou même développée, mais aux dépens de l'ardeur. J'ai mieux gardé la curiosité que la foi. Si j'ai bougé, c'est dans

le sens du scepticisme. Mon univers de la vingtième année n'avait peut-être pas beaucoup de profondeurs mystérieuses, (ma nature s'y prête peu); mais il comportait, vers le centre, quelques formations assez solides. A vingt-six ans, je les sens moins, ou je les sens glisser. En six années de cette vie de paquebot, on voit tellement de gens, tellement de choses qu'il est difficile de rapporter à un même système d'axes. On finit par avoir une peur terrible de simplifier. (Et il faut bien reconnaître que lorsqu'on a réussi à mater tout à fait le goût de simplifier, la privation de vérité cesse presque d'être pénible. Il y a entre le besoin de simplicité et le besoin de vérité une vieille accointance.) L'esprit physicien fait des progrès inquiétants sur l'esprit mathématicien. Chaque année, Dieu accepte une rectification de zone d'influence au profit du Diable. Un pseudo-optimisme défiant, et qui se moque un peu de soi, déloge l'optimisme confiant. On s'aperçoit que la plus grande partie de l'activité humaine se gaspille. On vérifie de très près, comme un fait d'expérience et non comme un paradoxe de conversation, que la moralité n'a pas une extrême importance pratique; que les biens de la terre sont possédés, sans trouble, ni ennuis sérieux, par une forte proportion de canailles évidentes, et qu'on s'habitue très vite à leur serrer la main. On se persuade enfin que toute

vision des choses doit laisser une place notable au saugrenu. (Ce détail, entre autres, qui n'a en soi aucune importance, mais qui grince sous la dent comme un gravier : le barman de mon bateau se fait, en ce temps-là, de quatre à cinq mille francs-or de bénéfice net par traversée — sans parler des profits louches. Il gagne à peu près autant que tous les officiers du bord réunis. Pourtant sa situation n'est pas le fruit du hasard, ni la survivance d'un privilège archaïque. Il est encadré dans un système très étudié, et pour ainsi dire neuf. Il est entièrement sous la coupe d'une administration par ailleurs vétilleuse et regardante. De plus, il est bête. Chaque fois que je suis tenté de m'exciter sur « l'ordre humain », ou même sur le « fécond désordre humain », je me dis : « Et le barman? »)

A vingt ans, je n'avais pas de l'amour une conception romantique. J'étais déjà peu sentimental. Pourtant, sans trop me l'avouer, j'admettais qu'un amour dût prendre un jour ou l'autre, une place très considérable dans ma vie, et en devenir un des « grands intérêts ». A vingt-six ans, cette vue, loin d'être confirmée, a pâti des expériences que j'ai pu faire. Ce que j'ai dit plus haut me préserve, je crois, du soupçon de fatuité. On ne m'a jamais entendu déclarer, comme ce camarade, mon subordonné, que j'allais parfois réveiller, à neuf heures du matin, pour lui réclamer un « état

des fournitures de petit nettoyage », et qui venait m'ouvrir, la joue pâle, les cheveux ébouriffés : « Mon vieux! Tu ne te représentes donc pas le mal que me donnent toutes ces garces. » (Il avait un léger accent d'Aix-en-Provence.) Ce qu'il désignait ainsi, c'étaient les passagères des cabines de luxe. Mais il est certain que plusieurs de ces belles dames avaient fait entre les amours éternelles et les amours temporaires un choix communicatif. Même quand on leur témoignait un respect qu'elles n'exigeaient pas, on ne sentait pas grandir à leur contact une mystique de la femme et de l'amour.

Quant à la science, elle garde encore pour moi à cette époque tout son attrait intellectuel. Mais comme là aussi l'enthousiasme vit d'illusions, mon goût de la science ne s'entoure plus de l'espèce de religion que je n'étais pas loin d'avoir six ans plus tôt. Je vois davantage ce qu'elle a de commun avec un jeu. Je m'écarte même de ces braves gens, qui, sans plus lui demander le secret de l'univers, attendent qu'elle fasse le bonheur terrestre de l'homme. Un paquebot moderne est un Salon de la science appliquée. S'il nous donne sur la bienfaisance finale de la science des doutes moins sérieux qu'un cuirassé, il nous montre que le résultat de son effort est en fait une gigantesque trémie où s'engouffrent les heures de travail. Le mécanisme de transformation qui s'adapte

au bas de l'appareil fourmille de solutions brillantes, mais le problème général de rendement n'est même pas posé. Je calcule mentalement très vite, et cela m'amuse. Il m'est arrivé, à bord, en suivant de l'œil quelque grosse dame (sur le trajet de la salle de mécanothérapie au salon de musique, par les couloirs d'acier ripoliné et les ascenseurs), d'évaluer combien d'heures de travail la grande trémie de la science permettait à cette importante contemporaine de consommer en cinq minutes, et j'ai conclu qu'Attila ou Mérovée, pour leur usage personnel, se contentaient du quart.

Pourtant ce marin de vingt-six ans n'a pas d'inquiétudes proprement dites, ne se sent nullement désemparé. Il conserve, à travers les inévitables cahots quotidiens, une bonne humeur stable, qui ne trompe pas sur l'arrière-fond d'un homme. Il faut croire que le doute qui s'est infiltré en lui de plusieurs côtés n'a pas pénétré toute la masse. La surface est occupée par des ironies très visibles. Mais il doit subsister par-dessous une philosophie en bon état, qui s'est peut-être même ramassée et raccourcie pour se défendre. D'avoir coupé quelques franges sentimentales, quelques prolongements mystiques — gentillesses d'adolescent — elle ne s'en trouve que mieux. J'ai parlé de Voltaire plus haut. C'est probablement à cette époque-là que j'ai été le plus vol-

tairien, sinon à la lettre, du moins dans l'esprit. Je songe à *Zadig*, même à *Candide*, où un scepticisme provocant et hilare, tous les piquants sortis, ne fait que protéger une sagesse étroitement raisonnable et laïque. Oui, c'était bien mon cas. A vingt-six ans, je ne crois plus guère à rien, dans la mesure où croire signifie faire crédit. Je ne loge plus d'idées respectables, avec bail. Tous les étages de mon esprit sont transformés en meublé. Mais le bon sens fait ses choux gras au sous-sol.

Je dis le bon sens, et non les formules où il lui arrive de se fixer et de s'endormir. Un bon sens disponible, qui refuse de se lier les mains, et qui par suite échappe entièrement au ridicule. On peut rire de M. Homais, parce que le bon sens de M. Homais n'est plus disponible depuis longtemps. Il l'a engagé.

*

Ce marin, ce n'est d'ailleurs pas sur son bateau qu'il faut se le représenter, mais dans une ville d'eaux, de petite taille. Comme il se remettait mal d'une grippe attrapée aux Açores, et qu'on l'avait surmené, le médecin de la Compagnie lui a fait avoir un congé de six mois. Il est venu à F***-les-Eaux pour se donner une contenance, bien que ce soit tout juste la fin de l'hiver et que, sauf deux ou trois hôtels,

tout soit fermé. Il n'a d'ailleurs pas l'intention d'y moisir.

Il est arrivé à F***-les-Eaux dans les dispositions que nous venons d'indiquer. A bord, avec les fatigues du service, son reste de grippe le gênait un peu, le déprimait à certaines heures. Ici, ce n'est plus qu'une nuance charmante de l'état de santé.

A moins qu'il ne faille considérer comme un effet de la grippe l'importance momentanée qu'il attache à certaines idées, ou du moins l'insistance avec laquelle il y revient, depuis son installation à F***-les-Eaux. Car on sait qu'une intoxication légère favorise la concentration ou plutôt la continuité de la pensée, l'aide à se plaire dans une suite de réflexions reliées entre elles comme les chapitres d'un livre. (Il y a peut-être, tout au bout, le délire et la manie.)

Si ceci voulait être un roman, même autobiographique, je me garderais bien de rapporter les idées en question, ou je les remplacerais par d'autres. (Pas besoin d'être romancier, ni malin, pour s'en aviser.) En effet, elles sont si spéciales que le premier venu ne peut leur découvrir aucun intérêt. Elles sont difficiles, mais pas confuses pour un sou; donc privées du grand charme de l'obscurité. Aux gens qui ne les saisissent qu'à moitié elles ne donnent aucun vertige flatteur. Elles n'ont pas l'air

fatal. (Car comme il y a des femmes fatales, il y a des idées visiblement fatales.) Il n'est pas vraisemblable qu'elles aient fait époque dans la vie de quelqu'un qui ne pose ni au penseur, ni au spécialiste. Elles ne peuvent pas meubler une de ces crises intellectuelles, qu'un auteur a le droit de décrire, en les attribuant à des « esprits d'élite », comme il décrit une passion rare. Par-dessus le marché, je ne suis même pas capable de dire quelle influence elles ont eue sur moi. Pour le moment, je n'aperçois aucun lien entre elles et ce que je dois raconter par la suite. Si j'ajoute que je ne suis pas absolument sûr de les avoir jamais adoptées, qu'elles m'ont plutôt « occupé » un certain temps, comme des troupes occupent une ville, on se demandera pourquoi je m'obstine à en parler.

Tout simplement parce que je ne vois pas de quel droit je n'en parlerais pas. Ou cet écrit ne rime à rien, ou il doit s'interdire toute concession à l'agrément, à la vraisemblance, aux convenances diverses. Est-ce que, oui ou non, l'homme qui était à F***-les-Eaux, en cette fin de mars, a pensé plusieurs heures par jour aux idées en question, ne les a même tout à fait quittées à aucun moment de la journée, se contentant de les renvoyer au deuxième plan de son esprit? Même si ce n'est qu'un accident, et un accident bizarre, il a tenu trop de place

pour que je n'en fasse pas mention dans ce rapport.

*

J'avais fait l'hiver précédent, à bord, toute une série de lectures de biologie. (A la suite, je crois bien, de conversations avec un Sud-Américain éminent, au cours d'une traversée.) Je sentais le besoin de remettre mes notions à jour. J'en étais presque resté aux connaissances du baccalauréat.

Peu à peu, d'une traversée à l'autre (j'achetais des brochures à Marseille, à New York; je faisais parfois un saut jusqu'à une bibliothèque), le champ de mes lectures s'était circonscrit, en même temps que mon intérêt grandissait. Mais je n'en avais pas l'esprit absorbé. Les soucis et les distractions du bord intervenaient sans cesse. J'emmagasinais, plus que je ne méditais. Mes lectures restaient malgré tout assez éparpillées, et il n'existait à cette époque aucun exposé d'ensemble qui m'en eût fait apparaître la tendance commune. Je ne me doutais pas que j'étais en train d'opérer moi-même, tant bien que mal, ce travail de rapprochement.

C'est à peine installé à mon hôtel de F***-les-Eaux, dès le premier café au lait du matin, que je m'aperçus que les nouvelles des jour-

naux (éditions de province) étaient bien moins intéressantes que les idées qui peu à peu s'arrangeaient dans ma tête. Et le soir même j'arrivais à la conviction que tout ce que j'avais cru savoir sur les êtres vivants s'était effondré sans bruit au cours de l'hiver.

En principe le physicien manqué que j'étais aurait dû considérer cela comme un petit malheur, comme une simple avarie des superstructures. Mais un physicien est aussi, après tout, un être vivant; et, dans l'image qu'il se fait du monde, la famille des vivants tient en réalité une place bien plus distinguée qu'il n'aurait cru.

Le point vraiment sensible était moins en effet la question de la vie en général, que celle des êtres vivants eux-mêmes et de leur histoire.

Sur la vie en général, j'étais déjà paré contre les grosses surprises. Je n'ignorais pas qu'au cours des trente dernières années les prétendues différences de nature entre la matière vivante et l'autre s'étaient évanouies une à une (juste pendant que les dames se pâmaient chez Bergson). Et personnellement, j'étais trop familier avec les édifices moléculaires les plus biscornus et les plus branlants de la chimie moderne pour me sentir impressionné par le soi-disant « mystère » de la matière vivante. La reconstitution de la vie par synthèse, au laboratoire, me paraissait n'être qu'une affaire de temps, et de progrès technique.

Mais pour tout ce qui concernait le développement de la vie sur la terre, l'apparition successive des êtres vivants, l'origine et l'évolution des espèces, je m'en étais tenu à un transformisme que j'estimais honorablement mis à jour. Je savais que la théorie avait bougé depuis Darwin, et dans plusieurs sens. Mais n'étant pas spécialiste moi-même, je n'étais pas tenté de prendre au tragique des divergences de détail. Il me semblait que les gens qualifiés s'étaient mis d'accord sur le principal : la matière vivante a beau être de la même essence que le reste, sa complication et son instabilité se trouvent avoir introduit, dans le monde physique, un monde nouveau : celui des organismes. La vie, qui n'est encore, quand on la regarde dans une cellule, qu'un cas curieux de la chimie, devient quelque chose de vraiment original, quand on considère les organismes et surtout leurs changements à travers les âges. Nous qui apparaissons longtemps après le début de la vie sur la planète, nous ne pouvons pas nous dérober à cette constatation : depuis ses origines, la vie n'a pas cessé de *travailler*, et si elle ne s'est pas concentrée sur un seul résultat, elle en a obtenu plusieurs qui sont infiniment remarquables. Tout se passe comme si elle les avait cherchés. La force des choses s'est comportée comme une volonté tâtonnante, mais tenace. Autre-

ment dit, les êtres vivants, au lieu de rester des amas quelconques de matière instable, se sont adaptés de plus en plus étroitement à leur milieu. Les formes animales et végétales, les organes et les fonctions que nous pouvons contempler aujourd'hui, ou retrouver dans le passé, expriment l'harmonie qui s'est établie — inégalement, avec beaucoup de peine, par à-coups — entre les êtres et leurs conditions d'existence. Cette harmonie, qui n'a été préméditée ni calculée par personne, n'en est pas moins saisissante, et plus d'une fois parfaite. Ses tâtonnements ne sont pas moins édifiants que ses réussites, puisqu'ils forment une série orientée. Le spectacle de la poussée millénaire des êtres vivants, bien qu'il procède d'énergies matérielles et aveugles, a non seulement de la grandeur, mais une espèce de sens. Les mots de patience, d'effort, d'ascension viennent d'eux-mêmes. Si on les écarte par scrupule, ils laissent dans l'esprit quelque chose qui leur ressemble. Bref, il est à peine moins excitant pour l'homme d'être un des sommets ou le plus haut sommet de l'évolution, que d'être le premier-né d'un dieu; et quand on regarde un faisan ou un buisson de roses l'humilité des moyens dont nous voyons l'aboutissement change le ton de notre admiration, mais ne la supprime pas. Elle y mêle au contraire une nuance de camaraderie.

Il faut ajouter que pour un pratiquant des sciences physiques, cette poussée tant bien que mal orientée des espèces vivantes communiquait à l'ensemble de la nature un intérêt dramatique qui par ailleurs lui manque totalement.

Eh bien, pendant que le premier potage Saint-Germain de mon hôtel profitait de ma distraction pour se faire avaler, j'en étais à me dire que cette brave conception transformiste, où nos aînés avaient vu le dernier mot du désenchantement, allait prendre sous peu le chemin des rêves poétiques, des mythes consolateurs. Il ne s'agissait plus de corrections de détail, touchant le mécanisme de l'évolution ou son rythme. Les données nouvelles étaient bien plus menaçantes. Je me demande à quel point les spécialistes qui les maniaient dès cette époque s'en rendaient compte. De même qu'à l'arsenal un magasinier aligne des obus sans penser à leur force de rupture.

Pour ma part, ce qui m'aidait à y voir clair, c'était de retrouver dans de nouveaux parages un spectre familier. Je compris soudain, sans équivoque possible, que le terrrible principe du hasard, déjà maître du monde physique, venait de mettre la main sur le monde vivant. Ou plutôt, qu'après s'y être sournoisement glissé, il s'y montrait enfin à visage découvert, et n'admettait plus d'autre présence que la sienne.

Harmonie de l'organisme avec son milieu, harmonie des partie de l'organisme entre elles, adaptation de plus en plus stricte, favorisée par des sanctions rigoureuses, tendance à la constitution et au maintien de types normaux, accumulation des résultats, patrimoine de la vie, tout cela s'évanouissait.

Le monstre — veau à deux têtes, enfant couvert d'écailles, chien sans pattes — devenait l'exemplaire même de l'être vivant, la moins trompeuse expression des procédés de la vie. (L'individu appelé normal a le tort de faire croire à des harmonies naturelles, à peu près comme le nombre 39793 fait rêver les superstitieux.) Toutes les combinaisons ont les mêmes droits, et à chaque instant n'importe laquelle est possible. Comme les coups à la roulette, chaque coup de la vie est indépendant de tous les autres. Une forme vivante est en soi quelque chose d'aussi arbitraire et d'aussi fortuit que le dessin du gel sur une vitre. La plupart, si tôt produites, disparaissent. Quelques-unes, avant de se dissoudre durent un peu. Certaines ne s'évanouissent pas entièrement : il en subsiste un morceau, qui sert d'amorce à une combinaison nouvelle, plus ou moins semblable à la précédente. Dans tout cela, pas d'adaptation proprement dite. Nulle prime à une excellence quelconque. Le milieu n'est pas un adversaire agressif, une

hydre mythologique, indirectement bienfaisante, qui oblige l'être vivant à se défendre et l'accule au progrès. C'est bien un milieu, c'est-à-dire un contenant ou un support, presque aussi tolérant qu'un miroir ou qu'un plateau de table. Certaines choses y sont impossibles (comme il est impossible de faire tenir cent grammes d'eau debout sur un plateau de table). Mais une infinité de choses y sont possibles indifféremment (comme il est possible de mettre n'importe quel objet de petite taille dans un tiroir). L'organisme de son côté n'est pas cet agencement de haute précision, dont les parties entretiennent une solidarité minutieuse, et qui répond à la moindre menace par tout un système de réactions opportunes. C'est n'importe quoi de non impossible. Le plus dérisoire paquet de chair, le plus informe trousseau d'organes ratés peut se perpétuer des milliers de siècles, à des milliards d'exemplaires, si parmi toutes ses disgrâces il ne renferme ou ne rencontre aucune cause absolument décisive de destruction.

Bref, il devenait aussi absurde de parler du sens de l'évolution que du sens du mouvement brownien. L'histoire de la vie sur la terre n'était même plus une canalisation du hasard (tout au plus un de ses débordements marécageux). Entre le jeu des lignes qui veinaient le marbre de ce guéridon de café, et la structure du cheval

qui ramenait au trot, du train de 20 h 15, l'omnibus de l'Hôtel des Ambassadeurs, il n'y avait aucune différence d'aucune sorte. Où était le chaud et sportif regard darwinien qu'un homme de 1890 pouvait encore jeter sur les vivants?

*

Tel fut, tous ces jours-là, mon principal sujet de conversation avec moi-même. Encore aujourd'hui il m'est impossible de penser à F***-les-Eaux sans avoir fugitivement la vision d'une surface terrestre où une aubépine, une vache, un notaire, bourgeonnent côte à côte comme des concrétions absurdes.

Je ne m'imposais pas ces méditations comme un devoir d'élève. Je ne jetais pas sur mes voisins un regard de supériorité, en me disant que j'étais le seul penseur de l'hôtel. Tout cela se faisait très librement, et avec une certaine bonhomie. Je ne promenais dans F***-les-Eaux rien de pareil à un faciès philosophique. Je réfléchissais d'une façon plus suivie, et peut-être un peu plus pénétrante que d'habitude, parce que je n'avais rien d'autre à faire. Et comme mes idées savaient admirablement me tenir compagnie, je les accueillais dès qu'elles se présentaient. M'occupaient-elles au point de m'obséder? Elles me donnaient tout au plus, à certains moments,

une imperceptible ivresse qui s'accordait très bien avec un jardin de casino, une terrasse de café déserte, ou une rangée de boutiques « de luxe » dont une sur deux était fermée.

Disons, pour être tout à fait sincère, que le plaisir d'un jeu intellectuel cachait un sentiment plus sourd. Ces idées ne se contentaient pas de me distraire. Elles me touchaient, et peut-être plus loin que je n'aurais voulu me l'avouer. Exactement, j'étais comme les gens qui n'ont aucune raison de se plaindre de leur sort — et en effet leur visage est souriant — mais que la pensée d'un vaste malheur impersonnel, par exemple la défaite de leur pays dans une guerre, empêche d'être franchement heureux.

Pourtant, j'aurais cru, en arrivant à F***-les-Eaux, qu'il me restait peu d'illusions à perdre. Je ne songeais pas à celles-là. La foi et l'idéalisme savent se réfugier dans des coins imprévus. Pour supporter gaillardement l'aridité de l'univers, j'avais eu besoin de penser que le monde de la vie y faisait une tache un peu plus verte, juste un peu plus verte. On m'aurait bien étonné en me le disant six mois plus tôt. Comment deviner qu'une certaine idée sur les variations des êtres vivants est pour quelque chose dans votre courage à vivre?

Comment expliquer aussi l'espèce d'amour dont je fus pris à ce moment-là pour le chien

de l'hôtel? Il venait se frotter à moi, réclamer des marques d'attention, des paroles. Il faisait du fond de la gorge une modulation à peine perceptible. Il me fixait d'un regard qui en se prolongeant paraissait se compliquer et se remplir. Au point où j'en étais de mes réflexions, personne n'était plus mal préparé que moi à chercher des mystères dans un chien. Je n'en cherchais peut-être pas. Mais il est sûr que j'éprouvais de l'amitié, de la tendresse, un intérêt presque anxieux. Était-ce la même chose que d'avoir la gorge serrée, sur une tombe, quand on a cessé de croire à l'autre vie?

*

A vrai dire, une expérience que j'étais alors en train de faire, sans y penser, comptait peut-être plus que ces rêveries biologiques, tout en les favorisant : l'expérience de la solitude ou d'une certaine solitude.

Oui, il y avait très longtemps que je n'avais pas été seul à ce point-là. L'avais-je même jamais été? Si loin que je remonte, jusqu'aux années d'enfance, je suis toujours avec des gens de mon intimité : famille, camarades. Comme mes parents n'ont que des ressources moyennes, l'appartement n'est pas grand. Tout l'espace en est abondamment pratiqué. Chaque pièce y est un lieu de circulation. Et comme

j'ai deux frères, je ne suis seul ni pour jouer, ni pour étudier, ni même pour dormir. Se passe-t-il cinq minutes à la maison, sauf pendant le sommeil, où quelqu'un n'élève la voix pour m'interpeller directement? Même pendant le sommeil, nous ne cessons pas de savoir que nous dormons tous les trois dans la même chambre, et que chacun des deux autres tient à sa merci notre repos. La liaison n'est pas rompue. Si l'un de mes frères s'agite, se réveille, je le devine; l'allure de mon sommeil se règle plus ou moins sur tous ces accidents d'autrui.

C'est peut-être au lycée, pendant certains cours que je n'écoute pas, ou que je note machinalement, que j'approche le plus d'un isolement très relatif. Mais mon voisin de droite ou de gauche est toujours sur le point de chuchoter une réflexion, une plaisanterie. Je m'y attends. Moi-même, dès qu'une pensée me travaille, je puis m'en soulager séance tenante, si elle tient en peu de mots, ou dans les cinq minutes de la pause suivante, si elle est un peu plus longue à communiquer.

Depuis que je suis adulte, et que j'ai ce métier de marin, les choses ont certainement un peu changé. Il m'arrive de passer une heure entière sans qu'on frappe à la porte de ma cabine. Et il est entendu qu'on s'excuse quand on me dérange. En principe, je dispose un peu plus de moi-même. Je baigne encore dans les

camaraderies, mais moins à nu. Ma dignité de grande personne est censée m'envelopper. Pour m'atteindre, il faut faire un petit effort d'intrusion. Les contacts ne sont plus, comme dans l'enfance, de plein droit et de plain-pied. Mais je ne sais guère mieux ce que peut être la solitude, ni ce qu'elle peut devenir quand elle a le temps de s'étaler. De huit heures du matin à plus de minuit, les collègues, le personnel du bateau, des centaines de gens vont et viennent, me frôlent de tout près, comme autant de pistolets à paroles, chargés et armés. Tout le bateau m'entoure de plusieurs zones de relations. La nuit, je dépends d'une sonnerie, ou d'un camarade qui n'a pas envie de dormir, et qui me réveille, sous un prétexte : « Il y a un très bel iceberg en vue » ou « L'Anglais à lunettes fait des discours extraordinaires au bar ». Et puis le sommeil dans un paquebot n'est jamais tout à fait de l'ordre de la propriété privée.

A F***-les-Eaux, je fais l'apprentissage d'une condition toute nouvelle. Je passe une journée entière sans échanger plus de quatre phrases; et ces quatre phrases se placent à des moments bien définis. Elles ne constituent pas une menace flottante.

Si par extraordinaire quelqu'un m'interpelle entre temps (« Ce n'est pas vous qui avez demandé le Bottin? » ou « Le chemin du bureau de poste, s'il vous plaît, Monsieur? ») ces éraflures

à la solitude ne me causent ni dommage ni appréhension.

Évidemment, je ne quitte pas les lieux habités. Il y a toujours autour de moi une salle à manger ou un fumoir d'hôtel, une rue, les quelques promeneurs d'un parc, les dernières maisons d'une petite ville au bout d'un chemin. La solitude que j'atteins n'a rien de comparable à celle d'un ermite. ¡Elle est encore fort au-dessus du zéro absolu. Mais c'est à cette date le zéro de ma graduation.

Autant que je m'en souviens, l'expérience par elle-même n'est pas désagréable, du moins au début. On a l'impression de se déplacer dans un milieu dont les résistances ont beaucoup diminué, et qui surtout présente une égalité presque parfaite, où l'on ne rencontre plus d'accidents, d'épaississements locaux. On s'allège du même coup. Toutes les extensions se font avec facilité. Les pensées prennent le départ tranquillement, tandis que, dans la vie ordinaire, elles se sentent toujours un peu bousculées. A F***-les-Eaux, je m'offrais même parfois le luxe de faire marquer le pas aux idées qui m'intéressaient le plus, de les laisser s'impatienter un peu, donc s'aviver. Et en attendant, je m'amusais à des babioles. Je savais que les pensées d'autrui ne risquaient pas de venir déloger les miennes. Occuper ce délai à des riens me donnait le sentiment non

de perdre mon temps mais d'en éprouver l'élasticité.

Il semble ainsi qu'on est amené à se connaître mieux, parce qu'on dispose de toutes sortes de perspectives sur soi-même, nouvelles et commodes. On a la place de tourner autour de son propre personnage, comme autour d'un édifice qu'on a dégagé de ses mitoyennetés.

C'est à ce moment-là que les impressions deviennent plus ambiguës. On souffre d'une espèce de dilatation excessive, comme si la chose qu'on est ne s'appuyait plus à ses propres limites, comme si votre pensée, spécialement, foisonnait et débordait, semblable au paquet de bulles qui oscille au-dessus d'une carafe de vin mousseux.

On finit par être gêné de ne plus trouver d'oppositions. On découvre tout ce qu'il y avait d'hygiénique dans les attitudes défensives ou de parade. On s'aperçoit qu'une lutte modérée avec autrui donne paradoxalement un effet de repos, et que, pour avoir un vrai sentiment de détente, il faut garder un peu de tension contre le dehors.

Alors les idées commencent à naître plus vite et à devenir trop nombreuses. Même les moins qualifiées refusent d'attendre. On ne sait plus les remettre à leur place. Tout ce qui s'agite dans votre tête devient trop intéressant. L'esprit ressemble à une page dont la typo-

graphie mange les interlignes et les marges, à un dessin qui n'a plus assez d'espaces neutres, de gris. Et sans qu'on sache au juste à quel moment, le bien-être s'est dissous; il a fait place à une fine inquiétude.

On se pose la question : « Est-ce que par hasard je m'ennuierais? » Pourtant ce qu'on éprouve ne répond pas à ce qu'on croyait savoir de l'ennui. Jusque-là, l'ennui vous était apparu comme un forme d'inanition mentale. On s'ennuyait quand l'esprit n'avait rien à se mettre sous la dent, ou presque; quand une besogne monotone, une conversation plate, une lecture sans nerf le laissaient aux trois quarts inoccupé. Ce qui prêtait à toute l'activité mentale un caractère rassurant. Souffrir que des ressources ne trouvent pas leur emploi, se plaindre d'appétit, qu'y a-t-il de plus sain, au fond?

Et voilà qu'on constate que la pensée se comporte comme une substance assez particulière : pas franchement dangereuse peut-être, mais qu'il faut surveiller. Elle ressemble à ces liquides qui n'attaquent pas les récipients, à condition de ne faire qu'y passer. Qu'elle se produise avec un peu d'excès, ce n'est pas grave à la rigueur, pourvu qu'elle s'élimine vite. Mais dans la solitude, fût-elle tempérée, l'élimination se fait mal. Les idées ne se décident pas à vous quitter. Je crois même que

moins vite elles s'en vont, et plus il s'en forme de nouvelles, comme si le séjour d'idées sur place augmentait l'activité de l'esprit par irritation [1].

Bref, au bout de trois semaines, et même avant, un commencement de malaise n'était pas niable chez moi. J'y faisais le moins d'attention possible. Je l'appelais de l'ennui, pour m'en débarrasser. J'évitais de l'attribuer à mon état de solitude. Je préférais en accuser vaguement la petite ville. « Ailleurs ce serait charmant. Ici le décor est tout de même trop morne. »

Bref, mon expérience de solitude avait assez duré. Je ne pensais expressément à aucune autre. Mais peut-être y étais-je prêt.

1. Les gens ont bien l'air de sentir cela. A voir les façons d'un homme quelconque normal, on ne peut pas dire qu'il ait peur de sa propre pensée, mais il s'en méfie. Il fait en général tout ce qu'il faut pour qu'elle ne s'accumule pas sur place. Précaution que prennent peut-être aussi les animaux. J'ai observé des chiens tournant une ou deux fois sur eux-mêmes, se couchant avec un soupir, cherchant délibérément le sommeil, après un regard qui exprimait qu'ils en avaient assez de quelque chose d'intérieur.

IV

Vers la troisième semaine de mon séjour à F***-les-Eaux, je me rappelai par hasard que j'avais des cousins dans la région, au deuxième ou troisième degré, et de la génération de mes parents. Ils habitaient, tout auprès, une petite ville sur la grande ligne, à un carrefour de voies ferrées. Tous les express s'y arrêtaient. C'est par là qu'on arrivait d'ordinaire à F***-les-Eaux, et que j'y étais arrivé moi-même. J'avais remarqué en changeant de train les dimensions de la gare, l'ampleur des dépendances, mais sans penser que c'était justement là qu'un certain cousin Barbelenet était directeur des ateliers et résidait avec sa famille.

Je n'avais jamais vu ces Barbelenet. Mais j'avais entendu parler d'eux. Je me les représentais comme des bourgeois de province, aussi ennuyeux que possible, sans la compensation d'une maison ancienne, de beaux meubles, d'un jardin au chevet de l'église; des bourgeois

logés par une grande administration et enfumés par les locomotives.

A peine pourtant avais-je pensé à eux qu'il me prit envie d'aller faire un tour de leur côté. Je ne savais pas si j'irais frapper à leur porte. Mais je tournerais dans la gare. A l'occasion, je demanderais après eux. Ce serait curieux de toute façon.

J'étais attiré surtout par l'idée de cette immense gare que je n'avais fait qu'apercevoir; et je sentais que je m'y promènerais volontiers à l'aventure. F***-les-Eaux commençait à me donner le regret de spectacles plus énergiques.

En effet, la recherche du cousin Barbelenet me fournit un bon prétexte à errer dans toutes sortes de dépendances où le public n'avait pas accès. Je le découvris lui-même dans un atelier, devant une locomotive avariée dont il surveillait le démontage. Il me conduisit à sa maison. La nuit tombait. Je pris assez rapidement un verre de madère, tout en faisant la connaissance de Mme Barbelenet et d'une de ses filles. J'acceptai une invitation à dîner pour le surlendemain.

Au retour, je ne cessai pas de penser à ce que j'avais vu. Les gens ne me laissaient encore qu'une impression sommaire. Mais leur maison m'avait saisi. Située très loin de la station des voyageurs, dans un vaste delta de voies ferrées

qu'il fallait traverser une à une pour l'atteindre, elle était aussi émouvante qu'une cabane de pêcheur dans un îlot. Fouettée nuit et jour par le passage des trains comme par une houle atlantique, un marin ne pouvait pas lui refuser sa cordialité, outre son étonnement.

Quant à l'intérieur, il vous communiquait en cinq minutes une des ces tristesses pleines et fourmillantes qui sont de la même famille que les grands vices. Quand on avait senti cela une fois, on était sûr qu'on aurait envie de recommencer.

Le surlendemain, au dîner, je revis mieux les gens, et je les vis tous quatre. Je découvris surtout la cuisine qu'on faisait chez eux. Comme les plus grands poètes, elle n'avait rien d'extraordinaire. Elle fuyait même l'apparence de la recherche. Elle montrait, avec un calme magistral, l'immense ressource des nourritures communes.

Arrivé là, il me restait peu à faire pour m'intéresser aux gens eux-mêmes. En particulier, Mme Barbelenet avait avec ses deux filles des relations lentes et compliquées, dont le spectacle à la longue était fascinant, comme une danse d'hippocampes dans un aquarium.

Chaque fois je découvrais ainsi quelque raison de revenir (une chose que je voulais revoir, une autre que j'avais mal vue). Mon séjour à F***-les-Eaux se prolongeait au-delà de toute

prévision. Rien ne m'appelait ailleurs. Je me reposais en somme très bien. Ma découverte des Barbelenet, faite de surprises en série, était venue juste à point ventiler une solitude qui tournait à l'aigre. Les quelques kilomètres qui nous séparaient ne m'empêchaient pas de passer quand j'avais envie d'aller les voir. Ils les empêchaient de passer, eux. Rentré à F***-les-Eaux, je ne risquais ni de les rencontrer fortuitement dans la rue, ni de les voir me tomber dessus à l'hôtel. Cette mince distance fonctionnait comme une membrane semi-perméable.

Malheureusement il y avait deux jeunes filles dans la maison ; et j'eus le tort de ne pas réfléchir que mon assuidité à elle seule devait créer un malentendu. Les Barbelenet ne pouvaient pas l'attribuer une seconde à un attrait magique de leur maison. S'il leur arrivait d'en subir le charme, c'était sans oser y croire. Quant à leur cuisine, ils savaient qu'elle était bonne ; mais ils y étaient habitués. Ils mesuraient mal son prestige sur un pensionnaire de l'Hôtel des Ambassadeurs.

En outre, je ne fus pas très prudent. J'ai dit que j'aimais la société des femmes. Ces deux jeunes filles n'étaient ni sottes, ni même banales. Les conditions de leur vie, les pressions nuancées que leur mère leur faisait subir les avaient plutôt concentrées que déformées. Toute leur

jeunesse avait trempé dans l'ennui; mais l'opération avait été si profonde qu'il en résultait des saveurs. Et puis ma qualité de parent m'avait dispensé dès le début d'un certain nombre de cérémonies. Je m'étais mis à leur parler d'un ton vrai. Cela seul avait dû les troubler. Elles s'étaient certainement figuré qu'entre jeunes gens des deux sexes les propos conventionnels forment une zone de protection qu'on ne traverse pas sans être porté par un grand élan.

Il en résulta, presque à mon insu, une intrigue compliquée. Chacune des deux jeunes filles, tour à tour, crut que je l'aimais, ou se monta la tête pour y croire. La mère, chez qui s'associaient bizarrement une sagacité peu commune, et un refus majestueux de voir ce qui la gênait, ne s'aveugla peut-être pas au même point. Mais elle put penser qu'avec un peu d'habileté on arriverait à un mariage. La sympathie que je montrais, si elle n'était pas de l'amour, n'en serait que plus facile à diriger. Cousin et bon camarade des deux jeunes filles, je me laisserais sans trop de résistance transformer en mari de l'aînée, qu'on voulait marier d'abord. Quant au père, son avis comptait peu. Il était aussi incapable de détromper les siens que de les contrarier. D'ailleurs il s'était pris d'amitié pour moi. Si on l'avait consulté sur ce projet dérisoire, il aurait applaudi des deux mains.

Je me rendis compte un peu tard de ma

situation. Ce que je fis pour y remédier ne fut peut-être pas toujours très adroit. Mais j'étais décidé à en sortir. Je préparais une retraite qui n'eût trop l'air d'une goujaterie, quand je rencontrai Lucienne.

*

Depuis quelque temps, Lucienne donnait des leçons de piano aux deux sœurs. On m'avait parlé d'elle avec éloge. J'avais d'abord écouté distraitement. Pour son prétendu talent au piano, l'opinion des Barbelenet ne me semblait pas une garantie. Ils m'avaient aussi vanté sa distinction. Ce qui dans leur bouche était peut-être inquiétant. Je devins plus attentif, quand on m'eut donné sur sa vie deux ou trois détails. Elle était de famille aisée, mais pour ne rien devoir à sa mère, à qui elle faisait grief d'un second mariage, elle avait entrepris de gagner sa vie en utilisant pour l'enseignement ses talents de pianiste. Elle était venue risquer sa chance dans cette petite ville de province, sans autre introduction qu'une amie, professeur au lycée de jeunes filles. Ces détails, on les savait non par elle, qui n'avait pas l'épanchement facile, mais par cette amie.

Mme Barbelenet me dit un jour l'équivalent de ceci, en plus enveloppé : « Si vous voulez entendre Mlle Lucienne, et au surplus

faire sa connaissance, venez demain, un peu avant l'heure du thé. J'arrangerai cela. »

J'étais sûr qu'elle l'arrangerait au mieux. Mme Barbelenet, qui voyait peu de monde, avait le génie des rapports sociaux. Je n'ai approché personne qui sût comme elle parler de quelqu'un à quelqu'un, faire croire aux gens qu'ils désiraient se connaître, ou qu'ils y auraient plaisir et profit, mitonner leur rencontre, les présenter, tout cela sans jamais rien dire de compromettant, ni même de concret, de façon que, si la chose échouait, ou tournait mal, on pût toujours croire qu'on avait mal compris.

La réunion fut des plus simples. Mme Barbelenet expliqua un peu longuement ma présence, à laquelle Lucienne ne s'attendait pas. Il ressortait de ses propos que nous étions réunis tous les cinq (le père était là) par le seul effet des circonstances, ce qui supprimait toute responsabilité pour le cas où chacun de nous n'en serait pas aussi ravi qu'elle l'était personnellement.

Puis Lucienne se mit au piano. Elle joua si bien dès les premières mesures que je cessai aussitôt d'épier son jeu pour n'écouter que ce qu'elle jouait. On lui demanda deux ou trois morceaux.

Il y eut ensuite une conversation d'un mouvement assez naturel. L'agrément des demoiselles Barbelenet était qu'on leur avait appris

la réserve, au besoin les cérémonies, mais non les petites manières prétentieuses. Mes façons d'être avec elles ne les y avaient pas poussées davantage. Quand elles jugeaient que le moment des cérémonies était passé, et qu'elles croyaient pouvoir placer leur mot, elles ne disaient rien de bien saisissant; mais on leur devait l'une des impressions les plus fraîches qu'il y ait : celle d'entendre des êtres jeunes parler en faisant attention à la justesse de ce qu'ils disent, et non à l'effet qu'ils produisent sur la galerie. Le père Barbelenet, souvent silencieux, n'était pas incapable de réflexions drues, quand le sujet touchait à son expérience. Mme Barbelenet m'aurait peut-être exaspéré si j'avais été son fils, si j'avais craint de devenir son gendre. Mais pour un simple amateur, elle était d'un intérêt inépuisable. C'est depuis que je l'ai connue que j'ai compris, par exemple en art, tout ce qu'il peut y avoir d'invention dans les parties ternes d'une œuvre, ou dans une œuvre complètement terne. Les insinuations de Mme Barbelenet, l'appui qu'elle donnait à certains propos, la façon dont elle déformait ce que vous veniez de dire pour en tirer une idée plus sociable, les plans inclinés et savonnés qu'elle glissait à tout moment entre une personne et une autre, toutes ces merveilles d'intervention, procuraient, outre l'amusement de l'esprit, le bien-être d'une friction narcotique.

Quant à Lucienne, elle prit à la conversation une part irrégulière. Assez distraite au début, comme si elle pensait encore à ce qu'elle venait de jouer. Attentive ensuite, bien qu'encore silencieuse, et observant. Pendant plusieurs minutes, je me sentis examiné par elle, sans aucune effronterie, mais avec une précision de regard presque intimidante. Vers la fin, elle s'anima davantage, comme si notre causerie venait brusquement de l'intéresser. Pourtant il s'agissait encore d'une question banale.

Il m'est difficile de retrouver, sans rien y ajouter, l'impression qu'elle me fit dès ce jour-là. Elle me plut, certainement. Je dirais bien que j'en devins amoureux séance tenante. Mais de mon point de vue d'alors, la chose allait de soi. Je considérais qu'entre un homme et une femme qu'on met en présence, l'amour naît aussi naturellement que le brouillard au matin sur une rivière, et que c'est par sa seule persistance qu'il mérite une mention, comme un brouillard qui tient trois semaines. (Je n'ai pas abandonné ma théorie depuis; je l'ai beaucoup perfectionnée.) Je n'aurais donc pas remarqué ce détail si rien de plus particulier ne s'y était joint.

Dans le wagon qui me ramenait à F***-les-Eaux, je m'efforçai d'abord de revoir Lucienne. Je m'aperçus que ce n'était pas commode. Sa beauté — car elle était belle, même très belle,

sans aucun doute possible — sa beauté ne se laissait pas prendre. Je l'avais regardée plusieurs fois. Je n'ai pas une mauvaise mémoire visuelle. Je retrouvais bien le contour approximatif de son visage, la lumière du teint surtout, le rayonnement de la peau, mais non pas le dessin des traits. Quand je pensais aux yeux, et que j'essayais de les faire se tourner vers les miens, ils se tournaient bien peu à peu, mais à mesure qu'ils arrivaient à moi, le reste du visage s'évanouissait. Ce n'étaient pas les yeux eux-mêmes qui m'étaient rendus, c'était l'impression qu'ils m'avaient faite.

En somme cette jeune fille m'avait enlevé la force de l'examiner de sang-froid. Elle ne m'avait pas agité. Je ne me sentais pas le cœur plus rapide comme lorsqu'il est touché d'une pointe de passion. J'étais atteint plutôt d'une imperceptible stupeur. Pour souligner la chose, si une circonstance miraculeuse avait mis Lucienne le soir même dans mes bras, je crois que je n'aurais pas pu la posséder physiquement.

Même ses propos me revenaient comme protégés. Je ne m'ingéniais pas à leur trouver quoi que ce soit d'extraordinaire ou de profond. Je savais bien que nous n'avions parlé que de choses courantes. Mais ils mettaient mes facultés critiques en sommeil. Je n'avais pas envie de les juger. J'étais seulement prêt à les réentendre avec plaisir.

D'ordinaire, c'était pendant ces onze minutes de trajet que je sentais, au retour de la maison dans les rails, la solitude se reformer autour de moi. Je tenais beaucoup à cette impression. Je l'escomptais d'avance et je la savourais comme un cigare. Jusqu'au train je restais l'hôte des Barbelenet; d'autant que le père m'accompagnait parfois. Mon bain de sociabilité agissait encore. Mais j'entrais dans un compartiment que je n'avais pas eu de peine à choisir vide. Je me calais dans un coin contre le capitonnage de drap bleu sale. Le train partait. La lumière de la lampe à huile tombait, à travers une petite flaque qui remuait sur un dépôt charbonneux. Je redevenais seul. Quand je débarquais à F***-les-Eaux, c'était quelqu'un de seul qui traversait le quai entre une douzaine de voyageurs emmitouflés.

Cette fois, la solitude tardait à revenir. Non seulement je ne cessais pas de penser à la réunion dont je sortais, et qui avait duré après le départ de Lucienne. Mais la pénombre même du wagon, si neutre d'habitude, et bien faite pour laisser un homme retourner à ses pensées, me paraissait un espace sensible, tout plein de mystérieuses tensions, tout vibrant d'une lumière rentrée.

Cette illusion ne s'atténua guère pendant les jours qui suivirent. Même la promenade à dix heures du matin dans les rues correctement

désertes qui avoisinaient le jardin du casino ne suffisait pas à l'évaporer.

En revanche, je pensai à Lucienne avec plus de liberté. Le lendemain, mes imaginations furent encore respectueuses. Mais dès le surlendemain, j'en arrivais à me dire quelque chose comme ceci : « Cette jeune fille est jolie, élégante. Je commence à mieux revoir son visage. De corps aussi elle m'a paru bien faite. Elle est cultivée. Elle n'est pas riche. Elle est indépendante. Il serait agréable de l'avoir quelque temps pour maîtresse. Si la chose se fait avec gentillesse, avec prudence, je n'aperçois pas quel mal il peut en résulter pour personne. »

Ce projet me donna de la bonne humeur. Mon congé prenait une physionomie des plus sympathiques. Je ne regrettais pas le hasard qui m'avait conduit à F***-les-Eaux, et ma première visite aux Barbelenet me paraissait maintenant l'indice d'un flair supérieur.

J'ai dit que je n'étais pas fat. Pourtant, je me croyais presque sûr de réussir. Je me posais déjà des questions subsidiaires : « Lucienne n'a-t-elle pas eu d'autres aventures? » ou plus carrément : « Lucienne est-elle vierge? » Je souhaitais « oui » pour mon amour-propre, « non » pour ma tranquillité.

Ma seconde rencontre avec Lucienne eut lieu peu après, un mardi, dans des circonstances très semblables aux premières. J'étais plein

d'entrain. Lucienne, sur notre demande, fit un peu de piano. Puis je causai avec elle, beaucoup plus que la première fois et plus directement. Nous parlions de musique. Les autres intervenaient peu.

Je n'avais probablement pas perdu de vue le projet de faire de Lucienne ma maîtresse. Mais il n'eut guère d'influence sur mes propos. De moi vers elle, ce qui se développait pour l'instant, ce n'était ni le désir, ni même tout à fait l'amour, c'était une vraie et large camaraderie. Aucune des femmes que j'avais connues ne m'avait encore donné ce sentiment d'égalité parfaite et d'échanges abondants. Le plaisir que j'y prenais m'accaparait tout entier. Les Barbelenet me devenaient imperceptibles. Quand Lucienne se leva pour partir, il me sembla que je n'avais aucune raison de me séparer de mon camarade. Je me levai aussi. Je m'avisai beaucoup plus tard que les Barbelenet avaient certainement compté sur moi pour le dîner.

A la sortie de la gare, il me sembla bien que ma conduite manquait de discrétion, au moins envers Lucienne. Mais le sujet que nous entamions tout juste était des plus piquants. Nous ne pouvions pas nous séparer ainsi entre deux phrases. Lucienne voulut bien en convenir. Elle nous fit prendre un itinéraire tortueux, mal éclairé, un peu boueux, mais désert, qui

nous mettait à l'abri de rencontres, fâcheuses pour elle dans cette petite ville.

Il s'agissait précisément de mon aventure chez les Barbelenet, de la toquade des deux jeunes filles, des échos que Lucienne en avait eus, de l'opinion de moi qu'elle semblait en avoir tiré. Comme elle paraissait croire, elle aussi, à des fiançailles éventuelles, je dus protester, justifier ma conduite, expliquer la situation par le menu, parler de moi à tort et à travers. Lucienne ne faisait guère que m'écouter. Parfois elle me posait une question amicale et adroite. J'étais content de me livrer à elle. Je regrettais d'avoir en somme si peu de secrets.

J'étais trop pris par le mouvement de ma confidence pour réfléchir à autre chose. Mais pendant que je parlais, mes sentiments évoluaient avec rapidité. Si au lieu de les laisser aller à eux-mêmes, j'avais eu à les exprimer, il est probable que la seule résistance des mots les eût ralentis.

Lucienne me plaisait de plus en plus. Une à une, toutes les formes de la douceur et de la tendresse apparaissaient en moi comme une flore cristalline. Ma camarade devenait pas à pas une bien-aimée. Elle me disait quelques paroles et soudain j'étais livré, sans m'être jusque-là méfié d'eux, à des charmes cachés dans sa voix. Ou bien un bout de lumière, arrivé

d'on ne sait où, porté par l'air comme une feuille, touchait son visage, me l'éclairait un instant. Je pouvais saisir un mouvement des lèvres, ou des yeux, la franchise du regard, toute une confiance et une imprudence, mêlées à la finesse, et vite offertes entre deux retours de l'ombre. Alors moi aussi je n'étais plus que confiance et imprudence. Je me retenais pour ne pas embrasser Lucienne à la faveur d'une de ces rues secrètes, mais dans un élan de tendresse où tout désir, tout égoïsme se seraient sentis perdus. Je me souvenais juste assez de mes projets de séduction pour me les reprocher. Et j'étais heureux de n'en plus avoir pour m'abandonner à l'impression d'une dérive généreuse. Mes mécanismes habituels de prévision et de précaution étaient en suspens; mon sens de l'avenir, déjà assez peu vigilant d'ordinaire, délicieusement paralysé.

Malgré nos détours, nous avions fini par tomber en plein centre de la ville. Voilà qu'au moment où nous découvrons qu'il est grand temps de nous séparer, quelqu'un passe et nous salue; l'aînée des demoiselles Barbelenet (la plus redoutable).

Ce fut pour moi comme le coup de sifflet du maître nageur. En deux phrases, je fis entendre à Lucienne que je mesurais l'embarras où je l'avais mise, et que j'en acceptais les responsabilités gaillardement. Si elle m'y avait

provoqué tant soi peu, ou plutôt si elle m'en avait défié, j'étais homme à lui demander sa main sur-le-champ, et à prendre date pour les formalités. Elle eut au contraire la délicatesse d'accueillir mes propos comme une boutade, et me quitta du même air que s'il ne s'était rien passé.

*

J'essaye d'être bref. Je voudrais l'être davantage. Ce n'est pas pour le plaisir de revivre cette modeste idylle — si réel qu'il soit — que je vole du temps à mes occupations ordinaires.

Il suffisait peut-être de rappeler en deux mots ces événements préalables, sans prendre la peine de les rapporter. Mais j'aurais gardé une arrière-pensée; celle-ci : « A première vue, les circonstances où j'avais rencontré Lucienne, où je me suis lié à elle, les incidents et même les sentiments qui ont marqué le début de nos relations ne présentent aucun intérêt particulier. Rien ne paraît sortir de la règle la plus commune. Mais il n'est pas admissible qu'en fait il n'y ait rien eu. Je n'ai pas pu approcher Lucienne pour la première fois, commencer à la connaître, à la voir vivre, passer mes premières heures avec elle sans être sensible à quelque chose d'un peu exceptionnel, sans être averti de quelque façon. Le début de cet amour

ne peut pas avoir ressemblé à tous les autres. Mais il aurait fallu y regarder de près. »

Pour écarter une arrière-pensée de ce genre, il n'y a qu'un moyen : lui accorder la vérification qu'elle souhaite, et lui prouver qu'elle se trompe [1].

*

Le lendemain de cette promenade, j'étais si loin de me sentir « averti », que pour un peu j'aurais été dégrisé. Je mesurais la gravité du beau geste que j'avais esquissé la veille, le prix de la liberté que je venais de compromettre à demi-mot, mais peut-être sans retour. Je m'en voulais aussi d'une façon plus abstraite : pour avoir laissé trahir à ce point mes intentions par mes actes. Un collégien candide me paraissait plus maître de sa manœuvre que moi, et plus astucieux.

Je dois ajouter que ces regrets manquaient de conviction, et ne durèrent pas. Je continuai bien à sourire un peu de moi. Je faisais aux libres années de ma jeunesse des adieux anticipés, qui me pinçaient le cœur assez vivement.

1. Quand j'écrivais ceci, je ne connaissais pas encore ce que Lucienne avait écrit de son côté sur les mêmes événements. (Voir plus loin les pages 159 et suivantes.) Sinon, je me serais prononcé avec moins d'assurance. Et toute cette partie de mon travail m'eût semblé caduque. Je l'ai laissée subsister à titre documentaire.

Un peu comme on salue la côte, quand on part pour un voyage que des collègues plus malins ont refusé, mais qui vous excite. Je commençais une sottise. Elle n'était, après tout, ni désagréable, ni basse.

J'aurais d'ailleurs réagi tout autrement, si Lucienne avait paru prendre avantage sur moi de ce qui s'était passé, ou enregistrer d'une façon quelconque l'espèce d'engagement que j'avais sous-entendu. Telle autre, à sa place, n'eût pas manqué, par exemple, de m'écrire dès le lendemain une lettre de douze pages, où tout en feignant de déplorer notre imprudence, de ne penser qu'à l'embarras épouvantable où je l'avais mise, de s'absorber dans le regret de sa calme existence de jeune fille travailleuse, elle eût conclu avec beaucoup de précision que le mal n'était pas irréparable, puisque j'avais bien promis de le réparer. Qui sait même si on n'eût pas lu un post-scriptum de ce genre : « Excusez-moi, je ne devrais pas vous dire cela, mais je deviens un peu folle. J'ai envie soudain de mettre ma tête contre votre poitrine (robuste). Et je frémis de bonheur en pensant au (doux) petit nid que nous nous ferons tous les deux. »

Un rappel à l'ordre de ce style, ou toute démarche équivalente, m'aurait rendu le libre usage de mes moyens. J'aurais ramené l'aventure à ses vraies proportions, qui étaient

modestes. Je me serais dit que la maison Barbelenet était décidément pleine de pièges; que, s'il y avait eu quelque imprudence de commise, Lucienne avait sa part de responsabilité; et qu'au total ne c'était pas bien grave. Comme le respect aveugle d'une parole donnée à la légère m'a toujours paru un handicap imposé aux honnêtes gens (j'en ai pâti tant de fois), je crois que j'aurais trouvé la force de prendre le train de Marseille.

Mais je ne reçus pas de lettre. Lucienne ne se trouva pas comme par hasard dans la rue principale de F***-les-Eaux quand je m'y promenai après le déjeuner. Mieux que cela : je sentis qu'il ne se passerait rien de pareil, que si je faisais le mort, on ne me relancerait d'aucune façon; que Lucienne pourrait me rencontrer ensuite, chez les Barbelenet ou ailleurs, sans me manifester autre chose qu'une trace impondérable de mépris.

Si bien que mes réflexions aboutirent à un panégyrique de Lucienne, à un amour plus assuré, au désir de redoubler d'imprudence.

Le jour suivant, peu après midi, je me mis en route pour la maison Barbelenet. J'y allais avec un plan bien arrêté. Je tâcherais de trouver Mme Barbelenet seule; ou sous un prétexte je la prendrais à part. Je m'ouvrirais à elle très franchement. Je lui demanderais son opinion sur Lucienne, et ce qu'elle pouvait

savoir de la jeune fille, qu'elle ne m'eût pas encore confié. Si tout allait bien jusque-là, je la prierais de me prêter ses bons offices, en parlant de son côté avec Lucienne, et en nous ménageant une nouvelle entrevue. Je n'étais pas fâché de faire entendre à Mme Barbelenet qu'une telle rencontre ne pouvait avoir lieu que chez elle, et que le petit fait de l'autre soir, peut-être malignement rapporté par sa fille, avait eu un caractère tout accidentel.

Les choses se passèrent en partie comme je l'avais souhaité. Mme Barbelenet se trouvait seule. Son mari était aux ateliers, ses filles, en visite. Nous pouvions causer tranquillement. Mais Mme Barbelenet avait un pouvoir invraisemblable. Elle exerçait sur les idées concrètes, sur les précisions de la pensée et du langage, une action paralysante. Au cours d'une conversation, il était impossible non seulement de lui arracher des mots trop explicites, mais d'en articuler soi-même. Son horreur du terme propre, ou direct, était contagieuse. Dans un certain rayon autour d'elle, on était pénétré malgré soi de cette conviction que la pensée de l'homme est obscène par elle-même. Tout le problème est de lui trouver des vêtements assez flottants, bien que révélateurs, et peut-être du même coup excitants. (J'ai réfléchi depuis à ce profond instinct de Mme Barbelenet, à la conception du monde qu'il implique, aux

vertus qu'il peut avoir. J'ai rapproché Mme Barbelenet des classiques français, des diplomates, des peuples primitifs, qui eux aussi prennent parfois des précautions étonnantes à l'égard de la pensée nue.)

Ce qui n'empêcha ni Mme Barbelenet de saisir on ne peut mieux le sens de ma démarche, ni la conversation d'avancer. Pour cette dame, les phrases générales, les allusions glissantes, n'étaient pas des échappatoires, des façons de parler pour ne rien dire : c'étaient les procédés d'une technique à elle. Protégée par les brouillards artificiels où elle manœuvrait, il lui arrivait même de se déplacer plus agilement que d'autres.

Je repartis donc nanti de plusieurs assurances : les renseignements sur Lucienne étaient peu abondants, mais bons et on les tenait d'excellente source (de cette demoiselle professeur au lycée, amie d'enfance de Lucienne). Tout ce qu'on avait pu observer de la jeune fille était favorable. Du côté de la fortune, il était sage de ne s'attendre à rien pour l'instant. Mais la famille semblait aisée. Et rien ne prouvait qu'en se mariant Lucienne n'eût pas de droits à faire valoir auprès de sa mère. A ma grande surprise, Mme Barbelenet ne semblait pas se souvenir qu'elle eût elle-même deux filles à marier, ni qu'il eût été question de m'en attribuer une. Aucune arrière-pensée n'altérait appa-

remment l'impartialité de ses avis. Sans montrer d'enthousiasme pour mon projet, elle était loin de le trouver absurde. Les habitudes de travail de Lucienne, son apprentissage de l'économie et de la discipline personnelle valaient peut-être à ses yeux autant qu'une dot, à une époque où les capitaux manquent de sécurité. J'eus l'impression qu'ayant vu venir l'événement, Mme Barbelenet, dans sa sagesse supérieure, jugeait vain de le contrecarrer, et même le prenait volontiers sous sa tutelle.

D'ailleurs, s'il m'avait fallu ensuite témoigner de tout cela, même pour sauver ma vie, je n'aurais pas pu citer à l'appui de mes dires une seule phrase de Mme Barbelenet. J'avais compris. Mais je ne savais pas comment j'avais compris. Il n'y eut qu'une précision un peu accentuée. Je devais pour le dimanche suivant inviter Mme Barbelenet et ses filles à une promenade en voiture. Nous irions à F***-les-Eaux en passant par Notre-Dame d'Échauffour, où ces dames assisteraient à la messe. Il ne m'était pas défendu de supposer que Lucienne serait de la partie. Mais ce détail se réglerait sans moi.

*

Ainsi pris en main, et dirigés, les événements ne risquaient guère de s'égarer en route.

De fait, la promenade projetée eut lieu. Lucienne y participait. Nous y trouvâmes, les uns et les autres, l'occasion de faire connaître nos sentiments et nos vues sur l'avenir. Le soir même, Lucienne et moi, nous dînions à la table des Barbelenet, comme des fiancés officieux dont on protège les amours. Et sept semaines plus tard nous nous mariions.

Dans l'intervalle, il ne s'était rien produit de vraiment notable. Si, encore une fois, je racontais pour le plaisir de raconter, ou pour le plaisir de me souvenir, je n'aurais pas le courage de sacrifier ainsi des circonstances qui m'ont paru, quand je les vivais, délicieuses et rares. Mais elles n'offrent rien de plus remarquable que les précédentes; et elles n'ajouteraient rien à la démonstration que je viens de me faire. Jusqu'à notre mariage, Lucienne a été pour moi l'être le plus rassurant et le moins mystérieux qui soit. A la veille de mon mariage, comme deux mois plus tôt, j'avais le sentiment de commettre une imprudence charmante et modérée. Je m'étais plu à découvrir chez Lucienne, dans leur détail, et sous les mille éclairages de la vie quotidienne, les plus diverses séductions. Mon amour pour elle n'avait certainement pas cessé de se développer, de gagner en profondeur. Je me rendais compte qu'il était à deux doigts d'une passion véritable, et qu'il en aurait pris l'intensité brusquement, si au lieu d'être

ma fiancée, et une fiancée admise (osons l'écrire, procurée) par les Barbelenet, Lucienne eût été ma maîtresse, ou en passe de le devenir. Mais les perspectives du mariage, la réserve même que je tenais à garder tout le temps des fiançailles (je ne voulais pas tricher avec les conventions où j'entrais) sans me refroidir m'empêchaient de m'exaspérer.

Puis, je n'étais plus un adolescent, ni un cœur frais. J'étais capable de savourer un sentiment, même de m'abandonner à lui pour agir sans perdre sérieusement ma lucidité. Je ne pouvais pas oublier que cette aventure était srès loin des prévisions que j'avais pu faire sur moi-même. Ma bonne humeur, mon goût du risque, ne me laissaient pas trop penser aux difficultés matérielles qui m'attendaient. Je les apercevais du coin de l'œil. Mais j'étais beaucoup plus sensible à la façon dont ma jeunesse tournait court. L'absurde expression « faire une fin » me harcelait comme une mouche. Malgré moi, un rapprochement s'établissait entre l'espèce de défaillance qui m'avait conduit jadis d'études ambitieuses à un métier modeste, et la facilité que je venais de montrer dans un cas non moins grave. J'y trouvais la matière d'un jugement général sur ma propre nature et sur le style de ma destinée. Ce jugement manquait d'orgueil.

Il est vrai que c'est en l'absence de Lucienne

que ces idées me hantaient. Dès que je la voyais, j'avais soudain l'impression d'avoir fait, dans mes réflexions solitaires, quelque énorme, quoique insaisissable, faute de calcul. En sa présence tous les rapports de valeurs étaient changés! Et même si ma liberté de décision m'avait été rendue, j'aurais dit encore : « Qu'elle soit ma femme! »

C'était, si l'on y tient, une sorte d'avertissement. Mais je ne vois pas que j'en aie reçu d'autre en ce temps-là.

V

Notre mariage fut fixé au 21 juin. Comme j'étais en congé depuis les derniers jours de février, il me restait encore deux mois de liberté dont je profiterais avec Lucienne. Cette seule considération m'aurait fait hâter les événements. Quant à la date même, nous avions trouvé amusant de choisir celle du solstice.

Nous devions voyager le premier mois, et ensuite nous occuper de notre installation qui se ferait à Marseille. Je connaissais très mal la France. Lucienne aussi. Nous avions peu d'argent et nous voulions en garder pour notre mise en ménage.

Nous avions donc décidé de voyager en France. Nous irions d'une ville à l'autre, par le train. Nous ferions quelques brefs séjours. Et nous nous arrangerions pour tomber à Marseille vers la fin de juillet.

Je n'avais pas été sans inquiétude sur l'organisation matérielle de ce circuit. Dans l'ordi-

naire de la vie j'administre mal. D'abord je ne sais pas très bien compter. Non que je sois vraiment prodigue. Mais je ne me sens pas à mon aise dans le système des prix qui s'impose au public. Il m'étonne, ou plus exactement, il m'intimide. Je le subis, sans essayer de le comprendre; et comme en présence d'un phénomène mal connu, je n'ose pas faire de prévisions. Je dépense à l'aveuglette. Mon métier, en me préservant à l'excès du souci de gérer mon budget personnel, a prolongé cette incapacité.

Mais huit jours avant le mariage, j'étais déjà rassuré. J'avais vu Lucienne consulter, d'un petit air avisé, des indicateurs, des guides de tourisme; faire des calculs approximatifs, où, à mon émerveillement, rien n'était oublié, même les omnibus d'hôtel, et les envois de cartes postales (aux Barbelenet spécialement); commander un billet circulaire du dispositif le plus ingénieux, qui nous épargnerait en route bien des soucis, et qui surtout nous garantissait l'arrivée à Marseille, même s'il fallait, aux dernières étapes, coucher dans le train et dîner d'une orange.

Je la regardais faire avec amusement. Je me disais : « Cette charmante fille, que la conversation la plus subtile trouve toujours à son niveau, qui a une sensibilité très délicate, une entente exceptionnelle des choses belles et grandes, cache une femme décidée et pratique.

Par un côté, elle répond à un certain type de Française, qu'on reconnaît dans les conditions les plus diverses, depuis la petite bourgeoise qui anime une boutique de sa perpétuelle et surabondante présence d'esprit, jusqu'à la « femme politique » d'autrefois qui conseillait les rois et les ministres.

Auparavant, je n'avais jamais pensé au mariage, ni par conséquent au type d'épouse qui me convenait. Si pourtant on m'eût affirmé, avec une autorité impressionnante, que je me marierais un jour, j'aurais entrevu assez bien quelque créature fantaisiste et désordonnée, fille mal dotée de parents esbroufeurs, habituée à l'oisiveté et au luxe précaire, n'ayant jamais su comment se boutonne une taie d'oreiller, ni si un œuf vaut deux sous ou deux francs. Je ne dis pas que c'était mon idéal. C'était mon péril probable.

Le hasard, qui avait écarté ce « péril probable » pour mettre sur mon chemin une femme comme Lucienne, me paraissait très bienveillant sans doute, mais porté au paradoxe. Il m'arrivait d'en rire tout seul. J'ajoutais, quand je considérais Lucienne : « Elle me mènera, mais discrètement; car elle a beaucoup d'esprit. Et sans en tirer un sentiment de domination, parce qu'elle est tendre, et aussi parce qu'elle est très femme, et qu'elle porte le sentiment profond et traditionnel d'une certaine subor-

dination de la femme à l'homme. Même si, à l'expérience, elle se révélait supérieure à moi de dix façons, elle resterait persuadée que ces dix-là ne sont pas les plus importantes, et qu'une seule de mes supériorités hypothétiques éclipse toutes les siennes. Par exemple, je suis sûr que son talent de pianiste, bien actuel, et plein d'avenir, lui paraît secondaire au prix d'un génie scientifique qu'elle m'attribue sans preuves, et qui, en tout cas, ne serait plus qu'un souvenir de jeunesse. »

Une autre question, que je ne me défendais pas de soulever, m'intriguait davantage : « Lucienne sera-t-elle une épouse sensuelle? Et d'abord dois-je souhaiter une épouse sensuelle? » Sur le second point, je n'hésitais pas longtemps. Une épouse froide peut accommoder le monsieur qui s'est marié sans amour, pour l'argent qu'on lui apporte; ou pour la demi-douzaine d'enfants qu'il se promet de faire, sous réserve de chercher ailleurs des joies moins civiques; ou encore le monsieur fatigué qui en est arrivé à la période de la conversation. Moi, je me mariais jeune, sans calcul d'intérêt ni de devoir, avec l'intention de jouer franchement le jeu. N'ayant pas eu la vocation du mariage, je n'en étais que plus disposé à tirer de cet état le modeste rendement de bonheur qu'il comporte. Et quand j'oubliais mon propre cas, pour essayer de définir en général

les vertus de la bonne épouse, je finissais toujours par tomber sur ces trois-ci : « Gaie, fidèle, sensuelle. » (Intelligente, oui. Mais c'est déjà du luxe.) Parfois même, de ces trois vertus cardinales, c'est la dernière qui me paraissait compter le plus.

Lucienne était-elle sensuelle? Ou le deviendrait-elle aisément? Je ne suis pas de ces malins qui chez n'importe quelle femme distinguent cela, paraît-il, à première vue. A certains moments, Lucienne avait des vivacités de regard, des palpitations de lèvres ou de narines, de beaux soulèvements du buste, qui semblaient annoncer des dons voluptueux, et qui, je l'avoue, me rendaient très impatient d'en faire l'épreuve. Mais à d'autres, je ne savais que penser. Je n'allais pas jusqu'à la soupçonner de froideur proprement dite, d'une de ces froideurs morbides aussi intraitables qu'un délire. Mais cette belle fille pensive avait dû réfléchir à beaucoup de choses, se faire une philosophie discrète et solide. Et sans jouer à l'austérité, sa philosophie pouvait envelopper un certain manque d'estime pour l'amour physique. Ne nous arrive-t-il pas, à nous autres hommes, et aux plus ardents, de nous dégoûter de la chair, d'apercevoir brusquement le caractère, non pas ordurier peut-être, mais protoplasmique du plaisir, et d'avoir la nostalgie de doctrines qui feraient la théorie de notre écœurement (lui

enlèveraient ce qu'il a de casuel et d'un peu comique)? Chez une femme d'un tempérament moyen, moins ouvertement sollicitée que l'homme par son corps, et moins habituée à lui céder, une telle disposition peut devenir beaucoup plus stable. L'esprit, sans rien interdire, n'accordera pas ce qu'il faut d'approbation pour que la volupté s'apprenne. Je me rappelais des visages de femme qu'on voit aux statues du moyen âge, ou dans les tableaux; visages dont on ne peut certes pas dire qu'ils soient froids ou secs; ni même qu'ils témoignent d'un raidissement contre l'instinct. Mais ils expriment qu'une certaine hiérarchie des biens et des joies a été reconnue une fois pour toutes; et il n'est pas vraisemblable que les caresses d'un homme suffisent à la bouleverser. En auraient-elles le pouvoir à la longue qu'on ne leur en laisserait pas le temps. Je me souvenais aussi d'être entré, en me promenant à travers Paris, dans telle église d'un vieux quartier aristocratique, comme Saint-Sulpice, ou Sainte-Clotilde, vers quatre heures du soir. Entre les vieilles filles, durement frappées de déformation professionnelle, les douairières argentées et branlantes, et quelques laiderons pustuleux, il arrive qu'on voie s'agenouiller une femme jeune, jolie, bien vivante, dont la piété n'est ni démonstrative, ni suspecte, et qui use simplement du lieu où elle est pour un besoin

de son esprit. Ces jeunes femmes, je les ai parfois imaginées dans le lit conjugal. Je veux bien croire que certaines y révèlent, sans transition et comme machinalement, un robuste appétit de jouissance charnelle; qu'elles profitent avec entrain du moment qui s'offre, et de l'homme permis, sans aucunement penser à la pénombre de Saint-Sulpice où elles méditaient quelques heures plus tôt; que d'autres, au contraire, pensent à cette pénombre et à ces prières, s'en excitent, veulent prendre leur revanche sur la pureté et les cierges, et pour être sûres que l'acte conjugal devienne un péché, l'enrichissent de tout ce qu'elles peuvent imaginer de fantaisie et d'ostentation lubriques; que d'autres, mal secondées dans cette recherche par leur mari (débile, ou déconcerté, ou d'une piété plus courte), ou persuadées que le péché des époux reste incurablement véniel et nourrit mal une confession, vont demander à un amant de la luxure à plus haut titre; que tout à l'opposé, d'autres s'allongent en soupirant comme sur une table d'opération, détournent leur pensée des tristes devoirs d'état dont leur corps d'épouse va être l'instrument mortifié, et témoignent si bien leur résignation aux volontés incompréhensibles de Dieu, que leur mari court promptement rejoindre les modistes et dactylographes, et qu'elles-mêmes se préparent pour la cinquantaine une aigre folie d'appartement.

Mais je me les représente encore bien mieux — les plus jolies d'entre elles, et les plus fines — n'apportant au lit conjugal, quand elles aiment leur mari, que gentillesse et que complaisance, mais étonnées malgré elles du prix que ces mouvements semblent avoir pour l'homme, le considérant avec indulgence, et une trace de pitié, dans les transports où le met son désir, faisant tout leur possible pour ne pas laisser voir que l'homme, qu'elles admirent tant par ailleurs, prend ainsi à leurs yeux quelque chose d'enfantin et de bestial. Et tout le reste de leur attitude cherche à lui faire comprendre qu'on ne l'en estime pas moins pour cela, qu'on est même attendrie par l'hommage de sa sensualité, mais qu'on lui est bien reconnaissante de vous chérir aussi pour d'autres raisons.

Voilà ce que par instants je craignais de trouver chez Lucienne; non pas la froideur, mais le manque de conviction; une retenue du corps, par un effet tout naturel, nullement contraint, d'une certaine noblesse de l'esprit dans ses jugements.

*

Nous avions hésité sur le lieu où se ferait la cérémonie. Mme Barbelenet conseillait Paris, puisque la mère de Lucienne y résidait, et pour ne pas accentuer la demi-rupture de ma

Universitas
BIBLIOTHECA

femme avec sa famille. Lucienne ne semblait guère y tenir. Mais il lui déplaisait encore plus de s'exhiber dans la petite ville, sous les yeux de sa clientèle d'élèves. Si bien qu'elle accepta mon idée. F***-les-Eaux, qui était par certains côtés comique comme toutes les villes de saison, me paraissait un assez bon cadre pour un mariage. Les cérémonies y prendraient la nuance d'humour dont elles ont besoin.

Du même coup, nous étions libres de n'inviter que les quelques personnes indispensables. Et l'aînée des demoiselles Barbelenet put invoquer ce jour-là, sans excès d'invraisemblance, une migraine qui l'empêchait de voyager. Un autre avantage fut qu'à cinq heures de l'après-midi tous nos gens avaient repris le train. Nous partions à la même heure pour faire à Rouen la première étape de notre circuit.

Pendant le trajet, puis pendant le repas à l'hôtel, sans cesser de m'occuper de Lucienne, j'avais pensé à notre condition nouvelle, à mon rôle à moi, et aux craintes que j'ai dites. Même quand on se parle intérieurement, il est difficile de nommer la nuit de noces autrement que par son nom. Quand le mot est prononcé, on ne se rend pas maître comme on veut des idées et des images qui l'escortent, dont aucune n'est lugubre, bien sûr, dont aucune non plus n'est exempte de vulgarité. Comme disait un de mes camarades, les anges de la nuit de noces

ont toujours des têtes de garçons d'honneur.

Je savais bien qu'en s'abandonnant à un mouvement progressif de tendresse passionnée on a vite fait d'oublier le ridicule très général de la situation, pour n'en plus sentir que les ivresses particulières. Mais je n'avais jamais mis encore nos relations tout à fait sur ce ton-là, et je n'aurais pas voulu que Lucienne crût que je le découvrais pour la circonstance.

Puis l'essentiel n'est peut-être pas d'endormir sa propre ironie. Si l'aveuglement où l'on se met ainsi n'est pas communicatif, il devient dangereux. On peut faire avec beaucoup de lyrisme de vraies sottises. Sans prendre au tragique ce que disent les auteurs des malentendus qui naissent parfois de cette fameuse nuit de noces, je ne les bravais pas.

On nous avait donné une chambre assez jolie. Elle était très légèrement mansardée. Deux fenêtres, petites et propres, s'enfonçaient loin dans le mur. Le papier à ramages, quelques tentures et applications de toile de Jouy, les meubles, pouvaient faire croire que nous étions logés par des amis dans le haut d'une vieille maison bourgeoise. Ce qu'il y avait d'un peu trop traditionnel dans notre cas recevait du lieu même une espèce d'appui ou de justification sympathique.

Je dis à Lucienne :

— La chambre ne te déplaît pas?

(Nous nous étions tutoyés, irrégulièrement, par bonne camaraderie, dès la fin de nos fiançailles. Une fois, même, le « tu » m'avait échappé devant Mme Barbelenet. Nous avions décidé que le tutoiement définitif commencerait au départ de F***-les-Eaux, dès le coup de trompette du chef de train.)

— Au contraire. Elle me plaît beaucoup. C'est exactement ce qui aurait fait mon bonheur quand je vivais seule. Il n'y a que la place du piano que je ne vois pas bien.

— Dis donc, mon petit. Nous avons rendu, depuis deux mois, aux conventions un tas d'hommages. Si le génie de la société n'est pas content de nous, il a tort. Mais nous ne lui devons plus rien. Il n'a absolument aucun programme à nous imposer. C'est entendu : Nous venons de commencer ce que les gens appellent notre voyage de noces, et tout particulièrement nous voici à l'entrée de ce qui s'appelle notre nuit de noces. Eh bien! je ne te propose pas de la passer à faire des mathématiques; parce que nous avons le goût de la simplicité, et que nous ne cherchons à épater personne, pas même nous. Mais tu peux très bien être fatiguée. Tu peux aussi penser qu'il est désagréable — désagréable pour l'esprit — qu'un amour change brusquement de façons parce que l'administration a donné un visa. Hein?

Je la regardais. Elle m'avait écouté sans sur-

prise visible, ni gêne. Elle souriait un peu, attentive, mais impénétrable.

— Je me demande, continuai-je en essayant de marquer un progrès, si nous n'aurions pas dû devenir amants un peu d'avance, par exemple dans la semaine où tu combinais le billet circulaire. » Je fis une pause. J'ajoutai gaiement : « C'est de ma faute.

Elle avait eu à peine un mouvement des paupières, des lèvres.

— Je vais te dire autre chose. Dormir dans le même lit qu'une autre personne, et spécialement qu'un homme — sans rien de plus — je comprends très bien qu'on ait un peu de peine à s'y habituer, et qu'il faille des transitions. Vivre avec quelqu'un, ce n'est déjà pas une petite affaire. Ça suppose des dizaines et des dizaines de réactions nouvelles. Et si c'est à cinq heures de l'après-midi qu'on a commencé à vivre avec quelqu'un, c'est peut-être aller un peu vite que d'en arriver dès dix heures du soir à la promiscuité physique qu'impose un lit de un mètre trente. Car, à l'œil, je ne lui donne pas plus d'un mètre trente.

Elle regarda comme moi vers le lit et rit un peu. Comme je ne savais plus trop si, à force de vouloir être malin, je ne devenais pas un peu ridicule, j'exagérai dans le sens du détachement, de la « supériorité » intellectuelle.

— Je sais bien que tout ça se ramène au fond à une affaire de mode, et qu'à l'époque des *quanta*, on devrait pouvoir s'habituer brusquement à coucher avec quelqu'un.

Le demi-sourire de Lucienne s'effaça. « Elle me trouve léger, me dis-je, badin hors de propos, peut-être prétentieux. » Je repris du ton le plus simple, le plus franc :

— Vois-tu, mon petit, tu n'as pas à t'occuper des satisfactions qu'aurait pu envisager ou se promettre, dès aujourd'hui, le personnage qui est en face de toi, et qui se trouve être un encore assez jeune homme. Ce que tu dois te demander, c'est ceci : « Est-ce que moi, Lucienne, je n'ai pas envie de me reposer tranquillement, cette nuit-ci encore? Le bon camarade qui voyage avec moi trouvera bien le moyen de se faire un lit sur ce canapé. C'est encore très confortable pour un marin. Et comme il a de l'éducation, il ira fumer une cigarette en bas pendant que je ferai ma toilette. Plus tard... eh bien! plus tard, nous verrons. Il viendra peut-être un jour où je trouverai très gentil qu'il tourne autour de moi pendant que je me déshabillerai, ou qu'il s'en charge lui-même.

Lucienne me regardait. Je lui avais pris les mains. Elle souriait de nouveau. Elle avait même eu un rire. Puis ses lèvres tremblèrent un peu. Elle me les tendit.

— Tu m'amuses bien, Pierre.

Mais le son de sa voix exprimait plutôt une perplexité émue.

— Est-ce que ça veut dire, cher petit, que tu me trouves saugrenu, cocasse?

— Mais non. Gentil au possible.

— Je vais fumer ma cigarette?

Comme elle hésitait à répondre, que son regard, son visage se troublaient, je lui donnai un baiser rapide et je quittai la chambre.

Je m'installai dans un coin du salon de l'hôtel, pas trop énervé, pas trop mécontent de moi au total. Une autre que Lucienne aurait pu se méprendre sur mes vrais sentiments, voir dans mes façons, dans le ton de mon langage, un manque offensant de désir, ou un moyen trop cavalier d'expédier la poésie nuptiale. Mais deux mois de familiarité nous avaient rendus très habiles à sentir, l'un chez l'autre, les moindres nuances d'intention. Nous avions déjà des clefs pour nous comprendre. D'autre part, quoi qu'elle sût ou qu'elle pensât de l'amour physique, elle était trop fine pour ne pas se douter que la fougue soi-disant irrésistible d'un mari, le soir de ses noces, est du même ordre de convenances que la bague de fiançailles ou les bouquets, et rend hommage moins encore à la femme choisie qu'aux idées reçues. En tout état de cause, ce n'est donc pas à ce pont aux ânes qu'elle m'attendait. Et j'étais sûr qu'elle ne m'en voudrait

pas de l'avoir si complètement mise à l'aise.

Je fis durer mon absence un bon quart d'heure. Quand je remontai, je frappai à la porte de la chambre. J'entendis un « oui », le glissement d'une targette. J'entrai. Lucienne avait reculé doucement de la porte vers la commode qui était en face, et debout, tournée de mon côté, s'y appuyait. Elle avait passé une robe d'intérieur qui lui découvrait à peine les épaules et la gorge, en donnant à tout son corps une souplesse fière; mis un peu de poudre et de rouge. Toute la pièce sentait son parfum. Elle me regardait, ou plutôt l'espace où j'étais.

Je m'avançai. Je lui baisai les mains.

— Tu es bien belle, Lucienne. Ma femme est une bien belle femme.

J'avais dit cela lentement, avec une évidente, une naïve sincérité. Lucienne rougit de plaisir, baissa les yeux. Comme je m'étais penché à nouveau pour lui baiser les mains :

— Écoute, me dit-elle presque en chuchotant, reste comme cela. Ne me regarde pas... je serais trop malheureuse. Sais-tu que depuis quelque temps j'ai beaucoup pensé à maintenant...

— Comme si je n'y avais pas pensé encore plus que toi, avec plus d'impatience!

— Non, ne me regarde pas. Il faudrait que j'aie le courage de te dire ma pensée. Je suis sûre que je ne pourrais la dire à aucun autre

qu'à toi, même étant sa femme. Mais tu m'as tellement habituée à être vraie... Et puisque tu as été assez prévenant pour me parler comme tu l'as fait tout à l'heure...

— Dis, ma chérie. (J'étais très anxieux.)

— Vois-tu... j'aurais voulu n'y penser que comme les autres, je crois, y pensent, laisser les choses arriver d'elles-mêmes... Je suis un peu honteuse de moi.

— Honteuse! Pourquoi honteuse?

— Parce qu'il me semble que si je disais ma pensée, telle qu'elle est maintenant, à d'autres femmes que je connais, elles me regarderaient bizarrement. Oui. Elles seraient peut-être scandalisées.

— Scandalisées, ça m'étonnerait. Quand les autres femmes te parleront, non plus comme à une jeune fille, mais comme à une femme, tu trouveras qu'il est encore assez difficile de les scandaliser.

— Tu me comprends mal. Il ne s'agit pas de leur vertu, ni de leurs actes, mais de l'importance qu'elles donnent... Moi je suis effrayée de l'importance que maintenant je donne à cela, oui, maintenant que j'en approche. Je me dis que peut-être ce n'est pas normal... Mais pourquoi m'as-tu fait parler!...

Je ne savais trop en quel sens guider sa confidence, ou même l'interpréter. Sa poitrine se soulevait presque anxieusement. J'en arrivais

à craindre qu'il ne se fût fait en elle un travail d'esprit excessif et une crispation de sensibilité. Je l'avais doucement tirée par les mains pour qu'elle vînt s'asseoir sur le canapé. Je m'assis près d'elle sans quitter mon attitude de tendresse respectueuse. Je hasardai :

— Une vieille sagesse veut, en effet, que dans ces choses de l'amour on ne réfléchisse pas trop, qu'on s'abandonne. C'est bien un des cas où la nature ne demande qu'à se charger de nous. Dès qu'on aime, tout devient extrêmement simple. Ne t'inquiète de rien. Tu verras.

Et je souriais, en lui caressant les mains.

— Pierre, il faut que tu comprennes. Autrefois, quand il m'arrivait de penser au mariage, je savais bien qu'il y avait un côté physique. Mais cela me semblait plutôt une espèce d'accompagnement du reste, pas un simple détail, bien sûr, mais un aspect entre autres de la nouvelle condition. Et je continue bien à me dire que c'est ça qui doit être l'opinion raisonnable. Mais ce n'est plus ce que je sens. Maintenant, quand j'y pense, quand je me dis ces mots-là : « mariage », « mariée », « mon mari » (elle baissait la tête pour dire cela, elle le disait avec une profonde chaleur de la voix, qui faisait que ces vieux mots me traversaient les reins), je te dis que je suis un peu effrayée.

— Effrayée de quoi? ma Lucienne.

— Effrayée de la façon dont je sens ces

mots-là. Comme s'ils ne voulaient dire que... (elle avait là-dessus une bouffée de rougeur et un halètement délicieux) que cela, comme si l'on ne se mariait réellement que pour cela, et que tout le reste ne soit que des prétextes. (Elle détournait la tête comme pour se cacher.)

— Mais sais-tu que c'est charmant et enivrant, des pensées pareilles, venant de toi? Et qu'est-ce qu'elles prouvent? Que tu étais naguère une jeune fille calme, qui réfléchissait raisonnablement à des questions, et que tu es maintenant une chère épouse amoureuse qui sent sa jeunesse lui monter à la gorge. Mais dis-toi bien, chère petite femme si belle, si palpitante, que ce que tu viens de me confier est la chose qui peut le plus enchanter un mari, un jeune mari très amoureux, et que je me félicite de t'avoir amenée à me la dire... parce que... évidemment j'aurais toujours pu m'en apercevoir. Mais il n'y a pas de temps de perdu; et ce qui compte, c'est moins d'aller vite que de ne rien gâcher. Et il est bien précieux pour un homme, qui craint toujours un peu de déplaire, de se sentir tellement rassuré... Mais, ma Lucienne, tu ne te doutes pas que deux phrases comme celles-là, dans ta bouche, sont bien plus affolantes que six coupes de champagne.

Je lui couvrais l'épaule de baisers. Elle souriait, un peu détendue, mais sans me regarder.

Son émotion, rose et profonde, ne la quittait pas, n'était pas soulagée, s'en prenait encore à son esprit. Elle se dégagea un peu :

— Pierre. Je suis heureuse de ne pas t'avoir trop... trop surpris... Mais puisque j'ai osé te parler (comment ai-je pu?) je ne dois pas dire à moitié... ou bien il aurait mieux valu ne rien dire. Écoute. Puisqu'il n'est pas trop monstrueux d'attacher à cela tant d'importance, de ne plus pouvoir, sincèrement, admettre qu'il y ait en ce moment rien d'autre qui compte, alors j'ai l'impression que dans ma vie je me suis préparée bien soigneusement à toutes sortes de choses qui n'avaient pas le dixième de cette importance, et que j'ai toujours admis qu'on devait d'autant plus se préparer que c'était plus important... Et voilà, je me dis que je ne suis pas prête.

— De quoi vas-tu te tourmenter, ma chérie, et qu'en sais-tu? Il n'y a pas de comparaison, pas de précédent qui vaille. Cette chose-là est unique, miraculeusement incomparable. Et une belle jeune femme comme toi y arrive toute préparée, sans le savoir, miraculeusement aussi.

— Je voudrais si peu... méconnaître cela, me le gâcher en effet.

— Comme si tu le pouvais! Et comme si, au fond, tu n'y étais pas préparée! Mais cette coutume des fiançailles, que nous avons bien sagement suivie, ces rites d'intimité graduée,

ça revient à ça, à cette préparation. L'humanité n'est pas toujours aussi bête qu'elle en a l'air.

Elle me regarda, détourna la tête :

— Comme je suis heureuse que tu n'aies pas honte pour moi que nous parlions de cela! Je me doute bien que ce sont des choses que les gens évitent de se dire. Ils les font, voilà tout. C'est comme si leur esprit déclarait : « Ne m'obligez pas à m'en apercevoir. Je ferme les yeux. »

Elle eut un mouvement vif.

— Écoute, Pierre. Je crois que j'ai bien trouvé ce que je pense. Je crois que je ne pourrais pas supporter un acte charnel, même avec toi, si j'avais l'impression que je me le permets, que je le tolère de ma part. J'ai besoin de me l'avouer entièrement. Comprends-tu? L'union de toi avec moi... (elle ajouta sourdement) l'union des corps... ou c'est tellement beau que je ne puis plus penser qu'à ça au monde; ou ce n'est rien, et je ne pourrai pas le supporter. Je ne suis pas une femme qui peut s'amuser de ça. Je ne suis pas légère du tout. Si quand je t'ai parlé de l'importance que ça prenait pour moi, je t'avais senti railler, dire à part toi : « Pauvre petite! Quelle montagne elle a fait d'une chose si ordinaire! » je ne sais pas si je ne me serais pas sauvée en pleurant.

Je m'étais mis à genoux devant elle. Elle vit

mon regard s'arrêter sur sa poitrine, avec convoitise et admiration, tant sa courbure, les mouvements qui la soulevaient étaient beaux. Elle porta la main droite à sa poitrine. La main resta d'abord immobile, tandis que la poitrine haletait. Puis je vis cette main, qui ressemblait à son visage d'une ressemblance inexplicable, presser le haut de la gorge, ramper un peu, hésiter, se reprendre; et enfin, par une décision brusque, avec une agilité de main musicienne, ouvrir le haut de la robe, repousser l'étoffe, dégager les épaules. Puis sans vouloir s'arrêter, refusant l'hésitation, elle dénoua le ruban qui retenait la chemise; aidée d'un mouvement du torse, la fit glisser le long des bras, ainsi que la robe. Les deux seins sortirent de l'écume des étoffes. J'avais encore si peur de la brusquer, que je réussis à retenir l'élan qui me portait vers cette chair magnifique.

Tandis que s'achevait le mouvement de son torse, elle disait, de cette voix brûlante qui lui était venue :

— Mon mari. Ta Lucienne te croit. Tu l'as rassurée. Elle pense que tu n'as pas menti, qu'elle peut se fier à toi, qu'elle peut entrer avec toi dans le royaume des choses charnelles, sans plus penser à rien d'autre, s'y absorber avec toi. Mon mari...

Et comme elle se penchait vers moi, me touchait le cou de ses mains, que ses seins

admirables avançaient leurs pointes vers mon visage, mon visage se jeta sur eux dans un transport d'enthousiasme si peu égoïste, presque si impersonnel qu'il en devenait religieux. Je me mis à suivre leur rondeur, à éprouver, à me décrire leur forme; je cherchais le départ et la moindre inflexion de leurs lignes avec une touche serrée de baisers. Entre deux chaînes de baisers, je léchais tout un sein d'un coup de langue; ou bien je me hâtais d'envelopper, d'aspirer leurs pointes; ou toute ma bouche glissait vivement d'un sein à l'autre sur une trace déjà humide de baisers, et au retour s'arrêtait soudain dans leur intervalle, appuyait en bougeant sur ce tendre creux comme pour y faire sourdre le souffle intérieur, le sang. Et je ne cessais de me dire que ces deux beaux seins de Lucienne, si bravement offerts, méritaient davantage, que je manquais de caresses, que ces baisers et ces lèchements ne faisaient monter de la gorge de Lucienne qu'un remerciement trop pauvre vers sa tête, vers son esprit.

Je repris mon souffle. Je reculai mon visage. Et tandis que mes mains flattaient la chair que quittait ma bouche pour ne pas trop lui laisser sentir le froid des caresses interrompues, je regardai. Parfois pour bien débarrasser mon regard, j'enlevais mes mains. Les deux seins étaient assez gros, d'une blancheur un peu brune, d'une courbe et d'une tension parfaites.

A eux seuls ils formaient un spectacle que j'aurais pu contempler indéfiniment. Il me sembla soudain que je n'avais plus d'impatience, plus même de désir à vaincre, pour rester ainsi à genoux devant eux sans parvenir à me rassasier de leur vue. La plus antique magie sexuelle travaillait à coup sûr à mon extase. Je ne crois pas qu'un homme véritable puisse voir deux beaux seins nus de jeune femme sans être saisi d'une stupeur à la fois poignante et délicieuse, qui met en suspens le mouvement de l'esprit, supprime toutes les idées concurrentes, simplifie prodigieusement le monde en y installant, au milieu, dans une zone d'éblouissement, ces douces idoles jumelles. Et même la frénésie que cette vue peut déchaîner, les baisers, les caresses, les mouvements furieux de la possession, tout ce tumulte signifie sans doute notre acharnement à nous emparer de biens dont la splendeur inexplicable nous défie; mais c'est aussi une façon de secouer une admiration trop accablante.

Pour moi, à genoux devant le torse nu de Lucienne, à ce charme primitif s'ajoutaient bien d'autres forces, bien d'autres raisons. Ces deux seins accomplis, je les admirais comme un passant qui débouche sur une place de Venise admire soudain une coupole, je m'en émerveillais comme un mathématicien d'une représentation graphique inespérée. Quand mon extase

risquait de devenir trop intellectuelle, leur pointe, rose et brunâtre, couleur de jeune pousse, légèrement froissée et tordue, dardait vers moi une provocation plus animale, faisait allusion aux jouissances qui nous fouillent le plus loin, aux écrasements les plus aveugles de la chair par la chair. Et je sentais alors affluer dans ma bouche de nouveaux baisers, se ramasser pour une nouvelle dépense de caresses ma langue, ma salive. Mais je regardais le visage de Lucienne. Son extrême beauté était comme éclairée par le reflet d'un feu rose. Ses yeux débordaient de lueur. Ses lèvres s'entrouvraient doucement sur son souffle. Mais il n'y avait pas la moindre crispation des traits, pas trace de cette morsure intérieure de l'être par lui-même, ni de cette espèce d'avilissement et de méchanceté dont tant de fois l'ivresse charnelle marque un visage de femme soudain évacué par l'esprit. Le visage de Lucienne n'avait jamais été plus noble. Jamais son esprit n'y avait été plus présent. Son ivresse à elle ressemblait à une attention exaltée. Je comprenais avec évidence que celle qui venait de m'offrir ses seins n'était pas une femelle lubrique, ni une fille vicieuse, aux nerfs tordus, jusque-là cachée dans Lucienne. C'était Lucienne elle-même, elle toute, fière, intelligente, fine, ma Lucienne habile aux plus hautes pensées, ma camarade de promenade, mon amie des longues causeries, ma musicienne.

Et de penser cela, devant ces deux seins tendus dont la pointe revenait à tâtons chercher mes lèvres, j'étais comme saisi d'une furieuse action de grâces. Je sentais les motifs d'adorer Lucienne par sa chair, de lui tracer mon adoration sur sa chair, se presser si nombreux en moi qu'ils s'écrasaient à l'issue. Je délirais de reconnaissance lucide. J'avais réellement besoin de crier. Mais je me contentai, en haletant, d'appuyer à nouveau mes lèvres sur elle et d'étaler ce balbutiement : « chérie, chérie, chérie » comme un miel mêlé à ma salive, sur tout le contour de ses seins.

Alors, penchée sur moi, elle me dit : « Et ton corps, ton corps à toi, mon mari. »

Elle essayait de dégrafer mon col, d'écarter mes vêtements. J'aidais ses gestes, sans que ma bouche la quittât. Elle me fit allonger à demi sur le canapé, s'allongea elle-même. Elle avait réussi à dénuder mon cou et ma poitrine. Et sans changer de regard, ni de souffle, sans que vraiment la lueur de son visage se chargeât de reflets impurs, d'ombres luxurieuses, elle se mit à flairer lentement ma chair, à la tâter finement de ses lèvres, sans aller jusqu'au baiser. Elle revenait plusieurs fois aux mêmes places. Elle paraissait apprendre, se pénétrer sans hâte, avec tout le temps devant elle, de nouveautés d'un intérêt inépuisable.

Elle avait atteint mon épaule, mon aisselle.

Cette fois sa respiration se fit plus irrégulière et plus forte. Elle enfouit comme à tâtons son visage et ses narines dans le pli de l'aisselle. On eût dit qu'elle venait de trouver une source. Elle buvait l'odeur de son époux; elle s'en grisait. Je sentis son baiser se former, ses lèvres s'épanouir, sa langue se gonfler et bouger contre moi. Elle aussi était prise du besoin de remercier la chair qui lui était offerte. Mais elle se détacha de moi, renversa la tête en soupirant :

— C'est assez pour ce soir, Pierre. Je n'en puis plus. Il ne faut pas m'en vouloir, surtout. J'ai besoin de dormir maintenant. Je vais m'endormir en ne pensant qu'à toi, qu'à toi.

Elle ferma les yeux. Elle fit une longue aspiration avec ses narines.

Mon exaltation ne m'aveuglait pas. Je compris que je ne devais rien faire pour obtenir davantage de Lucienne. Je la conduisis vers le lit, baisai ses yeux et ses lèvres, encore une fois, mais sans emportement, ses seins. Puis je fis mine d'avoir à fouiller dans les bagages. Je m'écartai à l'autre bout de la chambre. Elle put se dévêtir à son aise et se coucher.

Quand elle vit que je m'occupais à faire du canapé un lit de fortune, elle me dit :

— Tu ne vas pas pouvoir dormir.

— Je suis habitué à dormir n'importe où. Et puis je serai enchanté de ne pas dormir.

Elle se contenta de me sourire, ferma les

yeux, et fit de nouveau une lente aspiration avec ses narines.

*

Nous employâmes la matinée du lendemain à nous promener. Lucienne semblait heureuse. Mais elle parlait peu et regardait toutes choses distraitement.

Dans nos projets antérieurs, il avait été question de quitter Rouen dès le soir même, si nous nous étions fait une idée suffisante de la ville. Comme il fallait en prévenir l'hôtel, je demandai vers midi à Lucienne ce qu'elle décidait.

Ses yeux se posèrent sur les miens. Une trace du feu rose de la veille revint sur son visage. Elle semblait réfléchir avec un peu d'émotion.

— A quelle heure partirions-nous?

— A cinq heures, je crois.

— Il nous faudrait donc achever de visiter la ville cet après-midi?

— Oui, et pour la connaître encore assez mal. Ne partons que demain?

Je sentis qu'elle était soulagée qu'on différât ce départ. Pendant le déjeuner, sans l'interroger directement, je tâchai de m'assurer de son vrai désir.

— Puisque maintenant rien ne nous presse, nous pouvons nous reposer un peu avant de reprendre cette course à travers la ville?

Tandis qu'elle acquiesçait, son regard semblait me dire : « Pourquoi n'avons-nous pas le courage d'avouer que nous nous moquons de tout, de cette ville, de ses monuments, de la suite du voyage, et que la seule chose qui importe, c'est de nous retrouver le plus tôt possible dans notre nouveau royaume charnel. Comme si nous avions pensé à autre chose depuis ce matin! Comme si nous pouvions attendre encore! »

*

Sous le prétexte de ce repos, je laissai Lucienne remonter dans la chambre la première. Par une conformité un peu superstitieuse aux rites de la veille, je m'obligeai à patienter un quart d'heure.

Je la trouvai vêtue et parée comme la veille. Elle vint d'un mouvement naturel s'asseoir sur le canapé. Je me mis à ses genoux.

Elle défit le haut de sa robe. Ses seins admirables surgirent de nouveau des étoffes, s'avancèrent vers moi. En deux minutes, à la vitesse d'un raz de marée, mon exaltation était revenue au niveau de la veille. Je recommençai sur la chair de Lucienne tous mes actes d'idolâtrie. J'éprouvais le besoin d'y apporter encore plus de zèle, de leur faire exprimer davantage. Moi qui avais été si souvent un mâle fougueux et

pressé, encore plus enclin à jouir de la femme, suivant mon propre élan, qu'à me préoccuper de son capricieux plaisir, je n'avais aucune hâte. J'adorais non seulement la chair de Lucienne mais ses volontés, ses inspirations. Je me laisserais conduire par elle, sur sa chair et sur la mienne, aussi lentement et par autant de détours qu'il lui plairait, jusqu'à l'union de son corps au mien, union qui pour moi aussi devenait en effet si importante, se chargeait par avance de tant d'émotion et d'une telle qualité de jouissance qu'il m'aurait paru déraisonnable d'en abréger les préparations elles-mêmes délicieuses.

Moi, l'homme, avec mon expérience, qui, un jour plus tôt, me serais pris pour une moitié de blasé, quand m'étais-je douté que les « choses charnelles » pouvaient se mettre à ce plan, et sans qu'il fût besoin d'aucun artifice, parce qu'une jeune fille, qu'aidaient sa pureté même et une espèce de génie, venait de les regarder en face et d'en mesurer les profondeurs avec attention? Tout au plus en avais-je eu quelque pressentiment auprès de cette maîtresse dont j'ai parlé. Sa croupe et ses seins, chargeant magnifiquement le lit, ou me pressant de leur houle acharnée, m'avaient entraîné déjà plus loin que la volupté, jusqu'aux confins d'une religion de la chair. Mais je m'étais aventuré par là avec une mauvaise conscience. Cette

religion, je l'entrevoyais trouble et maudite. Je me sentais glisser dans un monde inférieur au monde connu (infernal au sens premier). L'ivresse que j'y trouvais ne me rassurait pas. J'en attendais toujours ce réveil affreusement lucide que Baudelaire exprime bien.

Au lieu de cette fièvre sexuelle, pleine au fond d'âcreté et ennemie de moi, ce que Lucienne me communiquait, comme si je le buvais à ses seins, c'était un enthousiasme que n'inquiétait aucune restriction de l'esprit, et qui n'aurait pas craint de se comparer aux états de conscience que nous estimons le plus à cause de leur contenu intellectuel, de leur objet, ou de leur origine.

Ainsi, j'avais cru, un petit nombre de fois dans ma vie, éprouver l'impression du sublime. Agenouillé devant Lucienne, si fier de voir vers quel visage montait l'intention adorante des caresses dont je parcourais sa poitrine, c'est plus encore cette impression du sublime que la fureur banale du désir qu'il me semblait retrouver.

Quand à son tour elle m'eut dénudé le buste, qu'elle m'eut frôlé lentement de ses lèvres et flairé, et qu'elle eut fait sa lente aspiration, je craignis un instant qu'elle ne fût prise du même besoin de repos que la veille. Je guettais son visage. Après une sorte de recueillement, il se ranima. Je compris aussi que nous pouvions quitter ce canapé incommode sans rompre le

charme. Mi la guidant, mi la portant, je la menai jusqu'au lit.

Elle m'y fit allonger auprès d'elle. Ses deux mains vinrent appuyer doucement sur ma tête. Je sentis qu'elle guidait ma bouche au-dessous de ses seins, qu'elle m'invitait à continuer la découverte de son corps. Tandis qu'une de ses mains restait sur ma nuque, me dirigeant par instants d'une pression imperceptible, son autre main repoussait peu à peu ses vêtements. J'arrivai ainsi à la taille, à la première courbure des hanches, et du ventre. Je me fis un jeu de lui tracer toute une ceinture de caresses, dont les tours se pressaient et s'enchevêtraient. Mes baisers séjournaient sur des régions de chair molles et tendres. Ma bouche, ma langue, qu'elles accueillaient sans résistance, qu'elles engloutissaient presque, semblaient s'y agglutiner. Il me fallait peu d'effort pour imaginer qu'une certaine pénétration de nos corps se faisait déjà, et deux faibles cris qui échappèrent à Lucienne me montrèrent qu'elle le sentait aussi.

Les vêtements glissaient toujours, du même mouvement que mes baisers. Est-ce moi que gagnait un peu de hâte, ou ne faisais-je qu'obéir à Lucienne? Sa nudité s'étendit plus vite, comme un feu de broussailles où se met le vent. J'arrivais aux abords de sa chair la plus féminine. J'en sentais déjà le parfum rayonner

à travers des touffes plus flatteuses qu'une bourre de soie; ce parfum qui m'est devenu depuis aussi reconnaissable et ami que sa voix même, mais qu'alors je respirais pour la première fois, avec un tremblement.

Lucienne me pressa le visage de la main, comme pour lui demander d'avoir la force de s'écarter. Je cédai. D'une longue caresse qui lui traversa tout le corps, qui passa dans l'intervalle des seins, j'allai retrouver ses lèvres.

Pendant que je prolongeais ce baiser, elle acheva de rejeter ses vêtements. Je quittai ses lèvres pour la contempler nue. Je ne pouvais pas être surpris de l'extrême beauté de son corps. Elle naissait de toutes les notions que j'avais de lui, comme une figure des points qui la déterminent. J'avais de cette parfaite nudité une représentation mentale nécessaire, avant même que mon regard ne l'eût vérifiée.

Pourtant le spectacle en était si exaltant, rassasiait si bien l'esprit de toutes les joies de la preuve, mettait si largement le comble à mon état de vénération, qu'un nouveau et presque furieux zèle de caresses s'emparait de moi. Mais je croyais sentir chez Lucienne le besoin d'une pause. Je me contins, pour ne faire que la regarder, pour ne la caresser que de mes yeux seuls. Caresse qui plus que d'autres, peut-être, lui était difficile à supporter bravement. Son corps paraissait se ramasser, se

blottir. Son visage se détournait, cherchait un refuge. Elle serrait les jambes. Elle cachait son ventre de sa main. Mais loin d'encourager en elle-même ce retour de pudeur, je crois qu'elle s'en blâmait presque comme d'une faiblesse et d'un manque de loyauté envers le royaume charnel.

— Regarde, me dit-elle en contraignant un peu sa voix, regarde bien ta femme... (elle ajouta, en souriant, pour mieux se vaincre) ta femme impudique.

D'un geste, que sa volonté obtenait, elle écarta sa main de son ventre. Ses jambes se desserrèrent un peu, s'entrouvrirent presque. Mais l'effort qu'elle faisait sur elle-même lui donna le frisson. Elle se ramassa de nouveau, serra ses jambes. Sa main commença le geste de revenir la cacher. Je mis doucement trois baisers sur les tendres touffes.

Elle frissonna encore.

— Sais-tu, lui dis-je, qu'il n'est pas possible d'être plus belle que toi?

Comme pour me remercier, ou pour échapper à sa gêne, elle m'enlaça le cou, me donna quelques baisers. Mais elle revint à mon torse, en multipliant ses caresses, comme si c'était maintenant à son tour de reconnaître et de vénérer. Elle suivait le même rite que moi, descendant le long de la chair, repoussant les vêtements elle-même, peu à peu.

Au milieu de mon bonheur, j'éprouvais une certaine crainte. Chez cette femme sûrement neuve, la rencontre soudaine du désir de l'homme, dans sa naïve brutalité, n'allait-elle pas produire sinon le sentiment du ridicule — elle était trop exaltée pour songer au ridicule — du moins celui d'une laideur violente, bestiale, capable de la réveiller de la merveilleuse ivresse où depuis la veille elle s'enfonçait avec moi? Je me demandai s'il ne serait pas plus sage, et s'il ne paraîtrait pas tout naturel, de céder à un emportement que je n'avais pas besoin de feindre, et d'en venir sans aucun délai à la possession.

Mais cette épreuve, outre ce qu'elle avait de provocant pour ma sensualité, m'intéressait par son risque même. Je me disais aussi que pour un esprit comme le mien, qui restait mathématicien jusque dans ses délires, une pareille dérobade équivaudrait à truquer la discussion d'un problème. Puisque j'avais suivi Lucienne jusque-là, et avec quel enthousiasme, dans sa découverte progressive des « choses charnelles », était-il bien élégant, au sens intellectuel du mot, d'esquiver un moment critique?

Mais déjà il était trop tard. Lucienne qui m'avait dénudé et atteint du même mouvement, reculait son visage. J'étais infiniment anxieux. Elle l'avait, il est vrai, reculé sans brusquerie,

ne détournant pas ses yeux qui semblaient, au contraire, devenir ardents et graves. Soudain, elle vint jeter sa tête contre la mienne, enfouir son visage dans l'ombre du mien, et me chuchoter à l'oreille, d'un chuchotement qui gardait la chaleur de sa voix :

— Mon mari.

Je pressai ses épaules. Elle ajouta, parlant très lentement, avec beaucoup d'inflexions :

— Écoute. Il y a des choses que je n'avais jamais comprises et que je comprends si bien maintenant. Tu sais... J'ai lu (tu penses qu'on peut être très sage et avoir lu cela) j'ai lu que dans certaines sociétés antiques les femmes adoraient le sexe de l'homme, lui rendaient un culte. Et je ne te dis pas que j'étais révoltée. Mais c'était pour moi aussi étrange, aussi loin dans les anciennes folies, que le sacrifice à Moloch, de *Salammbô*. Eh bien...

— Eh bien?

— Eh bien... (elle enfouit encore mieux son visage et frissonna des pieds à la tête) eh bien! je ne savais pas que ce pouvait être... oui, si beau, avoir cette espèce de beauté impatiente, terrible. Quand tu as regardé mes seins, hier, je reverrai toute ma vie l'élan que tu as eu. C'est quelque chose d'aussi fort pour moi. Je m'en veux de ne pas avoir le courage de te le montrer comme tu l'as fait, mon mari... pas encore le courage. Mais moi aussi j'adore...

(le mot se gonflait de tout un feu qui montait en ondulant de sa poitrine)... je suis envahie d'adoration, comme une femme antique...

Elle haletait. Son cœur luttait avec lui-même. J'achevai de me débarrasser de mes vêtements.

— Un baiser au moins, dit-elle.

Elle alla vite jeter ce baiser peureux, comme au pied d'une idole; puis se renversa, ouvrit ses jambes, m'attira sur elle.

A peine l'avais-je pénétrée qu'un son ivre sortit de sa gorge, un jaillissement long, égal, qui tenait du cri et du souffle, du roucoulement et du hurlement. Il aurait suffi à m'arracher le spasme, si même l'insurpassable excitation où j'étais m'avait permis de le retarder.

*

Je ne suis pas très content des pages qui précèdent. J'ai essayé à plusieurs reprises de les modifier, sans guère y parvenir.

Ce n'est pas que je sois vraiment gêné de soumettre « aux minuties et aux résistances » de l'écriture des faits de cet ordre, que la plupart des gens réservent pour leurs rêveries secrètes, et qui trouvent en effet dans le flou de la pensée ordinaire une atténuation propice.

Je n'ignore pas le sentiment de la pudeur. Mais c'est au contraire dans l'exercice quoti-

dien (non technique) de la pensée que je l'éprouverais plutôt, ou encore dans l'expression sociale de la pensée. Par exemple, je suis d'une liberté de propos bien moins uniforme que certains de mes camarades. Je ne dis ce qu'on appelle des « obscénités » que dans des cas relativement rares, et dans un cercle choisi.

Mais quand ma pensée prend comme dans ce travail une attitude technique, ma pudeur disparaît. Je n'ai pas à la vaincre. Elle est hors de cause.

Est-ce qu'elle ne reparaîtrait pas, si j'imaginais que je dois être lu? Probablement. Sauf si j'avais le moyen de trier mes lecteurs. Mais ce n'est pas la question.

Non. Ce qui ne me plaît pas beaucoup, et que j'ai vainement tenté d'améliorer dans ce chapitre (que je nommerai, pour simplifier, la nuit de noces), c'est le ton qu'il a pris. Avant de l'écrire, quand je l'envisageais, je ne voyais pas la difficulté de ce côté-là. Je me disais qu'il devrait être possible de relater des faits de cet ordre presque aussi tranquillement qu'un physicien rend compte d'une expérience patiemment conduite sur les lames minces. Maintenant je constate que le ton que j'ai pris malgré moi est un ton littéraire, bien plus apparenté au roman qu'au mémoire.

Après la première rédaction, j'ai pensé que je m'étais laissé entraîner, et qu'en revenant

sur ces pages avec froideur et sévérité, j'allais les nettoyer sans trop de peine de leur littérature de revêtement. Le ton qui me déplaisait, je le croyais adventice, comme un coloris qu'il n'y a qu'à gratter, ou à la rigueur comme un colorant chimique, qu'il est plus délicat, mais qu'il n'est pas impossible d'éliminer. Après plusieurs essais, je me suis convaincu que le ton en question était « inséparable », comme le sont les colorations physiques qu'on ne peut supprimer ou modifier qu'en rompant la structure moléculaire du corps coloré.

Oui, l'émotion, l'exaltation, le pathétique, etc., qui dans mon texte me déçoivent, m'agacent, et qui au surplus en font toute l'impudeur, si impudeur il y a, il est vain de vouloir les gratter, ou les précipiter à part comme un pigment. Ils ne se logent pas dans telle ou telle épithète. La vibration amoureuse, dont j'ai voulu réduire les effets, est interne à l'événement que je rapporte. On ne la diminuerait qu'en abaissant toute la température de l'événement, ce qui reviendrait à changer l'événement lui-même en un autre.

Constatation qui me conduit à celle-ci : le ton que j'aurais voulu garder, et dont je ne puis m'empêcher d'avoir encore le regret, n'est peut-être applicable, quand il s'agit de l'homme, qu'à une certaine température, très basse, d'événements. Il faut se résigner à le voir changer du tout au tout, quand la vibration moléculaire de ces événe-

ments a décuplé. En d'autres termes, ce qui est scientifique, c'est peut-être de ne pas s'obstiner, dans ces cas-là, à garder le ton dit scientifique. Et il se peut que le ton littéraire, quand il est « inséparable », ou vrai (pour le distinguer de la fausse littérature de revêtement), ne soit qu'un état méconnu du ton scientifique. Voilà du moins ce que j'aimerais croire, pour me rassurer.

Je me suis fait un autre reproche : l'excès de détails. En admettant qu'il fût nécessaire de fixer le caractère de cette « nuit de noces » pour éclairer les événements ultérieurs, et les situer correctement sur la courbe — ce qui ne me paraît pas contestable — ne pouvait-on pas se contenter ou d'une description plus sommaire, ou d'une interprétation plus abstraite? Quand on appuie comme je l'ai fait, on a bien l'air de trouver dans les choses dont on parle un plaisir qui n'est pas purement spéculatif.

Là aussi, j'ai voulu me corriger. J'ai pris tel paragraphe : par exemple la description des caresses aux seins de Lucienne. J'ai tâché tour à tour de le résumer, puis de le transposer en formules abstraites. J'ai constaté que je ne pouvais pas échapper à cette alternative : ou bien effacer la particularité du fait en le résumant, le banaliser au point qu'il devenait inutile d'en parler (mais alors de proche en proche, on supprimait tout) ; ou bien en condenser le sens en une ou plusieurs formules, qui ne pouvaient plus

se justifier par elles-mêmes, ni à la rigueur se comprendre (comme si l'on trouvait dans les papiers d'un savant l'équation, sans plus, d'un fait expérimental inconnu). De toute façon j'étais obligé de penser d'abord le détail que je m'efforçais d'esquiver; et pour le penser sérieusement, de le penser par écrit. Donc, pas moyen d'en sortir. Quant au procédé qui consisterait à détruire cette première rédaction, pour n'en garder que le résumé ou les conclusions, je le trouve misérable, et tout à fait contraire à l'esprit général de ce travail, dont j'ai dit en le commençant qu'il serait un travail premier, ou de recherche, non un travail second, ou d'exposition.

Une dernière objection me tarabuste. Je me suis imposé la tâche d'écrire, parce que j'éprouvais le besoin d'élucider certains faits importants et singuliers de mon expérience. Il est entendu que je n'en suis encore qu'à leur préparation, ou qu'à leurs antécédents. Et je vois de plus en plus qu'il n'y avait pas moyen d'arriver à eux d'emblée.

Mais n'ai-je pas l'air d'attacher du même coup de l'importance et de la singularité à des circonstances bien quelconques? Partir sur ses grands chevaux, ou avec une tenue d'explorateur polaire, pour faire des découvertes dans le genre de cette « nuit de noces », c'est peut-être assez comique. Car enfin ce sont là des choses qui ne se racontent pas tous les jours, mais qui se font tous les jours. Beaucoup de détails que

j'ai si soigneusement rapportés sont monnaie courante. On les retrouverait dans mille autres « nuits de noces », si les intéressés voulaient bien venir témoigner. Ne suis-je pas naïf de paraître les monter en épingle?

C'est une objection qui m'est très pénible à supporter avec le caractère que j'ai (naïveté très modérée, et pas la moindre envie de faire le naïf).

Je pourrais répondre d'abord que je ne sais absolument pas par moi-même ce qui se passe dans les autres « nuits de noces ». Ce que j'en ai lu m'a peu instruit. Les seuls termes de comparaison dont je dispose me sont fournis par ma propre expérience amoureuse. De ce point de vue, qui est le seul qui compte pour moi, ma nuit de noces a été quelque chose de nouveau.

Mais je dois avoir le courage de dire franchement ce que je pense. Au fond du cœur, je suis persuadé que cette « nuit de noces » a été exceptionnelle, non par la matière des actions, bien entendu, mais par leur esprit. Je suis sûr que l'attitude de Lucienne a été tout à fait extraordinaire, et que l'étrangeté des événements ultérieurs a là une de ses racines.

Si mon récit n'en donne pas l'impression, c'est ma totale maladresse d'écrivain qui en est cause, voilà tout. Il ne suffit pas d'avoir vécu un événement extraordinaire, ni de sentir qu'il l'est, pour l'exprimer.

Je me rends compte, d'ailleurs, que je n'emploie pas ces mots d' « extraordinaire », d' « étrangeté », dans leur sens le plus courant. Les romanciers d'aventures et les films américains ont eu un rôle des plus restreints dans ma formation. (Voir ma fiche.)

VI

Cette première « union des corps » résolvait une telle masse d'émotion, et avait eu un caractère si accompli qu'il aurait été bien maladroit de la répéter le même jour. Lucienne ne pouvait désirer que le repos. Pour garder le prestige dont elle l'avait chargé, et influencer par sa réussite exemplaire la suite de nos relations physiques, l'événement devait dominer à lui seul un large champ de souvenir.

Sans même consulter Lucienne, je fis installer un lit pliant dans la chambre. Je lui épargnais ainsi l'idée que mes égards pour elle me coûteraient encore une mauvaise nuit.

Le lendemain matin, nous partîmes en promenade. Lucienne était tendre, enjouée, sans préoccupation apparente. Je me disais que son mysticisme charnel avait peut-être fondu dans les joies positives de la possession. La vierge exaltée ne se réveillait-elle pas bonne épouse sensuelle? C'était encore pour un mari une

félicité très appréciable. Mais je regrettais le monde enchanté de la veille.

Nous visitions des monuments, de vieux quartiers, le port, où je signalais à Lucienne quelques particularités des navires. Nous causions comme deux camarades. Parfois son regard, une pression de son bras, de sa main, me rappelait qu'elle était ma femme aussi.

Comme nous montions la rampe d'un quai, elle se pencha vers moi et me dit, presque à l'oreille :

— Qu'est ce que tu penses de moi, Pierre?

Je la regardai, surpris.

— ... que je suis redevenue bien raisonnable?

Je cherchais une réponse. Elle reprit, en se forçant à l'assurance, en s'obligeant à me regarder dans les yeux :

— Tu désires beaucoup que nous reprenions le train cette après-midi?

— Pas le moins du monde. Surtout si...

Elle rougissait, se troublait. Je m'arrêtai pour l'embrasser. Puis nous fîmes quelques pas sans parler.

— Sais-tu que, hier soir, j'aurais accepté de mourir?

C'était dit d'un ton si peu emphatique qu'on ne songeait ni à en sourire, ni davantage à s'en inquiéter. On était ressaisi par une autorité toute pareille à celle de la foi.

— Après tout, ajouta-t-elle vivement, ce

serait un peu lâche de ne pas oser le dire à son mari.

— Et c'est plus agréable pour lui que de s'entendre avouer qu'on est déçue!

— Est-ce qu'il y a vraiment beaucoup de femmes qui sont déçues?

— On le prétend.

Elle rêva un peu, puis :

— Il est à peine croyable que la vie vous accorde cela. Je n'ai jamais eu une idée sombre de la vie. Mais qu'elle ait tant que cela à nous donner, et qu'elle le fasse pour ainsi dire d'elle-même...

— Qu'elle le fasse d'elle-même? Heu!... Imagine à ta place une femme sans aucune ferveur. L'état du cœur est bien important. Même l'état de l'esprit.

— Évidemment. Mais pas parce que l'esprit se met dans un état artificiel. Non. Il suffit de penser franchement, de bien vouloir reconnaître. Ne pas faire exprès de rapetisser cela. Ne pas faire semblant non plus de s'en amuser, par fausse honte.

Un peu plus tard, elle remit la conversation sur les menus incidents de notre promenade. Tout chez elle était si naturel et si sain qu'on s'apercevait à peine d'un changement de ton. Maintenant qu'elle avait pris le courage d'évoquer notre étreinte de la veille, c'est le plus simplement du monde qu'elle intercalait une

phrase de sa méditation amoureuse entre deux remarques sur le spectacle de la rue.

Je dois dire qu'elle composait ainsi, en toute innocence, l'aphrodisiaque le plus brûlant pour moi. Ni des mines langoureuses, ni des gentillesses provocantes ne m'auraient excité à ce point. J'y aurais trop retrouvé les façons d'une maîtresse. J'aurais songé, d'ailleurs avec plaisir : « Voilà une petite femme qui ne se tire pas mal de son nouveau métier, et qui, de plus, y prend goût. » Tandis qu'à chaque nouvelle phrase de Lucienne, une voix répondait en moi, obstinée, à demi folle, puis tout à fait folle :

« Que fais-tu là? A quoi penses-tu? Tu es en retard. Tu n'arriveras jamais à mériter d'être l'homme de cette femme. De cette femme strictement adorable. Même en donnant au soin d'adoration de son corps toutes les heures de ta journée, tu serais encore un serviteur ingrat. Comment peux-tu supporter qu'en ce moment-ci sa chair soit privée de toute caresse, et que pourtant elle te fasse ce remerciement qu'elle te fait. Arrête ses paroles de remerciement. Fais-les changer dès que tu pourras en son souffle sans paroles, puis en son hurlement-roucoulement d'hier. C'est le seul merci que tu n'auras pas honte d'accepter. Esclave de Lucienne. Esclave déjà trop payé par la chaleur qui te transperce. Le lit attend. »

Et faisant un tour instantané d'univers, mon

esprit n'avait pas de peine à justifier ma frénésie. Ce corps de Lucienne, aussi parfait que la plus belle œuvre, miraculeusement joint aux idées de Lucienne, à la noblesse de Lucienne, à son ardeur attentive, à la grâce de son remerciement, où trouver, hors de moi, une idole plus méritante? Quelque chose où s'absorber pour de meilleures raisons, où se sacrifier de meilleur cœur, et se perdre?

*

C'est ainsi que nous restâmes trois jours de plus à Rouen. Et spontanément ces trois journées se distribuèrent de la même façon.

Le matin, une promenade comme celle que je viens de dire. Des propos ordinaires, entre lesquels, à un moment, la pensée amoureuse se montre, et ensuite ne cesse plus de serpenter. Chez moi, une excitation bénigne d'abord, mais que j'ai d'une minute à l'autre plus de peine à contenir. J'y arrive par la force naissante non pas de l'habitude, mais du rite. Mon désir s'augmente encore de se soumettre à une espèce de cérémonial.

L'après-midi se passait dans la chambre, au « royaume des choses charnelles ». Nous y pénétrions et le parcourions chaque fois par les mêmes chemins, répétant avec scrupule les gestes de la veille. Pourtant je m'attardais

moins aux caresses du début, en faveur des dernières, que nous n'avions encore fait que reconnaître. Je laissais leurs détours se resserrer plus vite autour du réduit de chair qui explique et commande tout le corps de la femme, et d'où rayonne pour l'homme son caractère sacré. Même les seins ne font que développer, sous la forme d'objets magnifiques dans l'espace, un peu de la beauté qui se ramasse dans le pli du sexe comme une essence inétendue.

Mais c'est surtout l'acte même de la possession qui se prolongeait sans descendre de son plus haut niveau d'ardeur.

Le troisième jour, après une demi-heure d'un recueillement de tout son corps, les yeux clos, qui ressemblait plus à une méditation de l'étreinte finie qu'à un évanouissement, je compris qu'en revenant à elle Lucienne se résignait mal à retrouver nos corps séparés. Sans nouvelles caresses, je la pénétrai doucement. Nous restâmes ainsi plus d'une heure peut-être. J'évitais tout mouvement. A peine parfois une ondulation de ma chair passait-elle dans la sienne. Ou c'était sa chair qui tendrement se contractait sur moi, comme une main en presse une autre. Nous ne faisions que garder à l'union de nos corps ce qu'il fallait de vibration et de conscience pour qu'elle nous parût à la fois une fonction permanente de notre organisme, et l'état paradisiaque normal de notre esprit.

Le soir, nous allions dans quelque lieu public, comme un café. Nous regardions les gens. Lucienne parlait peu. Elle ne cessait pas de songer au monde nouveau qu'elle visitait avec moi. Quand je lui disais « à quoi penses-tu? » il lui arrivait de me répondre : « A cet homme et à cette femme, là-bas; ou plutôt à ce que j'aurais pensé d'eux naguère, et au peu que c'était. Un homme et une femme, que je voyais entrer ensemble dans une salle comme celle-ci. Je me représentais leur lien si faiblement. Et maintenant avec tant de force. Il suffit que la femme sourie un peu en regardant l'homme, ou que l'homme laisse errer ses yeux sur son corps à elle ».

*

Quand notre voyage eut recommencé, il devint difficile de continuer ces rites. Nous nous arrangions bien pour réserver de temps en temps une après-midi entière à l'amour charnel. Mais les autres jours, il devait se contenter d'une place plus restreinte. Pour la choisir et la mesurer, je me guidais sur les dispositions de Lucienne; tout en m'efforçant d'observer ces deux règles, qui me semblaient importantes et que j'avais parfois de la peine à concilier : ne jamais passer une journée entière sans un hommage quelconque à la chair de ma femme; éviter avec soin que notre vie amoureuse prît

un caractère machinal (le rituel et le machinal diffèrent infiniment); en particulier renoncer à la possession chaque fois que le manque de temps, la fatigue, l'incommodité risquaient d'en faire un geste qu'on expédie. Je voulais qu'aux yeux de Lucienne l' « union des corps », qu'elle avait si merveilleusement attendue et accueillie, restât inséparable d'un état de grâce suprême du corps vivant.

Elle y tenait de son côté. Certes, elle paraissait redouter autant que moi, et d'une façon encore plus tendrement superstitieuse, qu'un jour pût se passer sans une visite au « royaume charnel ». Mais quand les circonstances ne permettaient pas davantage, elle savait choisir une seule caresse, et la charger de toute sa ferveur.

Durant ce mois de voyage, j'achevai de me persuader qu'on aurait bien mal compris Lucienne en la considérant comme une femme « sensuelle », dans l'acception ordinaire, et que le mari qui l'eût traitée comme telle l'eût infailliblement rejetée au dégoût de l'amour physique. C'était pour moi un sujet fréquent de réflexions, d'étonnement aussi. Le spectacle de Lucienne amoureuse attirait l'intelligence, je puis même dire la réclamait. Un homme, ardent et caressant, mais incapable de construire, pour sympathiser avec autrui, un nouveau système de représentations mentales, aurait commis auprès d'elle plus d'une sottise.

Au cours d'une de ces séances amoureuses, qui tenaient toute une après-midi, il n'aurait fallu que le manque le plus banal de clairvoyance (le degré de discernement du mâle moyen) pour se dire, en s'en félicitant d'ailleurs, qu'on avait épousé une femme d'un tempérament ardent, savourant longuement ses sensations, toujours prête à les varier, non seulement docile à toutes les expériences, mais hardie, parfois entreprenante, capable enfin d'arriver, par des étapes savamment conduites, et sans jamais échouer avant le but, à un déchaînement de volupté qui la laissait ensuite un quart d'heure, une demi-heure, inerte sur le lit.

Je ne vais certes pas prétendre que Lucienne n'éprouvait pas les jouissances physiques les plus vives, ni qu'elle en faisait peu de cas. Je suis sûr que la volupté devenait chez elle aussi aiguë et laissait autant de bien-être que chez la femme la plus sensuelle. Mais ce n'est jamais la sensation que Lucienne cherchait. Ce n'est pas en se payant de sensations au fur et à mesure, ni en escomptant la furieuse détente finale du plaisir, qu'elle trouvait la force d'écarter pendant des heures toute lassitude, et cet entrain amoureux qui ne l'abandonnait jamais au cours d'une caresse, ni d'une caresse à l'autre. Puis, si elle avait fait, dès le début, de vrais efforts pour dompter sa pudeur, chaque fois que sa pudeur menaçait de rompre un de

ses élans, elle ne cherchait aucunement à se scandaliser elle-même. Un geste, une attitude, n'étaient jamais osés, acceptés par elle, pour lui procurer ce plaisir supplémentaire qui consiste à se dire : « Si jadis je m'étais vue ainsi; si l'on me voyait faisant ce que je fais. » Elle ne se vengeait pas de sa chasteté de jeune fille, ni de la contrainte des mœurs. Elle n'avait pas de lubricité.

Quand on avait compris cela, les poses et les mouvements de Lucienne dans l'amour, ses complaisances ou ses initiatives, s'interprétaient et se reliaient sans ambiguïté. On en apercevait aussi les limites, et l'originalité de Lucienne comme amoureuse. Par exemple, Lucienne n'aurait jamais songé à prendre, et il aurait été très maladroit de lui faire prendre, une posture quelconque qui n'eût évidemment pour but que de renouveler, d'aiguiser, le plaisir tout local de la chair, ou d'en accroître l'impudeur. En revanche, elle découvrait avec joie, retrouvait avec prédilection telle autre posture, extérieurement tout aussi luxurieuse, mais qui s'accordait à son idée de l'amour, ou même semblait lui en fournir une figuration dramatique d'une éloquence exceptionnelle.

J'appris ainsi, comme mari de Lucienne, ce qu'aucune de mes maîtresses ne m'avait laissé soupçonner, qu'il y a dans le vaste monde des pratiques amoureuses deux grandes catégories

presque étrangères l'une à l'autre, bien que la sagesse courante ne les distingue pas, et que les ennemis de la chair les condamnent en bloc. Et à vrai dire, certaines pratiques semblent communes aux deux catégories. Mais on peut soutenir que ce n'est qu'une apparence, et que l'esprit qui les anime les divise profondément.

Il y a d'un côté les pratiques qui forment ce qu'on peut appeler une technique du plaisir sexuel. Les amants ou les époux considèrent en somme qu'ils ont formé entre eux une association d'utilité. Ils jouissent mieux, ou plus gaiement, l'un par l'autre que s'ils étaient seuls. Leurs rapports sont dominés par la loi de l'échange. Le plaisir ressenti par chacun est la fin et l'explication de tous leurs ébats. Avec une imagination toute proche de celle du petit inventeur, ils font varier, en vue d'un effet très défini, des pressions, des frottements, des angles d'attaque. L'heureuse disposition des organes fait qu'en général on prend son plaisir tandis qu'on en donne à autrui. Quand cette réciprocité n'a pas lieu sur le moment, elle n'est que différée de peu. Chaque égoïsme compte sur la probité de l'autre. Ajoutons que la vue, le contact du plaisir d'autrui favorise celui qu'on éprouve; et même qu'il peut se glisser là une dose notable de générosité, de sympathie gratuite.

Il y a d'un autre côté les pratiques qui se

rattachent à une espèce de religion sexuelle, peut-être héritée des temps les plus anciens, peut-être réinventée et reconstruite chaque fois par les âmes capables d'en soutenir l'audace et d'en nourrir le feu. Cette religion s'appuie à deux idées principales : l'idée que l'union des corps constitue un mystère grandiose, qui dépasse les mécanismes ordinaires de la vie et avoisine le surnaturel; l'idée que l'adoration de la chair de l'autre sexe, quand cette chair est à l'état de fraîcheur et de magnificence qu'expriment les mots de jeunesse et de beauté, est le moyen pour l'homme d'adorer une divinité obscure, mais véritable, qui se dissimule derrière la chair vivante, et qui use de la différence des sexes pour proposer à chacun de nous une idole proche et palpable (provisoire aussi, peut-être).

Lucienne, amoureuse, respirait dans tous ses gestes, dans toutes ses poses, cette religion qu'elle avait trouvée. Elle ne marchandait pas la caresse la plus hardie, si elle y apercevait une façon nouvelle et plus vibrante d'adorer la chair de l'époux. Mais on l'aurait inutilement heurtée, on l'aurait peut-être à jamais tirée de son état de grâce, en lui suggérant telle autre caresse où toute sa complaisance n'aurait pu voir que la demande d'une sensation plus aiguë, ou un jeu obscène. Dans l'acte même de la possession, elle favorisait tout ce qui

s'accordait à ce mystère de l'union des corps. Mais le mari qui, trompé sur la nature de son ardeur, eût essayé de l'entraîner aux pures fantaisies de la luxure, l'aurait sentie soudain se glacer entre ses bras.

Tout cela expliquait aussi la nature de l'impression générale qui fut la mienne durant cette période. La fréquence, la durée de nos séances amoureuses, la dépense de nerfs et d'émotion que j'y faisais, jointes aux fatigues du voyage, auraient pu me donner parfois de la lassitude. Ou bien j'aurais pu être pris à certains moments d'une honte secrète, avoir la nausée de ces joies de la chair dont on m'abreuvait. Sans aller jusque-là, j'aurais pu réfléchir que j'avais bien raison de profiter de circonstances que la vie ne prodigue pas, surtout à ce point de réussite, mais que pourtant les vacances de l'esprit ne seraient pas éternelles, et qu'il me fallait compter sur son indulgence pour ne pas trop me questionner, quand il viendrait reprendre chez moi une place plus normale.

Or, je n'éprouvais rien de pareil. Je n'avais jamais à surmonter une dépression, ni un dégoût secret. Mon entrain restait égal, mon optimisme, stable et bien avoué. A toute heure, j'étais prêt à faire l'amour avec Lucienne; d'avance le lit s'étendait devant moi comme un pays engageant et salubre. Je ne me sentais nullement menacé par un « retour » de l'esprit,

pour la bonne raison qu'il ne me semblait pas du tout s'être absenté, ni même m'opposer une attitude réticente. En un mot, j'étais tranquille du côté de l'esprit. Il me regardait faire sans aucune gêne. Je savais bien que je ne roulais pas dans un abîme. Je pensais à ces débauchés, qui disent attendre, du fond de leur égarement, quelque angélique rédemption, et la mieux mériter, par l'humiliation où ils se mettent. Je me rappelais ces fameux combats de l'âme et de la chair, qui passent pour avoir fait de vraies victimes. Je n'en souriais pas. Je ne voyais chez moi ni combat, ni victime.

Je ne néglige pas une circonstance : nous étions mari et femme. Et le plus malin d'entre nous, qui, dans sa conscience claire rit de M. le Maire et de son écharpe, n'attache sans doute pas, au fond de lui-même, sensiblement plus de valeur à tout ce qui dans le mariage est convention juridique, cérémonie, sanction administrative ou légale; mais il est peut-être beaucoup plus touché qu'il ne croit par la lourde approbation sociale dont ces formes sont le signe. Sentir que l'énorme société, si dure d'habitude pour le plaisir de l'homme, sourit à votre rut et à vos spasmes, les encourage, les suppute, prête à s'étonner de leur modération, ce n'est pas rien, quoi qu'on s'en défende. Et quand on a dépassé une première zone d'images comiques, et d'idées agaçantes, la

situation des « jeunes mariés » dans le monde social prend tout à coup une grandeur. On dirait que la société fait cercle autour d'eux, les isole et les protège à la fois, les excite par des signes et des cris. « Jetez-vous l'un sur l'autre, beau jeune mâle, belle jeune femelle. Pressez-vous, creusez-vous éperdument. Rassasiez-vous l'un de l'autre. Jouissez de partout. Plus rien n'est défendu. L'assemblée haletante jouit avec vous. » C'est peut-être aussi émouvant pour nos êtres profonds, aussi fouettant pour le jeune couple, que pour le taureau et le torero la place nue que la foule cerne. Et tout le temps que dure l'effet de ce sortilège, peut-il être question de remords, ou de lassitude?

Je n'ai pas la sottise (trop facile) de le méconnaître. Et il ne me déplaît pas, après tout, de penser que dans les reins des jeunes mariés cette force-là s'ajoute à d'autres. En ce qui concerne notre aventure conjugale et son développement ultérieur, j'admets qu'une certaine idée essentielle du mariage, y compris la teneur sociale de l'idée, n'a jamais cessé d'agir sur Lucienne. Pour moi, j'étais peu préparé à en subir l'influence. Et dans nos premières semaines de vie commune, le sentiment de plénitude, dont j'ai parlé, devait bien davantage à cette espèce de religion sexuelle qui se réinventait auprès de moi. Elle me gagnait par rayonnement. J'aurais été dispensé de me prononcer

sur elle, puisque je m'y conformais. Elle réclamait de moi moins encore une adhésion de l'esprit que des actes, agréables et exaltants. Mais mon esprit ne lui boudait pas. Il discernait de ce côté-là des perspectives assez nouvelles. Il entrevoyait aussi une vague revanche sur les idées biologiques qui l'avaient tracassé quelques mois plus tôt. Certes je n'avais pas le loisir de tirer cela au clair. Assis en wagon, pendant que je caressais Lucienne dans ses yeux, ou que j'épuisais mon regard sur telle ou telle inflexion de son corps, telle ou telle rencontre ou enfoncement de ses lignes, je ne songeais pas à remettre en discussion un problème quelconque. Mais je flairais un retour de confiance et d'espoir inexplicables.

Des mots comme « chair de Lucienne », « chair de femme », « chair intérieure », « chair aimée-amoureuse », venaient en quelque sorte me prendre par la nuque, et me pencher vers ce corps en face de moi, comme si le plus dérobé de ses replis recelait, dans une tiédeur et intimité de source, la contre-idée magique, capable de faire reculer l'idée qui trois mois plus tôt s'avançait rapidement sous mes yeux, desséchant le monde vivant à perte de vue.

Je mesurais l'empire de cette religion sexuelle à la façon dont « le culte de la femme » s'installait maintenant dans mon esprit. Auparavant, ces mots seuls, m'irritaient. J'y aperce-

vais tantôt une expression de mauvaise littérature, du sentimentalisme de chansonnier toulonnais, tantôt la bassesse du mâle, tortillé par son désir, et trop piteux pour tout bonnement l'imposer; à la rigueur aussi une reconnaissance physiologique assez touchante, mais de même qualité intellectuelle que la reconnaissance de l'estomac.

Maintenant, je ne me contentais pas de pratiquer ce culte. J'en arrivais à lui prêter une force d'obligation évidente. Le corps de la femme, réalisant toute sa définition, accomplissant toute sa beauté, lourd de tous ses attributs sexuels, féminin et femelle dans toutes ses parties (pas une courbe, pas une surface, de la tête aux orteils, où l'idée de son sexe ne soit onctueusement étalée) je n'imaginais pas de relation plus spontanée entre l'homme et lui que celle de l'adoration. J'y voyais une obédience comparable, bien que plus complexe, à celle de l'intelligence envers la vérité géométrique. Dans les deux cas, le sujet n'est pas libre de se refuser.

*

Les remarques précédentes, et le ton dont je les ai faites, laisseraient croire que pendant toute cette période j'avais mis l'esprit critique en suspens, et que mon intelligence ne me servait qu'à me commenter ma passion. Je ne dis

pas que ma liberté de jugement restait entière. Mais ma liberté de penser n'avait pas disparu. Et si peut-être mes conclusions étaient acquises d'avance, les réflexions qui m'y amenaient gardaient un air d'impartialité.

A certains moments (par exemple au petit jour, quand j'avais un peu d'insomnie, ou quelques heures plus tard en faisant ma toilette) je ne manquais pas de me dire : « Vue par autrui, et d'un œil froid, toute cette histoire se simplifierait beaucoup. C'est un cas de passion classique. Quand un homme est travaillé à fond par un excès de sexualité, il est entendu que toute sa personne entre dans la danse. Pas d'amour sans une fantasmagorie mentale. Comme tu as une certaine formation intellectuelle, tu te montes la tête dans un autre style que ne le ferait un calicot (ou un poète élégiaque — ou une demoiselle noble du faubourg Saint-Germain). Mais en soi, ça n'a pas plus de valeur. Tu es emballé par Lucienne, comme jusqu'ici tu ne l'avais été par aucune autre femme. Ta femme légitime se trouve être, pour l'instant, la plus excitante, la plus absorbante des maîtresses que tu aies rencontrées. En somme, c'est une chance. Profites-en tant que ça durera. Mais ne te mens pas à toi-même, ne fais pas sourire de toi l'homme que tu étais, celui que tu redeviendras tôt ou tard, avec tout ce mysticisme sexuel. »

J'ajoutais : « Ta fantasmagorie mentale n'est d'ailleurs qu'un reflet de celle de Lucienne. C'est chez elle que le cas est intéressant. Et ne vois-tu pas comme il est facile de l'expliquer? Lucienne est arrivée au mariage dans un état de pureté (de corps et même d'imagination) peu commun. Elle est en outre d'une distinction d'esprit très supérieure à la moyenne. D'où une pudeur de haute qualité, et difficile à vaincre. Il n'y a que la pudeur niaise qui s'effondre au premier choc. D'autre part, elle est sensuelle. Elle apportait sans le savoir, au lit nuptial, des dons de grande amoureuse. Pouvait-elle, à ses propres yeux, en convenir immédiatement, satisfaire, sans détour, un appétit qui avait tant de raisons de la surprendre, ou même de la choquer? Alors elle s'est construit un mythe justificateur. Et maintenant elle trouve le moyen de se permettre (de te permettre aussi) un bon nombre de fantaisies de la sensualité, sans sortir de ce mythe. Elle a l'impression de jouer une espèce de drame sacré, au moment où elle donne, ou reçoit, une caresse très osée qui l'assouvit très positivement. C'est ainsi qu'il doit y avoir de jolies et chaudes épouses chrétiennes (tu n'avais pas pensé à celles-là) qui savent se faire dicter par leur conscience un bon supplément de gestes voluptueux : elles se disent, par exemple, que si on se donne beaucoup de peine pour un enfant

après sa naissance, il ne faut pas y aller trop chichement non plus, quand il ne s'agit encore que de sa conception, ou même d'un simple projet, d'une étude préalable. Après tout c'est très gentil. Et seuls les imbéciles peuvent s'en plaindre. Aurais-tu préféré, par goût de la parfaite cohérence mentale, que Lucienne te dise : « Pouah! l'amour, c'est ça? »

*

Au fond, une interprétation de ce genre ne m'était pas antipathique. Si elle dérangeait un peu mon récent lyrisme d'amant, elle flattait quelque chose de beaucoup plus ancien, qui était mon tour d'esprit. Et quand on n'est pas né sentimental, ce qui flatte votre tour d'esprit est peut-être ce qui vous atteint le plus. Que ne donnerait-on pas, quel bien-être du corps ou du cœur, pour être de nouveau rassuré sur son aptitude de toujours à penser les choses correctement?

Encore aujourd'hui, je ne demanderais pas mieux que de revenir à cette explication. Mais je la crois impossible, d'une impossibilité à vrai dire plus générale que locale. J'entends par là qu'elle éclaircirait, à la rigueur, les façons de Lucienne dans sa découverte des « choses charnelles ». Mais c'est la suite qui deviendrait encore plus étrange. Loin de m'en

faciliter l'intelligence par une espèce de rampe d'accès, je n'aurais fait que prolonger le terrain plat jusqu'au pied d'une dénivellation brusque, d'un à-pic.

Bien entendu, je ne m'en rendais pas compte dès ce moment-là. Je sentais pourtant que c'était une de ces théories, qui, à distance des faits, les expliquent convenablement, vous dispensent de chercher plus loin, mais qui, mises nez à nez avec eux, perdent leur aplomb.

L'attitude de Lucienne était si peu composée! Tout chez elle donnait si bien l'impression du naturel et de l'accord de l'esprit. Pouvait-on croire qu'elle rusait avec elle-même? Si elle s'était joué une comédie, il lui aurait déjà fallu une singulière maîtrise, pour qu'aux moments les moins surveillés et devant certaines tentations brusques de la jouissance, elle réussît à ne jamais s'écarter de son rôle. Mais surtout il me semble qu'elle aurait eu dans son air je ne sais quoi de louche et de divisé. Je ne lui aurais pas vu ce regard d'attention limpide (l'ardeur le colorait, l'exaltait, mais ne l'empêchait pas d'être limpide). Elle ne m'aurait pas parlé de la chair avec une préoccupation si loyale. Et l'instant d'après elle n'aurait pas su me parler d'autre chose, avec la même spontanéité. Car Lucienne, qui était une grande amoureuse, n'avait rien d'une possédée. Passé l'espèce d'étourdissement des premiers jours, tout l'inté-

ressait comme auparavant. Elle profitait de notre voyage, en accueillait les incidents et les beautés avec une parfaite présence d'esprit. Elle paraissait donner à toute chose la part qui lui revenait. Mais l'amour charnel gardait la part royale. Et c'est sans doute parce qu'on ne songeait pas a la lui contester que tout s'arrangeait si bien.

Une seule fois, je m'amusai à la mettre à l'épreuve. Nous étions arrivés à Saintes dans la matinée. Tout nous laissait prévoir, à l'un comme à l'autre, que nous passerions l'après-midi dans la chambre. Nous n'avions jamais besoin de nous consulter pour être d'accord là-dessus. Mais je fus de mauvaise foi. Je dis à Lucienne :

— La ville a l'air d'être coupée en deux ou trois morceaux. Les choses intéressantes ne sont pas groupées. Nous ne pourrons pas tout voir en une seule promenade. Et tu sais que nous sommes obligés de repartir demain après le déjeuner. Qu'en penses-tu?

Elle me regarda, rosit un peu, parut réfléchir. Elle parcourut les pages du guide que je lui tendais. Puis avec une tendre tristesse :

— Quand nous serons séparés... (Depuis notre mariage, elle n'avait jamais fait allusion aux séparations que mon métier allait bientôt nous imposer. Jamais non plus elle n'avait eu un vrai mouvement de tristesse) il faut nous demander de quoi nous aurons le plus de regret.

C'était honnête, amoureusement pur, et au fond juste.

Si Lucienne n'avait rien d'une possédée, étions-nous au moins, elle et moi, des obsédés? J'aurais pu le croire, à mesurer la place que tenait dans nos actes, dans nos pensées, l'amour physique. Mais le mot d'obsession sonnait faux. Chaque fois que je voulais m'en convaincre, je n'avais qu'à évoquer encore mon expérience unique, mais caractérisée, d'obsession sexuelle.

Nous étions si peu des malades, que je ne sais même pas s'il était exact de parler de passion. Nous ressemblions plutôt à des êtres qui ont trouvé à la fois une croyance stabilisante pour leur esprit, et un nouvel équilibre vital. A la base de ce nouvel équilibre, il y avait ce que Lucienne appelait l'« union des corps », l'un des deux mystères de la religion sexuelle. Cette liaison établie d'une chair à l'autre ne se manifestait pleinement que dans l'étreinte. Mais en réalité elle occupait tout le fond de notre existence quotidienne; elle restait sous-jacente à toute notre activité, au mouvement varié des pensées et des paroles. Si elle ramenait le plus souvent possible les moments privilégiés de la possession, elle ne s'en contentait pas. Je sentais, dans notre ardeur amoureuse, plus encore que le désir d'une de ces fusions fulgurantes, l'aspiration à quelque étreinte continue. Je songeais qu'à notre place des vivants d'une

autre structure l'auraient peut-être réalisée; et je voulais croire au moins que, pour l'achèvement de l'idée de l'amour sur cette terre, il existait des animaux capables de rester soudés par l'accouplement toute une saison. Nous-mêmes, il nous aurait peut-être suffi d'une différence dans les habitudes de décence publique, d'une société où les gens ne s'occuperaient pas des gestes des amants, pour que la liaison de nos chairs réussît à nous faire réduire encore, ou atténuer, les interruptions que les circonstances lui imposaient. Dans le train qui nous promenait à travers les pays de l'Ouest, je nous imaginais non plus sagement assis l'un en face de l'autre, jeune couple à peu près correct, mais serrés l'un contre l'autre, échangeant de légères caresses, auxquelles notre pensée eût à peine pris garde, le peu d'excitation et de volupté qu'elles auraient entretenu n'étant qu'une façon pour nos chairs d'agir constamment l'une sur l'autre, de se ressentir et de s'éprouver, une phase diffuse et comme virtuelle de l'union des corps; ou même enlacés, nos chairs jointes, chacun percevant le corps de l'autre sous la forme d'une jouissance ténue, et ne cessant pas pour cela de regarder la diversité de la plaine, de causer, de comparer des souvenirs, plus sensibles peut-être que jamais au monde extérieur, à ses spectacles, plus ingénieux à accueillir les sujets de rêverie ou de

conversation qu'il offre, bref, ayant réussi à faire de l'« union des corps » une condition calme et profonde de la vie, devenue intérieure et essentielle à chacun de nous. De même que notre sang qui circule ne nous empêche pas de discuter un problème, et s'il circule plus vivement augmente notre agilité et acuité d'esprit.

Quant à savoir si les forces nerveuses y suffiraient, c'est une autre question. Bien qu'il ne soit pas sûr qu'elles ne finiraient pas par se distribuer autrement, et par régler leur dépense. Il est peut-être primitivement aussi dangereux de penser sans arrêt, que de supporter des journées durant un minimum d'excitation ou même de jouissance amoureuse. Qui sait si la femme n'est pas parfois tout près d'y arriver? J'évitais de provoquer de la part de Lucienne toute confidence qui pût l'inquiéter sur elle-même, ou lui découvrir dans son ardeur une part trop évidente de sensualité. Mais je ne serais pas étonné que certains jours la vibration amoureuse ne l'ait quittée à aucun moment, et qu'à la pensée permanente de l'union des corps, qui maintenait son esprit sous le charme, ait répondu dans sa chair même une impression non moins continue de volupté, aussi bien supportée par les nerfs que le plaisir de la respiration en montagne.

De telles imaginations, quand on les reprend à froid, ont un air de folie, à tout le moins d'exas-

pération vicieuse. Quand c'est le mouvement même de la réalité qui vous les apporte, elles paraissent beaucoup plus normales, et il faudrait se forcer pour les juger inquiétantes. En tout cas, je ne les crois pas négligeables. Elles ont, pour celui qui cherche à comprendre, la valeur d'un passage à la limite.

*

Jusqu'à ces jours derniers, j'avais mené ce travail sans m'en ouvrir à personne. Certes, j'avais eu plus d'une fois la tentation de me confier à l'autre témoin principal des événements, de le consulter même, à propos de difficultés qui m'arrêtaient. Mais le désir de ne dépendre que de ma pensée avait été le plus fort. Une confrontation de souvenirs, en pareille matière, outre qu'elle peut être gênante à demander, me paraissait avoir plus d'inconvénients que d'avantages : elle diminue, chez l'auteur du travail, la concentration de l'esprit ; on croit trop facilement qu'on est au bout de la vérité, parce qu'on s'est mis d'accord ; enfin et surtout, on s'intimide mutuellement. A la distance où nous sommes de ces semaines passionnées, je n'aurais pas eu l'audace de verser aux débats des souvenirs aussi vifs. Ou plutôt, ils ne se seraient même pas produits. Je me serais souvenu avec précaution.

Mais il y a quelques jours, comme nous cau-

sions d'un tout autre sujet, Lucienne a laissé échapper qu'elle savait, pour en avoir fait l'expérience, combien il est difficile de retracer par écrit même les faits qu'on a le mieux connus.

Je l'ai questionnée. Elle a fini par avouer qu'elle possédait un cahier assez volumineux où notre rencontre, nos fiançailles, notre mariage, et les événements ultérieurs se trouvaient relatés, avec « beaucoup de lacunes d'ailleurs, et de manques de proportions. » Ce qui m'a paru vouloir dire qu'elle s'était étendue sur les périodes qui l'intéressaient le plus, quitte à en négliger d'autres.

J'ai eu, naturellement, envie de connaître ce cahier ; sans me dissimuler que c'était une faute de méthode. Saurais-je arrêter ma lecture à temps? Si je la continuais au-delà du point où mon propre travail est arrivé, comment n'en serait-il pas influencé par la suite?

Lucienne, sans s'en douter, est venue à mon secours. Dès qu'elle a senti ma curiosité, elle s'est empressée de m'avertir qu'une grande partie de ces notes étaient informes, illisibles ; qu'elle n'en avait mis au net que le début.

J'ai insisté pour avoir au moins ce début. Elle y a consenti après beaucoup d'hésitations, et presque à regret.

Je viens de le lire. Il correspond à la vie de Lucienne dans les derniers mois qui précédèrent notre rencontre, et à la première période de notre amour, jusqu'au dîner chez les Barbe-

lenet [1]. *Cette lecture, qui m'a captivé au plu haut point, m'a laissé toutes sortes d'impressions. J'en ai parlé et même discuté longuement avec Lucienne.*

Je lui ai d'abord fait des compliments très sincères sur son ouvrage, qui est, à la vérité, bien supérieur par la composition et le style à ce modeste rapport-ci.

— Les meilleurs romanciers ne t'en remontreraient pas.

Dans ma bouche, cet éloge lui a paru sonner comme une critique.

— Veux-tu dire que j'ai déformé, inventé? C'est alors bien malgré moi.

— Non. Tout ce que je pouvais contrôler m'a semblé exact. Sauf sur un point, toutefois. (Je voulais la taquiner un instant.)

— Lequel donc?

— Quand tu décris l'accès à la maison Barbelenet, tu t'es trompée sur la numérotation des voies.

— Si ce n'est que cela! Tu la sais par cœur, toi?

— Non. Mais je connais le règlement. La disposition que tu décris n'est pas réglementaire.

— Je m'en moque bien. Tu n'as vraiment que ça à me reprocher?

1. C'est le manuscrit qui a paru sous le titre de *Lucienne*. (Note de l'éditeur.)

Nous en sommes ensuite arrivés à des questions plus sérieuses. Le plus grand étonnement, peut-être, que j'aie eu en lisant son cahier, c'est de voir combien la couleur des choses y est autre que chez moi. Matériellement, les deux témoignages concordent. Les circonstances sont bien les mêmes. Mais tandis que chez moi elles restent plates, ordinaires, dignes tout au plus de la mention rapide que j'en fais, elles prennent chez Lucienne une richesse, une profondeur, même un caractère mystérieux qui m'ont d'abord déconcerté. On peut expliquer cette différence par celle de nos tours d'esprit, par celle de nos passés, surtout. Quand j'ai rencontré Lucienne, je n'étais plus assez neuf pour prêter dès le début à une telle aventure quoi que ce soit d'inouï. J'étais disposé à en savourer le charme ; mais je n'apportais pas cette attention immense, vertigineuse, cette transe divinatoire, dont les âmes d'un ecertaine qualité sont capables quand elles découvrent l'amour. (L'avais-je d'ailleurs jamais apportée?) Il était donc naturel que Lucienne aperçût toutes sortes de perspectives nouvelles, de détails singuliers et émouvants, là où je ne trouvais qu'un rafraîchissement de mon expérience.

Cette explication peut être valable. Elle ne me contente qu'à moitié. Quand j'ai relu, pour la deuxième ou la troisième fois, certaines pages du cahier, il m'a paru impossible d'y voir une simple fantasmagorie de l'amour dans une

cervelle de jeune fille. Malgré moi, elles m'intriguent et m'inquiètent. Je me dis que ce commencement d'idylle bourgeoise contenait déjà bien autre chose que le peu que j'y ai senti; qu'il était plein de préparations, de préfigurations, d'amorces des événements à venir; qu'évidemment Lucienne n'avait pas eu de mérite à y être plus sensible que moi, puisque c'est presque uniquement en elle-même, dans le secret de sa vie intérieure, que tout s'était passé; mais que pourtant j'aurais dû en recevoir quelque émotion confuse, dont les pages écrites par moi ne portent pas trace.

Ce qui me cause, outre un petit ennui d'amour-propre, un embarras intellectuel. Il est fait surtout de quelques indécisions comme celles-ci :

Quand deux êtres diffèrent ainsi d'interprétation à propos d'événements qu'ils ont tous deux vécus, quelle part donner, dans cette différence, à leurs réactions toutes personnelles (donc extérieures à la vérité; et l'on peut s'en tirer en cherchant un tracé moyen); et quelle part à la clairvoyance spéciale, irremplaçable, que l'un ou l'autre ont pu avoir à tel moment (et alors il faut oser choisir)?

Si j'ai manqué, moi, de clairvoyance pour cette première période, qui me dit que j'en ai eu ou en aurai davantage pour la suite? et ne ferais-je pas mieux de m'aider désormais du témoignage de Lucienne?

Pourtant je persiste à penser que ce travail n'aura de sens, d'utilité, de valeur probante pour moi, que si je le continue par mes propres moyens, sans subir d'influence. (Et n'est-ce pas déjà trop que d'avoir lu ce premier cahier de Lucienne?)

Je ne pouvais pas aborder franchement ces questions avec elle; sinon j'aurais dû lui avouer l'existence de mon travail. J'essayais plutôt de provoquer indirectement des réflexions, des avis, dont je me réservais de tenir compte à part moi.

Un autre point était encore plus délicat à éclaircir entre nous. Quand Lucienne m'a prêté son cahier, j'achevais d'écrire le chapitre qui précède. Je venais de mesurer l'étendue du « royaume charnel ». Il ne m'était pas facile de l'oublier.

Pour toutes sortes de raisons évidentes, je ne m'attendais pas à trouver dans ce qu'on me laissait lire de vives révélations sur le même sujet. J'espérais pourtant qu'avec un peu de perspicacité j'y relèverais plus d'un indice, qui m'aiderait à comprendre la brusque éclosion, chez Lucienne, d'une amoureuse, d'une grande et singulière amoureuse. Ces indices m'ont paru manquer presque partout. Et le plus étrange, ce n'est pas leur absence, c'est ce que j'appellerai leur suppression.

Car je rencontre ceci dans une page où sont rapportées des méditations de Lucienne, jeune

fille[1] : « *L'amour lui-même... j'en sais tout d'avance. Un amour vécu ne serait que la vérification anxieuse de l'amour dont j'ai l'expérience intérieure.* » *Un peu plus haut :* « *Mon instinct m'en parlait d'un ton très assuré.* » *Plus loin :* « *La seule chose que je me représente trop faiblement, c'est la possession physique de la femme par l'homme, et le tumulte de l'âme autour de cet événement sans égal.* » *Ou encore :* « *Il faudrait au moins vivre cela une fois, loin d'ici, avec quelqu'un d'inconnu, non reconnaissable moi-même, que sais-je? dans un voyage, la tête voilée...* »

Des phrases comme celles-là n'ont pas le ton d'impressions fugitives, qu'on note quand et comme elles se présentent. Elles signifient un monde de pensées et de rêveries. Et elles l'enferment.

J'essaie d'amener Lucienne à s'expliquer là-dessus. Je lui fais d'abord préciser qu'elle a rédigé son récit, au moins sous la forme définitive, bien après notre mariage, donc en possession de son expérience de femme. En l'écrivant, elle savait toute l'importance que devait prendre un jour, à ses yeux, le « *royaume charnel* ». *D'où vient que, sans laisser ignorer qu'il a tenu une place dans ses rêveries de jeune fille, elle ne trouve pas qu'il vaille la peine d'en parler?*

Lucienne paraît très troublée par cette ques-

1. Page 227 du livre de *Lucienne*.

tion, que je lui pose d'ailleurs moins brutalement qu'elle n'est rapportée ci-dessus. Je devine que sa grande honnêteté d'esprit lutte avec des sentiments que j'aperçois mal. Elle tâtonne, avant de trouver sa réponse :

— J'étais femme, et mariée, quand j'ai fini d'écrire cela, c'est vrai. Mais je me suis défendue de faire une projection du présent sur le passé. Je n'avais pas à prêter à la Lucienne de ce temps-là une vue des choses et de leur importance relative, qu'elle n'avait pas.

— Pardon. Ton récit fait souvent allusion à des événements, à des expériences futures. Je crois savoir lesquelles. Tu relèves avec soin, dans tes impressions de jeune fille, celles qui ont l'air de pressentir, ou de préparer ces expériences, celles qui dirigent d'avance une certaine clarté sur cette zone de l'avenir, et celle-là seulement.

— Que veux-tu? Il est bien difficile de ne pas écrire quelque chose de tendancieux. Surtout moi, qui ne suis pas une scientifique.

— Oui, mais le traitement n'est pas égal. Je ne m'étonne pas du tout de la hiérarchie que tu as établie finalement, à ce que je présume, entre les diverses expériences. Mais en renies-tu aucune?

Elle me regarda bien franchement avant de me répondre :

— Absolument pas.

— Alors?

Elle réfléchit longuement. Il y a un léger

tremblement sur son visage. Je sens qu'elle va faire un de ces immenses retours sur soi-même, qui ne sont possibles, comme les grandes étincelles, que si on ramasse beaucoup de force.

Mais presque tout se passe dans les régions silencieuses du spectre. Les quelques mots que je recueille ne sont que des aigrettes latérales.

— Quand tu m'as connue, j'étais arrivée à une grande tension intérieure.

Ou bien :

— Je sentais mon âme aussi distinctement qu'on sent battre son pouls quand on monte une pente rapide.

« ... Je n'étais pas raisonnable, non ; ivre de spiritualité ; et rassemblée par ça. Il faut bien penser qu'il y a des jeunes filles qui entrent au Carmel.

Ou bien :

— Tu sais pourtant qu'il y a une spiritualité qui ne déguise rien, qui n'est pas le nom menteur d'autre chose.

Ou enfin :

— Mais d'abord, est-ce que l'esprit n'a pas toujours été présent? C'est son aventure à lui.

Et touchant son cahier :

— C'est la Lucienne qui est là qui a été ta femme ensuite. Pas une autre. Une autre ne l'aurait pas été comme cette Lucienne-là. N'y as-tu pas pensé?

Dans le mouvement de notre confidence et

de notre discussion, j'ai fini par faire bon marché de mes scrupules de « méthode ». J'ai avoué l'existence de mon travail. Lucienne n'a pas paru très surprise. Le ton de mes propos avait déjà dû la mettre sur la voie. J'ai ajouté que je ne tenais pas à lui montrer dès maintenant ce que j'avais écrit; que la première partie — celle qui correspondait à son cahier — était d'ailleurs très peu intéressante; que la deuxième était inachevée et me donnait encore beaucoup de préoccupation.

— Qu'appelles-tu la deuxième?

— Le « royaume charnel ».

Lucienne n'a pas insisté. J'en ai senti du soulagement; car je venais de me rendre compte que j'aurais été affreusement gêné si j'avais dû lui faire lire, privés de leur suite, les chapitres que je viens de terminer; et que si, après les avoir lus, elle avait paru mécontente ou blessée, je me serais dégoûté de mon travail, et n'aurais peut-être pas trouvé le courage d'aller plus loin.

Maintenant, je n'ai qu'à oublier tout cet échange de propos, et même le cahier de Lucienne, pour tâcher de reprendre, si c'est possible, mon pas naturel.

VII

Peu après notre passage à Saintes, nous nous trouvions à Bordeaux. Nous avions projeté d'y rester quelques jours, moins pour l'intérêt de la ville, que pour des raisons pratiques (menus achats, linge à faire blanchir, etc.). Je comptais en profiter aussi pour serrer la main à un bon camarade, qui travaillait dans un bureau maritime de Pauillac.

Nous fîmes donc l'aller et retour de Pauillac. Mon camarade était absent pour vingt-quatre heures. Lucienne, qui me voyait un peu déçu, me dit : « Tu pourras revenir demain. Je me reposerai. Je ferai de petits rangements. Je vérifierai toutes nos affaires, qui doivent en avoir besoin. »

Le trajet de Bordeaux à Pauillac prend peu de temps. Nous serions séparés quatre ou cinq heures à peine. J'acceptai. C'était la première fois, depuis notre mariage, que nous nous quittions plus de quelques instants. Du reste

je n'éprouvais absolument pas le besoin de solitude. Si j'avais senti que Lucienne me laissait partir à contre-cœur, j'aurais très bien renoncé à la rencontre de cet ami ou je lui aurais donné rendez-vous à Bordeaux.

Dans le tramway qui me menait à la gare, il me fut impossible de ne pas m'apercevoir d'une impression si peu arbitraire qu'elle en devenait physique : « Je suis seul. Me voilà seul. Comme c'est étrange d'être seul. » Ni le bruit du tramway, ni la lumière, ni la voix des gens ne me paraissaient tels qu'ils devaient être.

Au moment de monter dans le compartiment, où trois autres voyageurs étaient déjà installés, je dis en moi-même : « Où es-tu, ma petite Lucienne? Chère petite Lucienne. » Je regardais le coin qui restait libre. Il me semblait extraordinaire, et triste, que Lucienne n'allât pas occuper ce coin, s'y asseoir, avec un sourire vers moi, et me désigner, en se blottissant un peu, la place à côté d'elle.

J'avais des journaux dans ma poche, mais je ne voulais pas les lire tout de suite. Je les gardais comme un recours contre l'ennui. Je me tournai du côté du paysage. Il n'était plus tout à fait nouveau pour moi, puisque nous l'avions traversé la veille. Mais bien des détails m'y restaient à remarquer. J'ouvrais donc les yeux. J'étais attentif. Mais il y avait une espèce

d'inertie réciproque du spectacle et de mon esprit. Ils étaient comme deux substances qu'on met en présence l'une de l'autre, parce qu'on escompte une réaction. Mais la réaction ne se produit pas. De nouveau, je prononçai : « Lucienne ». Je ne faisais pas comme lorsqu'on pense simplement à quelqu'un. Je ne me bornais pas à mettre un nom sur l'image d'une personne. J'appelais; et, dans mon appel, il y avait déjà un commencement de croyance dans le pouvoir de l'appel.

« Lucienne. » Au moment où je prononçai encore une fois ce nom, je regardais la campagne. J'eus l'impression qu'il s'y faisait un coup de lumière fugitif, une pulsation durant laquelle tout se mit à revivre. Je reconnus l'intérêt extraordinaire d'une fabrique, bien peinte en ocre jaune, d'une villa sur un monticule, d'un vignoble.

Quand cet effet eut disparu, j'eus un serrement de cœur. Je ne me contentais plus d'observer comme tout pour moi redevenait neutre. J'en éprouvais de la détresse.

Je pris mes journaux. J'eus la chance de tomber sur un article précis et absorbant. A mesure que les idées de l'article m'entouraient, me cernaient, que j'entrais là-dedans en faisant un peu exprès de m'y cacher, comme dans une allée de feuillages, j'approchais de l'impression de mes anciennes solitudes, mais sans la saisir.

Elle restait à quelque distance. Je pouvais me dire tout au plus : « Voilà comment c'était autrefois, cet état d'esprit, là-bas, qui t'échappe. » Quant aux idées de l'article, il y avait entre elles et moi le sentiment d'un conditionnel. « Ça m'intéresserait beaucoup si... »

Là-dessus, je me mis à réfléchir. Je fis effort pour m'étonner, même pour m'inquiéter. Je me représentais mon cas d'un œil aussi impersonnel que possible. J'invoquais mon esprit critique, mon ironie : « Tu en es déjà là, après moins de trois semaines? Mais c'est humiliant. Et dangereux. Pratique les joies conjugales tant que tu voudras. Plonge-toi dans le mariage jusqu'au cou, si ça te fait plaisir. A condition que tu restes capable de redevenir seul, instantanément, de reprendre à volonté une solitude intacte. Ce serait même une assez bonne gymnastique. Mais te voilà pris par le mariage comme par un rhumatisme; incapable de solitude, par ankylose. » Je me secouais : « Tu n'es pas un niais. Tu as vécu. Tu as eu des femmes. Tu t'es emballé pour d'autres femmes, et tu n'en savais que mieux être seul. Ce compartiment ne te rappelle rien? Quand tu rentrais, le soir, de chez les Barbelenet? Tu n'es pas plus seul, ni autrement. Tu dois retrouver le même état d'esprit, le même confortable de la solitude. Pourquoi pas? Si tu n'as pas vieilli? »

Je concevais bien tous les états d'esprit qu'on voulait, mais je ne les retrouvais pas. Je finis par me dire, en pesant mes mots : « C'est effrayant, mais c'est vrai. Je ne puis plus me passer de ma femme. » Aux mots, de « ma femme », et comme déclenchée par eux, une espèce d'onde me parcourut les reins, le ventre, faisant houler ma chair au passage, comme une gorge de pigeon que traverse un roucoulement, m'atteignit le cœur sous forme de joie, de courage, l'esprit, sous forme de certitude : une certitude qui me débarrassait de toutes les questions.

Ce profond mouvement à travers moi, ce n'était pas simplement le désir de ma femme. Ni l'évocation par ma chair même de l'autre chair et ses douceurs. C'était plutôt l'assurance, venue de mes entrailles, que notre séparation ne comptait pas, que mon corps refusait d'en prendre souci. Il savait que dans quelques heures il retrouverait l'autre corps, s'unirait à lui, et qu'en ce moment la même prévision confiante faisait peut-être passer dans Lucienne une houle toute semblable, tandis que penchée sur nos valises elle vaquait à des soins de bonne ménagère.

Soudain, je n'étais plus inquiet, plus humilié. Être ainsi rivé à Lucienne, c'était justement mon nouveau bonheur. Je savais gré à ma chair de me le rappeler par cet élancement amoureux.

Je supportais beaucoup mieux ma solitude, puisqu'elle manquait de sérieuse réalité. Je retrouvai le goût de regarder mes compagnons de voyage. Si je continuais à jeter sur le dehors un œil distrait, c'est qu'il ne valait pas plus. Je repris la lecture de mon article avec entrain. Une idée pénible essayait bien de se faire jour : « Dans quelques semaines, il ne s'agira plus d'une après-midi de séparation. Alors? » Mais je la tenais à distance. Je me servais pour l'écarter d'une vieille répugnance que j'ai à m'inquiéter de l'avenir. Répugnance naturelle, que la pratique du calcul des probabilités a fortifiée, légitimée. Même la probabilité de la mort, pour un vivant, n'est pas infinie.

A Pauillac, je passai une heure et demie avec mon camarade. Je lui appris que j'étais marié, et depuis quand. Il sourit. Je m'arrangeai pour lui faire sentir, d'un mot, que j'étais très amoureux de ma femme, et que mon mariage avait fait en moi de grands changements. Pendant que je lui disais cela, il me semblait que le visage de Lucienne était tout près du mien, que je recevais son souffle, que je promenais rapidement mes lèvres sur ses yeux, sur ses lèvres.

Je regrettais de ne pas l'avoir amenée. En étant venu seul, je montrais à son égard une indépendance qui était menteuse. Je n'allais

certes pas expliquer à ce camarade à quel degré d'idolâtrie de ma femme j'étais arrivé. Mais si elle avait été présente, mon adoration serait devenue visible, et j'aurais eu quelque volupté à lui donner un témoin. Je me disais aussi que le sourire, le rire, la voix, la noblesse de Lucienne manquaient à nos propos, au lieu où nous étions, que c'était un moment découronné de l'existence, puisqu'elle aurait dû régner sur lui. J'imaginais quelle eût été la surprise de mon camarade devant la beauté de Lucienne, quelles nuances de respect admiratif il eût mis dans sa politesse. Et je trouvai soudain extraordinaire ma propre liberté de façons envers elle. « Est-il possible que je la tutoie, que je lui réponde sans autres précautions, qu'il m'arrive de la traiter à peu près comme je traite ce camarade-ci? »

Mon ami offrit de me reconduire à Bordeaux sur une vedette qu'il avait à sa disposition. Le trajet était beaucoup plus intéressant que par le train. Pour Lucienne il aurait eu un attrait de nouveauté qu'il n'avait pas pour moi. Ce petit bateau filant sur le fleuve lui aurait montré les navires, les docks, la vie intérieure du port, bien mieux que nos précédentes promenades n'avaient pu le faire. Puis, d'être mêlée à cette espèce d'intimité maritime, il m'eût semblé qu'elle communiquait directement avec toute une part de ma vie.

Si bien que son absence me devint plus cuisante encore. J'osais à peine regarder le spectacle. Je me serais reproché d'y prendre plaisir. Mon camarade me dit là-dessus : « Tu aurais dû amener ta femme. Ça l'aurait amusée. » Il n'y mettait aucune malice. Mais qu'un étranger s'étonnât presque de l'absence de Lucienne, c'était assez pour exaspérer mon regret.

*

Cette courte séparation laissa des traces. Elle avait soulevé chez moi, et aussi chez Lucienne, des sentiments qui restèrent ensuite comme en suspens dans notre amour.

Il n'en prit pas, si l'on veut, un caractère moins charnel. Mais même dans les épanchements de la chair, il se glissa des émotions de tendresse auxquelles l'ardeur avait laissé peu de place jusque-là. L'union des corps ne se contentait plus d'être l'achèvement d'un rite d'adoration mutuelle. Elle devenait aussi une revanche sur l'absence, une lutte contre la séparation, une espèce d'affirmation tragique. Les caresses qui précédaient l'étreinte ne s'adressaient plus seulement à cette divinité obscure que l'amoureux devine dans l'autre chair; elles voulaient aussi rassurer le cœur qui s'était serré pendant l'absence, consoler l'être tout entier, écarter du couple enlacé

jusqu'à l'ombre d'une menace. Entre deux étreintes, Lucienne regardait mon front, mes yeux, y posait un baiser inquiet et réfléchi. Moi-même, au moment de la pénétrer, j'étais ému de voir parfois rôder encore sur ses traits, mêlée à la grâce de ses paupières et de ses lèvres, une nuance de rêverie mélancolique, que seule dissiperait, volatiliserait l'immense joie fidèle qui m'attendait au fond de sa chair.

Un autre effet de mon excursion fut de me rendre plus attentif à la façon dont les choses se passaient, quand nous étions ensemble, puisqu'elles ne se passaient plus normalement pour moi, ni sans doute pour elle, quand nous étions séparés. J'avais trop bien éprouvé l'absence de ma femme. Je voulais mieux sentir sa présence. Je n'obéissais pas à une froide curiosité. C'est avec une ferveur presque voluptueuse que je me mis à épier le jeu des influences qui me nouaient à Lucienne. J'avais autant de plaisir à m'y sentir serré, qu'à me faire enfermer le torse dans ses bras nus. Je les distinguais aussi amoureusement les unes des autres qu'un baiser de ses lèvres d'une caresse de ses mains. Aujourd'hui je vois mieux ce qu'il entrait de vérité dans ces plaisirs.

Ainsi, quand nous étions au restaurant, il m'arrivait de me rappeler mes repas de pensionnaire à l'hôtel de F***-les-Eaux. Quelle différence! Et comme il aurait été insuffisant

de dire que la société de ma femme me préservait maintenant de l'ennui!

A table, en face de Lucienne, je couvais le repas comme un acte important, chargé de responsabilités et de plaisirs. J'interrogeais scrupuleusement le menu. Je regardais venir les plats. Je servais Lucienne. Je guettais la nuance de son appétit, puis celles de son goût. Il m'était agréable de voir cette jolie vivante que je chérissais faire les mouvements de l'être qui se nourrit. Certes, j'avais mis tant de mon amour dans le corps de Lucienne, que même le contact et le passage des substances à travers lui intéressait obscurément ma chair. Mais je veillais aussi sur elle comme sur un enfant dont on désire la croissance, dont on veut que les joues soient roses, le souffle vif. Et pour moi-même je m'occupais bien plus de la qualité des aliments qu'au temps de F***-les-Eaux, où, sans être vraiment distrait, j'étais le plus souvent résigné. (Ce n'est pas bon. Mais il n'est pas capital que ce soit bon.) Lucienne de son côté ne mangeait allégrement que si elle me voyait content du menu et de la façon des plats. Bref, le repas devenait, toutes proportions gardées, une de ces actions communes, presque mutuelles, entre mari et femme, dont celles du lit ne sont que les plus précieuses et les plus ardentes.

Ailleurs, en promenade, en wagon, je m'aper-

cevais de certaines allures de la pensée. Jamais je ne m'étais connu un réglage de l'esprit aussi favorable au bien-être. Je n'avais pas cette accélération d'idées qui finit par devenir si fatigante dans la solitude. Je ne me sentais pas obligé, non plus, comme avec un ami qu'on ne voit que de temps en temps, à suralimenter la conversation.

D'autre part, il se produisait un asservissement très discret, et au fond très salutaire, de la pensée à autre chose qu'elle-même. Elle ne fonctionnait plus en vertu de son élan propre, ni pour le seul plaisir d'éprouver ses mécanismes. Elle servait surtout à maintenir entre Lucienne et moi des rapports d'esprit aussi intimes et excitants dans leur genre que pouvaient l'être nos rapports de chair. Elle était employée, suivant ses compétences, à notre union. Les idées que nous recherchions, ou que nous laissions entrer dans la causerie, étaient celles qui nous apportaient ou bien une façon inaccoutumée d'être d'accord, ou bien une divergence agréable que nous étions sûrs de pouvoir résoudre. Je pensais dans la direction de ma femme, à sa rencontre. Quand la conversation était engagée, je déplaçais mes pensées le long des siennes, en m'efforçant moins encore de développer les miennes dans leur sens, que de bien sentir les siennes, de m'insinuer le long d'elles, en suivant leurs contours, jusqu'à leur nais-

sance dérobée. J'y mettais assez de sollicitude pour qu'une question que je posais à Lucienne lui fît une pointe de plaisir, et que même une objection fût caressante. Il en résultait aussi pour moi une impression bien singulière, mais bien confortable : celle d'avoir, pendant que je pensais, l'esprit constamment appuyé sur de l'esprit, jamais avançant et cherchant dans le vide.

Nous utilisions un peu de la même façon les spectacles extérieurs. En un sens, la présence de Lucienne me les faisait mieux voir, avec plus d'entrain et d'acuité. Quand un monument, une vieille place, un marché, ou le carré du paysage par la portière du wagon, me semblaient quelque chose de réussi, je m'en réjouissais bien plus vivement que si j'avais été seul. Mais c'est d'abord que tout cela formait de la nourriture pour notre couple. Une église, plus belle ou plus curieuse que nous ne l'attendions, devenait soudain une lumière dans les yeux de Lucienne, le ton d'une réflexion qui lui échappait, l'apaisement de sa fatigue de promeneuse, son courage d'aller plus loin, tout un reflet de plaisir et de reconnaissance qu'il envoyait sur moi; même un baiser qu'elle me mettait sur la joue, en s'excusant de son inconvenance par un rire.

A certains moments nous n'avions besoin ni de spectacles extérieurs, ni d'aucune pensée

particulière. En apparence, nous ne pensions à rien. L'idée que nous étions ensemble avait assez de ses propres ressources pour nous occuper. J'y goûtais une extension reposante de l'esprit, comparable à celle des membres dans le sommeil. Pourtant ce n'était pas de l'inertie, ni même un degré de sommeil. Nous continuions à être en rapports. Mais notre échange se passait de tout prétexte et ne portait d'autre poids que le sien. Il se ramenait au sentiment pur de l'échange. Ce qui ne l'empêchait pas de connaître, lui aussi, une espèce d'exaltation. Dans le train, par exemple, après avoir bien causé, regardé les gens autour de nous, leurs façons, regardé la campagne, il nous arrivait de rester silencieux l'un en face de l'autre. Alors le visage de Lucienne, tourné vers le mien, s'imbibait peu à peu d'un sourire. Puis elle souriait franchement. Puis il lui échappait un petit rire, clair et plein, d'une seule note, dont elle se punissait en se mordant les lèvres. Il ne s'était rien passé. Elle ne se moquait de personne. Elle n'avait pas senti chez moi une idée drôle. Mais ses yeux me criaient : « Pierre, pardonne ta Lucienne. Il n'y a rien. Je suis ivre que tu sois là. »

VIII

Notre installation à Marseille se fit sans grosses difficultés. J'avais chargé un ami, qui connaissait mes goûts et mes moyens, de me découvrir un petit appartement comme je pouvais les aimer. Il s'en était tiré très bien. A cette époque on n'avait pas de peine à se loger. Il nous avait trouvé un appartement de taille moyenne, au quatrième étage d'une maison pas trop ancienne, avec une vue non pas magnifique, mais excitante : une de ces vues à chicanes, où des pans de maison, des toits, vous disputent un horizon de vieux port, mais vous empêchent de vous en rassasier trop vite.

L'achat des meubles fut le prétexte à toutes sortes de promenades dans Marseille que je connaissais bien, et où j'avais plaisir à guider Lucienne. Nous commencions à penser beaucoup, l'un et l'autre, à notre séparation, mais nous en parlions le moins possible. Je suis sûr que cette hantise nous aidait à ne jamais nous

ennuyer. Les heures le plus modestement garnies nous paraissaient précieuses et irréparables.

C'est à cela aussi que nous dûmes, je crois, d'éviter le moindre incident entre nous. J'ai pour ma part le caractère assez vif, et la personnalité de Lucienne était marquée. Elle savait très bien ce qu'elle pensait, ce qu'elle voulait, même dans les petites choses. Le détail de notre travail d'installation, les décisions menues, mais parfois fatigantes qu'il y avait à prendre, auraient très bien pu provoquer de légers froissements, suivis de bouderies. Nous en fûmes miraculeusement protégés par l'idée que nous devions à tout prix emporter l'un de l'autre un souvenir sans défaut. Puisque les circonstances avaient d'elles-mêmes délimité au début de notre vie conjugale cette période de deux mois, il fallait en faire un chef-d'œuvre, et pouvoir par la suite, quoi qu'il arrivât, nous y reporter comme à notre âge d'or authentique.

*

Une vingtaine de jours avant ma reprise de service, le bateau où je devais embarquer se trouvait à Marseille, entre deux voyages. J'en profitai pour le faire visiter par Lucienne. Je ne savais pas d'avance ce qui pourrait l'y intéresser, quelle partie du navire elle aurait envie de voir plus minutieusement, et combien de

temps au total nous y resterions. Je m'étais seulement promis de ne pas lui imposer un tour du propriétaire trop fastidieux.

Elle s'intéressa beaucoup à l'ensemble du navire, qui était d'ailleurs un beau paquebot de seize mille tonnes, d'une construction alors toute récente, prévu à la fois pour l'émigration et pour une clientèle de luxe. En service ordinaire, ce paquebot allait de Marseille à New York, restait deux jours à New York, revenait sur Marseille, avec escale aux Açores, y restait trois jours, partait de Marseille pour la Méditerranée orientale, faisait escale en Asie Mineure, puis en Égypte; dans certains cas, revenait à Marseille par Alger, dans d'autres par Naples. En somme, cette exploitation tenait à la fois du service long-courrier, et de la croisière de tourisme. Ce qui lui donnait une certaine souplesse. Bien entendu le programme des traversées était arrêté plusieurs mois à l'avance, pour que les agences de navigation pussent l'annoncer, et garantir les départs à leur clientèle. Mais des considérations de saison, d'opportunité, amenaient la compagnie à modifier périodiquement l'itinéraire et les escales. Les choses n'avaient donc pas la monotonie qu'elles ont sur les grandes lignes transatlantiques du Nord.

Lucienne écouta très soigneusement les explications que je lui fournis à ce sujet. Elle dési-

rait bien se mettre dans la tête la durée de nos séparations, le jeu des dates, combien de temps je resterais à Marseille entre deux traversées.

Dans le bateau, elle chercha moins encore à se rendre compte des divers endroits où m'appellerait mon métier — il pouvait m'appeler à peu près partout — que du rythme quotidien qu'y prendrait ma vie, des chemins coutumiers que j'aurais à suivre. Elle semblait repérer d'avance mes traces dans l'espace, faire des encoches aux heures futures :

— Voilà un couloir, un escalier, que tu prendras à chaque instant... Entre neuf heures et neuf heures et quart tu passeras sûrement par cette porte-ci. Tu toucheras cette boule. (Elle touchait la boule d'une main courante fixée à une porte de fer.)

— Oui, surtout les jours où le bateau roulera. Et n'oublie pas les changements d'heure.

Sans laisser voir une jalousie ombrageuse, elle me demanda pourtant si j'aurais à rester beaucoup dans les salons; si j'étais vraiment obligé, en plus de mon service, à des corvées mondaines; et si en particulier les passagères entraient facilement en relations avec les officiers.

Mais c'est surtout mon logement qu'elle ne se lassa pas d'examiner : sa place dans l'ensemble du navire, ses abords, sa disposition intérieure :

— En somme, tu as deux cabines pour toi seul : une qui est ta chambre, une qui te sert de bureau. Alors, voilà ton lit. Cette table-ci, tu t'en serviras pour écrire? Il me semble que la fenêtre n'est pas très bien placée pour donner de la lumière. Montre-moi comment elle ferme. Quand il y a grande tempête, l'eau ne risque pas d'entrer?

Cette idée de tempête lui troubla le regard. Elle pensait à toutes sortes de périls.

— Est-ce que tu ne seras pas trop malheureux quand il y aura du gros temps? Est-ce qu'il n'y a vraiment aucun risque?

— Risque de naufrage? Ça ne compte réellement pas. Si j'étais dans les affaires, à Paris, et qu'il me fallût circuler une partie de la journée en voiture, je risquerais certainement plus. Nous ne sommes menacés que de désagréments. Je ne suis pas mauvais marin, mais la grosse mer me gêne pourtant un peu. Remarque d'abord que c'est une ligne privilégiée. La région de l'Atlantique que nous traversons est bien plus calme que la route du Nord. Quant aux trajets en Méditerranée, avec ce tonnage, ils se font tout seuls. Sauf dans le golfe du Lion, les vraies tempêtes sont rares; et il faut de la malchance, avec des retours aussi espacés, pour tomber dessus.

Lucienne s'assit à ma table, ouvrit et ferma elle-même le hublot, fit fonctionner les lampes,

les robinets de la toilette. Je comprenais bien sa sollicitude, et son besoin de participer d'avance, avec toute la précision possible, au détail de ma vie. Elle s'efforçait de rester rieuse. Mais une vibration à peine perceptible inquiétait son visage. Je crois qu'il m'aurait suffi d'un mot pour délivrer ses larmes.

— Comme ton lit est petit. Est-ce qu'on y dort bien au moins?

Elle s'y assit, s'y allongea. Elle affectait de jouer. Je tâchais de rester très gai moi-même.

Je lui donnai un baiser, lui caressai les cheveux. Pour la première fois peut-être, je lui lutinai la gorge, la taille. Jamais nos caresses n'avaient eu ce ton de badinage et d'irrespect. Mais j'avais peur de l'émotion, et je pensais l'exorciser ainsi.

Lucienne me souriait avec indulgence. Puis elle se releva, redevint sérieuse, regarda de nouveau la couchette.

— Au retour du bateau, quand tu seras à la veille de partir, je viendrai passer ici une nuit avec toi. Ce n'est pas défendu?

— Sois tranquille. Je ne demanderai l'autorisation à personne. Mais tu seras bien mal, ma pauvre petite.

— Je veux être ta femme ici aussi.

Comme nous revenions en ville, le long du Vieux Port, elle me dit :

— Je vivrais très bien sur le bateau avec toi.

— Il est beau, n'est-ce pas?

— Oui. Mais même s'il était moins beau. Pourquoi ne permet-on pas aux femmes d'officiers d'accompagner leur mari?

— Ce serait compliqué. Et à la longue, bien peu, je crois, useraient de la permission. D'ailleurs, autant que je sache, le règlement ne les empêche pas de faire le voyage comme passagères.

— Oui? Mais alors, pourquoi ne le ferais-je pas?

— Mon cher petit, un seul de tes voyages nous coûterait trois mois de mes appointements.

— Je pourrais voyager en troisième.

— Douce chérie. Pourquoi pas dans la cale des émigrants? Pendant que moi je grillerais des havanes dans le fumoir des premières.

— Qu'est-ce que cela pourrait me faire, si j'étais sûre de te voir plusieurs fois par jour? Même une seule fois par jour? Tu viendrais bien au bas de l'échelle de fer où je t'attendrais?

— Il n'y a pas de femme plus adorable que toi, ma Lucienne; et il est bien malheureux que la vie ne soit pas faite à la mesure de cœurs comme le tien.

— Vraiment, ce ne serait pas possible?

— Même si c'était matériellement possible, l'administration ne serait pas longue à trouver cela beaucoup trop romanesque pour la bonne

marche du service. Et le commandant? Oui, je vois la tête du commandant, le jour où il découvrirait que je loge ma petite femme dans un coin du bateau.

— Il n'y a donc aucun moyen? Mon Dieu! que c'est affreux!

Elle ne souriait plus. Il y avait dans son regard comme une détresse de prisonnier.

— Es-tu sûr qu'il n'y ait aucun moyen? Si pourtant moi je ne peux pas me séparer de toi? Pourquoi est-ce qu'on s'ingénie à perfectionner des machines, des installations, si on ne pense pas qu'il peut y avoir pour l'homme un besoin plus grand que tous les autres, qui est de ne pas être séparé de quelqu'un?

Elle ajouta :

— J'entrerai dans le bateau sans qu'on le sache. Je m'y cacherai.

Et on ne savait pas si elle disait cela comme un enfant qui continue son jeu, ou si elle n'allait pas tout à coup fondre en larmes. Je répondis : « C'est cela » comme pour une plaisanterie, et je lui tapotais les mains.

Je regardai son visage. Il était bien saisi par une espèce de désespoir. Mais ce désespoir n'avait rien de puéril. Les yeux, les traits de Lucienne respiraient leur intelligence et leur finesse habituelles. La pensée qu'elle avait à ce moment, il était impossible de ne pas la prendre au sérieux autant que n'importe laquelle

de ses pensées. Il était impossible de prendre en face de cette pensée une attitude de supériorité, de se dire « ça passera » et de songer à autre chose.

Voilà qu'au contraire j'étais envahi moi-même par un sentiment entièrement nouveau de ma situation.

« Il n'y a pas de métier parfait. Et j'ai toujours admis que le mien avait des défauts. Des incommodités graves. Si l'on veut, des périls. (Pourquoi ne pas s'avouer que le risque, même très faible, de couler à cent milles des côtes américaines, dans une mer à quatre degrés centigrades, est pénible à considérer?) Mais je n'avais pas aperçu qu'il était tragique de cette façon-là. Oui, un métier tragique. Je vais être forcé d'abandonner ma femme presque tout le temps. Nous nous verrons toujours à la veille d'un départ. Nous nous embrasserons comme des voyageurs sur un quai de gare. Et maintenant, qu'est-ce qu'il y a d'aussi important pour moi au monde que ma femme? Rien ne peut compenser cela. Ce cireur de souliers a une meilleure condition que moi. Parce que si, pour lui, comme pour moi, ce qu'il y a de plus important au monde, c'est sa femme — une femme peut-être un peu dépoitraillée et dépeignée — il sait qu'il sera avec elle ce soir, et tous les soirs qui suivront, et à tous les réveils. Et même pendant qu'il est là, près de sa boîte, il est

probable que rien n'empêche sa femme de venir le voir... Et ce garçon de café, il est plus heureux que moi... »

Mes pensées prenaient ainsi un tour vertigineux. Elles me faisaient souffrir d'autant plus que je n'osais pas les dire à Lucienne. Elle ne luttait sans doute contre sa propre détresse qu'en me supposant la force d'y résister. Je me trahis presque en disant tout haut :

— Nous sommes des enfants.

Ce fut d'ailleurs mal dit, sans conviction ni autorité aucune. J'étais hors d'état de découvrir dans notre peine le moindre enfantillage. De la lâcheté? Peut-être. Et encore, qu'est-ce qu'on appelle lâcheté? Qu'est-ce qui prouve qu'il faut avoir ce genre de courage? Pour l'autel de quel dieu me demande-t-on ce sacrifice.

Notre désespoir, formé soudain, s'étendait autour de moi avec la vitesse d'un grain sur la mer. Une seule idée maintenait une région claire, une issue : qu'aucun pouvoir supérieur à mes forces ne m'enfermait dans ma condition; qu'à la rigueur j'étais libre de changer de métier; que je pourrais toujours, quand je jugerais les embarras d'argent ou même la misère moins inhumaine que la séparation, faire mon choix.

Je faillis le dire à Lucienne. Je me retins. Car elle était bien capable d'accueillir mon idée, non comme une rêverie consolante, dont on se

leurre, mais comme une proposition pratique qu'il faut examiner sur-le-champ. Je sentais venir sa réponse : « Pourquoi pas maintenant, Pierre? » sur un ton qui d'avance réduisait à rien toutes les objections, tous les calculs apparemment raisonnables. Je n'aurais même pas pu lui faire peur avec les difficultés matérielles. Elle en avait connu et surmonté d'autres. Elle aurait ajouté : « Il nous reste trois semaines pour arranger notre vie. » Dans l'état où j'étais, cette franchise, cette façon de regarder les choses droit dans les yeux, et de poser le problème de notre vie en remplaçant tous les signes conventionnels par leur valeur humaine, m'aurait trouvé sans résistance sincère. Je n'aurais su me défendre que par des raisons molles, et qu'avec un cœur prêt à trahir. J'aurais peut-être fini par dire moi aussi : « Pourquoi pas? » Et je savais bien que je ne devais pas laisser à notre détresse commune cette facilité de nous prendre à la gorge.

Ainsi nous longions l'eau du Vieux-Port. De petites barques de promenade étaient amarrées. Deux ou trois portaient des noms de femme. J'écrivais en pensée « Lucienne » sur le flanc du haut navire qui allait me prendre. Je songeais au sombre génie humain qui ne tient pas sérieusement à la diminution du malheur.

*

J'avais offert à Lucienne de la conduire au restaurant. Mais elle ne désirait pas cette distraction. Nous dînâmes chez nous, dans la petite salle à manger presque sans meubles où il faisait encore jour.

J'avais aidé Lucienne à disposer la table, à préparer des coquillages que nous avions achetés. Nous évitions de parler d'autre chose que des menues occupations de l'instant. Malgré toutes ses pensées, Lucienne gardait sa grâce habituelle. Par moments, l'arrêtant dans son travail, je lui prenais les mains. J'en faisais glisser doucement ce qu'elles contenaient. Quand elles étaient libres et nues, je les couvrais de baisers. L'odeur marine que les coquillages leur avaient laissée ne les souillait pas, ni une trace d'eau de mer. Au contraire, elles en retrouvaient presque une odeur de mains amoureuses. Je ne sais pas si Lucienne y songeait de son côté. Mais elle comprit qu'au milieu de mes baisers je flairais ses mains. Et je la vis sourire.

Puis je la serrai dans mes bras. J'éprouvai de nouveau avec tout mon corps la présence variée, inépuisable du sien. Je mesurai une fois de plus la puissance de réconfort, d'exaltation soudaine, d'enivrement oublieux que développaient ses seins, son ventre, rien que par la tendre pression qu'ils faisaient contre moi;

tandis que mes mains caressaient les belles épaisseurs flexibles de son dos, de sa taille, et que mes lèvres s'arrêtaient sur un point mystérieusement choisi de la courbure du cou. Mon élan naturel, c'eût été d'interrompre ce gentil amusement du repas pour mener Lucienne au lit. Seuls, semblait-il, les mouvements profonds de la possession pourraient secouer la mauvaise influence que la visite du navire avait jetée sur nous; et l'extrémité d'une jouissance actuelle nous tromper sur les rapports vrais du présent et de l'avenir, nous faire croire, avec un peu de complaisance, que l'intensité, la perfection du présent, réussissent par une opération magique à modifier le rythme du temps et le degré de nécessité des faits.

Mais ce n'est pas d'illusions que j'avais exactement besoin. J'aurais voulu, au contraire, garder l'esprit le plus véridique, et que même mon émotion me renseignât avec sécurité. Si, après avoir pris Lucienne dans mes bras, je la tenais longtemps serrée, ce n'était pas pour me convaincre que la chair de ma jeune femme me restait constamment et infiniment désirable (l'avais-je mis en question?). Ce n'était pas davantage pour exaspérer mon désir. Je ne savais plus, depuis mon mariage, ce que pouvait être la recherche de l'excitation amoureuse, justement à cause de ce désir perpétuel que j'avais de ma femme, et de l'acuité qu'il

prenait instantanément dès que le corps de Lucienne lui était promis. Mais, en pressant ainsi ma femme, en prolongeant, non plus seulement avec volupté mais avec une attention anxieuse ce doux écrasement de son corps contre moi, j'allais peut-être me sentir envahi par une idée imprévue de l'union des êtres et de leur séparation, une idée méconnue par moi jusque-là, dans l'inconscience du bonheur, et plus ou moins capable de me rassurer, de me rendre quelque espérance. Et tout en renouvelant à la même place du cou des baisers calmes, j'attendais cette idée pour laquelle je négligeais le désir.

Lucienne finit par se dégager de mes bras. Avant de la laisser tout à fait libre, je la retins par les mains. Je la regardai : non pas tout ce corps que je venais de presser, mais son visage, ses yeux. Ils me parurent à la fois très chers et nouveaux, pleins de questions, et de commencements de réponse, que je n'avais pas encore discernés, attendris aussi par un reproche.

Je réfléchis que je ne les avais jamais assez regardés. Pendant nos fiançailles, je m'étais laissé tenir à distance par leur charme même. Je m'étais plu à les réserver comme une ressource pour l'avenir de l'amour. Dans les premières semaines de mariage, tout occupé du corps de Lucienne, et du « royaume charnel », je ne m'étais guère adressé à son visage, à ses

yeux, que pour faire remonter jusqu'à eux ma reconnaissance, ou que pour aller recevoir, avec une surprise que je savourais chaque fois, le consentement qu'ils donnaient à nos actions fanatiques. Même depuis la courte séparation de Bordeaux, je n'avais pas su trouver pour eux l'adoration attentive, la ferveur interrogeante, que j'avais prodiguées à son corps.

Comme si elle m'avait plus ou moins deviné, Lucienne me dit :

— Tu ne me regardes pas assez souvent comme cela.

Elle ajouta au bout d'un instant :

— Il faudra que tu me regardes souvent comme cela, ces jours-ci.

*

Dans la semaine qui suivit, l'angoisse de la séparation s'exprima chez moi sous la forme d'une question obsédante :

— Quoi qu'il arrive, nous aurons eu deux mois privilégiés. Mais qui l'étaient déjà par les circonstances. Aurai-je bien su, au moins, m'en servir? Les avons-nous employés comme il fallait, ces deux mois qui ne reviendront jamais plus?

Je tenais à me faire rassurer par Lucienne.

Un jour, à table, je lui dis à peu près :

— L'avenir n'est pas comme je le voudrais,

pas aussi également souriant que tu le mérites, que notre amour, il me semble, le mérite. Mais rien ne nous enlèvera ces deux mois-ci. Tu ne trouves pas qu'ils ont été, tout compte fait, d'une réussite extraordinaire?

Elle réfléchit, puis :

— Rien n'a été au-dessous de mon attente.

— Et pourtant tu en avais attendu beaucoup, n'est-ce pas? Mais tu gardes une arrière-pensée. Laquelle? Dis-la, même si elle est triste.

— Je pense... qu'aurais-je pu faire pour être mieux ta femme? Pour m'unir plus à toi? Et je me sens tellement désarmée devant la séparation.

Sa voix s'était altérée. Une détresse profonde s'ouvrait d'un seul coup. Lucienne, ma femme Lucienne, se retenait pour ne pas pleurer, en pensant à l'absence qui allait se mettre entre nous, grandir énormément, remplacer par un abîme le petit espace de la table.

Je ne savais comment la consoler. La prendre dans mes bras? La couvrir de baisers? La posséder une fois de plus? J'arriverais à peine à l'étourdir, non à lui faire découvrir dans l'« union des corps » une vertu miraculeuse contre l'absence.

Le souvenir de la brève séparation de Bordeaux me traversa l'esprit. Il me sembla qu'à l'impression qu'elle m'avait laissée se mêlait

un vague réconfort, l'idée confuse d'un recours. J'eus envie d'en parler. Je me mis à décrire à Lucienne les états d'esprits par où j'étais passé ce jour-là; l'effet accablant de la solitude; puis cet élan dans ma chair qui soudain m'avait paru presque triompher de la séparation.

— Ce n'était peut-être qu'une illusion comme une autre. Mais tout à coup, l'éloignement ne comptait plus, ni le temps que j'avais à passer pour te revoir. C'était bien l'« union des corps » qui venait à mon secours. Si ancrée en moi qu'elle se manifestait malgré la séparation. Ce mouvement, figure-toi, je le sentais comme si, après m'avoir traversé, il passait ensuite dans toi. Tu comprends? Ce n'était pas du tout un désir rendu amer par le regret ou par l'absence. Je retrouvais presque le genre de certitude, d'apaisement que crée la possession. Comme si là où venait aboutir l'ondulation de ma chair ta propre chaleur commençait déjà.

Lucienne m'écoutait très attentivement, pesant mes paroles, cherchant à démêler ce qu'elles contenaient d'excitation verbale ou d'emphase.

— Est-ce que tu n'ajoutes pas un peu à ton impression, Pierre? Me sentais-tu vraiment là, moi, mon corps? Ce serait trop beau. Ou veux-tu seulement dire qu'avec un peu d'imagination, tu serais presque arrivé à te tromper toi-même, à rêver un instant que j'étais là. Ou

encore tout simplement que cet élan te faisait prendre patience, puisqu'il te parlait déjà de moi, de notre étreinte du soir?

J'hésitais à répondre.

Elle se penchait pour me dire avec plus de force, trop préoccupée de sa pensée pour avoir honte des mots :

— Est-ce que tu te sentais réellement dans moi, Pierre? Non, n'est-ce pas? N'essaye pas de me le faire croire, puisque ce n'est pas vrai.

Elle ajouta, après une longue réflexion :

— Et si nous avions été séparés depuis deux semaines! S'il t'avait fallu attendre encore deux semaines! Est-ce cela qui t'aurait consolé?

IX

J'ai dit, quand j'ai parlé de moi en général, que je ne suis pas sujet à de longues dépressions. Mon humeur amorce très vite ses réactions de défense. Je ne veux donc pas laisser croire que j'ai passé les jours qui précédèrent mon embarquement dans un état continu d'angoisse et de mélancolie.

D'abord la reprise prochaine de mon service, divers arrangements qui s'y rattachaient, firent diversion. Nous nous mîmes à la recherche d'une bonne. Nous nous étions contentés jusque-là d'une femme de ménage, vu la simplicité de notre installation, la facilité que nous avions de manger dehors, et surtout notre désir d'intimité. Mais Lucienne allait rester seule. La présence permanente d'un être humain l'aiderait à se défendre contre les formes les plus matérielles de l'ennui. Il n'était pas question de dénicher, dans l'une ou l'autre de nos familles, quelque vieille parente acariâtre, qui eût

tôt fait de traiter Lucienne en gamine, d'empoisonner notre intérieur, d'en chasser, par émanation méphitique, la jeunesse puis l'amour. Au contraire, une bonne ferait très bien l'affaire, si nous ne la prenions pas absolument au hasard. Nous ne lui demandions pas d'avoir son brevet élémentaire, ni une éducation de pensionnat. Mais puisqu'on attendait d'elle une compagnie, il lui fallait avant tout cette manière d'être qui rend supportable, ou même plaisante et tonique, la présence d'autrui — ses menus propos, ses allées et venues, ses silences — entre des murs qui nous contiennent déjà. Manière d'être qu'il est difficile de définir en deux mots, quand on se présente à un bureau de placement. Bien qu'à cette époque il n'y eût pas rareté de domestiques, notre recherche se prolongea donc un peu. Je n'étais pas fâché de la faire durer, pour occuper Lucienne d'autre chose que mon départ, pour nous donner en ces derniers jours des sujets de conversation d'où le comique sortait tout seul, et enfin pour que notre vie nouvelle eût l'air non d'un malheur qu'on accepte, mais d'une situation qu'on organise.

Ces diversions ne m'empêchaient pas d'avoir l'arrière-pensée constante de notre séparation. Mais cette arrière-pensée non plus n'était pas inerte. Elle me poussait à faire, pour mon temps de solitude, certaines provisions, comme

lorsqu'on se prépare à subir un siège, ou un hiver.

Plus j'approchais du moment de quitter Lucienne, et plus j'appréhendais de la quitter sans la connaître. Pendant ces deux mois de mariage, n'avais-je pas été coupable de négligence, ou de distraction, ou d'attention bornée? Oui, sa chair, les variations de sa chair, les nuances qu'elle pouvait prendre pour chacun de mes sens et en chaque lieu du corps, voilà un aspect de l'être aimé que je possédais bien. Pour tout retrouver, quand nous serions séparés, je n'aurais qu'à laisser mon corps à moi, mes sens, rêver seuls. La plus fine particularité, perçue au cours d'une caresse, je la savais inscrite quelque part dans mes nerfs.

Je m'étais mis aussi à découvrir, depuis le jour de Pauillac, ce que pouvait être la présence de Lucienne pour moi, et le mélange de nos présences. Les mouvements de nos pensées l'une contre l'autre, quand nous causions, les petites inquiétudes et les plaisirs que j'y savourais, je retrouverais tout cela assez facilement aussi. Mais c'était encore de l'amour, presque de la volupté. La personne même de Lucienne dans l'ordinaire de la vie, ses façons autres qu'amoureuses, ses allures, ses gestes, toutes celles de ses réactions qui ne me concernaient pas, qui ne concernaient pas non plus notre couple, qui étaient le style propre de

Lucienne vivante, je n'en avais encore qu'une idée trop vague. Brusquement séparé d'elle, je ne pourrais me les représenter qu'avec toutes sortes de lacunes et que sous l'effet d'une espèce de distraction générale.

« Vite, vite, me disais-je, Tu vas être seul. »

Il est vrai que le travail se faisait vite. Ce que je cherchais, en somme, c'était à fixer des impressions qui m'avaient effleuré maintes fois. Maintenant que j'étais attentif, un instant suffisait à chaque geste de Lucienne pour tracer sur mon esprit sa ligne, l'y faire mordre. la rendre indélébile comme un tatouage; par exemple sa façon d'accrocher son chapeau à une patère, quand elle rentrait; son mouvement pour relever ses cheveux; un allongement des doigts, un peu écartés; un froncement de la lèvre; un léger plissement des sourcils; un brusque déplacement des prunelles vers le haut et à gauche, quand elle cherchait une pensée; dix autres traits du même ordre.

Puis j'interrogeais sa voix pour en saisir et garder les secrets. Plusieurs fois déjà je m'étais demandé si mon plaisir à l'entendre parler, qui depuis le début de nos relations avait toujours été très vif, très particulier aussi, tenait surtout au ton même de sa voix, ou aux choses qu'elle me disait, ou plutôt enfin à l'esprit dans lequel elle les disait : absence d'affectation, sincérité non agressive, amour de la vérité sans

que l'instinct de propriété s'y mêle, appel au partage du plaisir mental (peut-être aussi irrésistible que l'appel au partage du plaisir physique), petit étonnement perpétuel, non moins savoureux dans la pensée que la fraîcheur dans une eau, gaîté essentielle de l'intelligence.

En l'écoutant mieux j'arrivai à la conviction que tout ce charme, quelle qu'en fût l'origine diverse, réussissait presque à tenir dans trois ou quatre inflexions principales de sa voix; que ces inflexions à elles seules, sans l'aide du sens des mots, auraient pu donner l'impression des qualités intérieures que j'ai dites; que ce pouvoir était bien lié, si l'on veut, à leur modulation musicale, mais qu'il paraissait bien plus naturel de l'expliquer, sans musique aucune, comme si notre esprit reconnaissait directement dans ces courbures et tournures de la voix certains mouvements, attitudes, intentions de l'autre esprit caché.

Et quand on s'était persuadé de cela, on se sentait entraîné soudain dans tout un système d'interprétation un peu vertigineux. Je regardais par exemple les narines de Lucienne. Je me disais une fois de plus qu'elles avaient une extrême beauté et aussi un pouvoir de domination; qu'il leur suffisait de frémir un peu pour que leur beauté devînt terriblement active, vous pénétrât brusquement du désir d'obéir,

de plaire, de vous ingénier au service de cette femme; et qu'on pouvait bien ramener ce prestige à des notions de géométrie ou de dessin, l'expliquer par un rapport de lignes et une harmonie toute formelle; mais que maintenant j'avais envie d'y voir un effet purement psychologique, et dans ce dessin de chair, le graphique d'un pouvoir intérieur.

Chez moi une pareille idée était de nature à foisonner rapidement. Après s'être essayée sur un trait du visage aimé, elle s'en prenait aux autres : aux yeux, à la bouche, aux joues. « Est-ce que la beauté de ces objets délicieux n'est pas faite d'abord de leur signification spirituelle? » Je n'entendais pas par là une vague notion du pouvoir expressif des traits, s'ajoutant à leur structure, l'utilisant tant bien que mal. Je songeais : « Est-ce qu'entre une bouche adorable comme celle-ci et une bouche laide, la vraie différence n'est pas de l'ordre invisible (ou plutôt la vraie source de la différence)? Ce qui me plaît, me subjugue dans le dessin de cette bouche, est-ce que ce n'est pas le mélange de sentiments et de pensées qui en commande et en anime le moindre contour? Je n'ai qu'à imaginer cette lèvre un peu plus grosse, cette ligne-ci un peu plus ronde ou un peu plus courte, cette commissure un peu moins mobile, et il me faudra à toute force attribuer à Lucienne d'autres pensées, d'autres

mouvements intérieurs, d'autres aptitudes et coutumes de l'esprit invisible. En somme, sur ce visage, je ne vois pas tant des formes que je ne lis des signes. Les signes sont faits d'un très soigneux et subtil tracé de chair. Je dis que le tracé est beau, parce que la pensée qu'il exprime est belle — plus noble, plus riche et plus fine que d'autres — et que je la comprends. »

J'étais comme l'homme qui, après avoir fait longtemps de la géométrie pure, découvre avec passion l'algèbre. Il s'entraîne peu à peu à mettre des équations, comme des ressorts, ou comme des armatures élastiques, sous les courbes que ses yeux lui montrent. Il ne peut plus s'en empêcher. Il enlève aux formes dans l'espace leur autonomie, et c'est toujours l'équation qu'il cherche, comme le soutien et la cause profonde. Il lui suffit de regarder quelque temps une figure, pour avoir plus ou moins confusément l'appréhension d'une formule. Il n'y a pas de complication, de torsion, d'enchevêtrement, pas d'arabesque dont il renonce à penser qu'elle est, elle aussi, attirante et provocante comme une équation masquée. Sous les yeux de cet homme, l'esprit de l'algèbre dévore tout.

C'est ainsi que mon idée me tirait derrière elle, bien au-delà des limites du bon sens. Elle me forçait de convenir que la beauté de Lucienne ne s'arrêtait pas à son visage, mais se continuait dans tout son corps, sans démarcation. Je me

représentais une à une les parties de ce corps. Je réfléchissais au sentiment que leur vue provoquait en moi, et qui était tour à tour la stupeur, l'admiration, la joie agissante, le désir de se sacrifier, diverses nuances de l'enthousiasme. « Qu'est-ce qui me prouve que tout cela aussi ne soit pas d'un autre ordre que l'ordre physique? Pourquoi ce qui est vrai de sa bouche, de ses narines, ne le serait-il pas du reste? Si, par exemple, la vue de ses seins, de son ventre, me jette dans une ferveur qui me semble au moins aussi proche (pour ne pas dire plus) de l'extase religieuse que du rut animal, n'est-ce pas parce qu'une foule de pensées viennent de l'esprit de Lucienne aboutir là, même à son insu, en modeler, gonfler, gorger la chair? Et s'il est vrai que leur beauté est moins personnelle et leur expression moins mobile que celle des yeux ou de la bouche, n'est-ce pas parce qu'il s'agit de pensées qui comportent elles-mêmes une certaine permanence et universalité? »

Et le sentiment qu'avait avoué Lucienne en présence du désir viril, cette vénération idolâtre qui lui rendait une âme de « femme antique », était-ce explicable autrement? La « terrible beauté » dont elle avait parlé semblait dérisoire si on la rapportait aux formes. Je ne voulais pas non plus y entendre un simple cri de luxure féminine. Je jugeais trop banal

de la ramener à la notion d'une beauté fonctionnelle (la beauté qu'on reconnaît à un pont, à une coque de navire, à des tenailles); à moins de jouer sur le mot de fonction, et de réintroduire par là l'analogie que j'indiquais plus haut (comme si l'on disait que la beauté d'une courbe vient toute de la fonction algébrique qui s'y exprime). J'apercevais bien une explication modérée; il est naturel qu'une femme ardente et vraie éprouve une émotion à la vue du désir du mâle; et cette émotion s'accompagne, ou se nourrit, comme on voudra, d'idées nombreuses, quoique confuses : idée de puissance, de fécondité, de volupté, de soumission à la nature, de brutalité vénérable, de peur ravie, de droit plus ancien que toute loi, etc. Mais ces idées, c'est dans l'esprit de la femme qu'elles sont déjà. L'objet charnel qui les provoque ne les communiquerait pas par sa seule contemplation, n'a rien dans sa forme qui les exprime. Une idole de pierre, même dépourvue de ressemblance, même réduite à un signe magique, pourrait les susciter aussi bien que cette idole de chair.

Mais, sur la pente de rêverie où j'étais, j'aimais mieux attribuer ce sentiment de femme à une clairvoyance directe. Peut-on nier, me disais-je, que chez l'homme en proie au désir, toute la présence de l'esprit se tourne vers le sexe, y afflue? La transfiguration de cette chair, son

exaltation visible dépendent moins des mécanismes physiologiques que de la nature et du mouvement des pensées. (Les impuissants le savent bien.) Pourquoi ne pas admettre qu'en tout temps, cette nature et ce mouvement des pensées, avec ce qu'ils peuvent avoir d'universel et d'individuel, de permanent et de passager, de sexuel et de simplement humain, se trahissent de quelque façon dans le dessin de la chair? Pourquoi, surtout, quand le désir l'exalte, la bassesse ou la noblesse du désir, les nuances qu'il emprunte à la générosité, à la cruauté, à l'appétit vulgaire, à l'enthousiasme, y seraient-elles indécelables, alors que nous nous flattons si bien de les saisir dans l'aspect changeant des lèvres, des yeux? Et pourquoi le regard de la femme désirée ne les lirait-il pas? Il est vrai que souvent une pudeur l'en détourne. Ou s'il prend sur lui d'affronter cette vue, il se trouve faussé par des sentiments qui dérivent de la pudeur en la niant : curiosité cynique, délectation de la honte, frisson du scandale qui devient un rire. Mais si une femme possède assez de force d'esprit pour vaincre ces attitudes contraintes, assez de noblesse naturelle pour reconnaître où que ce soit une présence de pensées, cette femme pourra parler de beauté terrible. Car ce sont bien d'innombrables pensées, fières et ivres, un tumulte, une troupe, toute une armée fanatisée de pensées — la beauté terrible

d'une armée — que l'homme à qui va s'ouvrir la chair d'une telle femme pousse à ce moment-là dans un lieu d'assaut.

Et s'il fallait convenir que là aussi l'individu a moins de part que l'espèce, que cette « terrible beauté » est assez commune, que la femme, si elle osait, la reconnaîtrait sur bien d'autres chairs que celle de l'homme choisi, cela prouverait seulement que le désir, l'amour vont remuer, mobiliser, bien loin du petit canton où vivotent les idées « personnelles », certaines pensées grandes et ardentes qui se réservent au fond de l'homme commun.

*

Si j'ai donné le détail de ces rêveries, ce n'est pas que je m'en exagère la valeur. Dès ce moment-là, je n'en étais dupe qu'à moitié. J'ai un certain goût, naturel et acquis, pour les théories, pour l'espèce de longue conversation qu'elles vous murmurent à l'oreille, surtout quand on est seul. Mais d'autre part, je suis le moins halluciné des hommes. Je garde jusqu'à l'extrême le pouvoir de discerner une réalité et une vue de l'esprit. Pour beaucoup de gens, le maniement des idées s'accompagne tôt ou tard d'une maladie de la sensation. S'ils ont eu le malheur de faire une hypothèse sur une chose quelconque du monde extérieur, désormais

cette chose pour eux reste profondément injectée de leur hypothèse. Ce n'est plus la chose qu'ils sentent, quoi qu'elle fasse pour se révéler ou les avertir; c'est la petite cuisine d'idées qu'ils ont mise à la place. Je suis peu sujet à cette maladie. Le plaisir que je prends à une théorie me laisse toute ma liberté de jugement sur elle. Et surtout je suis capable de lui donner raison, pour des motifs que je crois valables, sans obliger mes sensations à dire comme moi.

Ainsi les idées dont je viens de parler ne m'altéraient pas la vision. Quand ensuite je contemplais un sein de Lucienne, sa tendre peau, sa pointe, quand je le faisais frémir sous ma main, j'essayais bien de concevoir comment l'esprit caché pouvait agir sur ces formes de chair, se manifester par elles. Mais je ne me suggestionnais pas. Dans la mesure où je leur prêtais des significations que j'étais hors d'état d'y lire, je le savais. Je distinguais nettement où cessait la vue des choses, où commençait la foi.

Ce qui, à vrai dire, m'intéresse aujourd'hui dans tout ce travail intérieur, c'est que j'y aperçois une réaction de défense, dont le détour est assez curieux. Depuis quelque temps, Lucienne me donnait à entendre que l'« union des corps », si intense et si pleine qu'elle eût été entre nous, la laissait désarmée devant la menace de notre séparation. Le prestige du

premier « mystère » de la religion sexuelle s'en trouvait atteint. On me faisait toucher les limites du pouvoir de l'amour physique. Et la même femme, qui m'avait enseigné sur son corps une mystique charnelle qu'elle réinventait, était celle qui maintenant y insinuait le doute.

Or je tenais, et plus peut-être que je ne croyais, à cette religion sexuelle où je respirais depuis deux mois. Je sentais bien que je lui devais, outre une sublimation de la volupté, un vrai contentement de l'intelligence, une sérénité tendue par l'allégresse. Pour la première fois depuis longtemps, j'avais affaire à un univers bien bouclé, plein pourtant de secrets et de chaleur. Si je laissais partir cette religion-là, je ne retrouverais peut-être jamais plus le niveau de vitalité où elle me maintenait. Donc mon esprit avait dû se livrer à un travail sournois d'apologétique. Comme d'autres, quand la foi vacille, cherchent des preuves de l'existence de Dieu jusque dans l'œuvre des savants qui le nient, je le soupçonne d'avoir cherché de nouvelles justifications de l'idolâtrie sexuelle du côté même d'où elle semblait menacée.

En somme, j'avais reconnu le besoin de spiritualiser notre amour, ou, si l'on veut, d'emporter dans ma prochaine solitude le viatique d'un amour où l'esprit aurait plus de part. D'où mon effort pour atteindre la personne de Lucienne à travers ses gestes et ses allures,

pour dérober à la voix, aux yeux, aux traits, le plus possible de l'esprit de la femme aimée. J'avais compris que dans ma cabine de navire, en plein océan, certaines perspectives de l'amour seraient changées. Sous la triste lumière de l'éloignement, l'être moral de Lucienne recevrait une valeur nouvelle. Le souvenir d'une de ses pensées, d'une expression de son regard, me deviendrait alors bien plus secourable que n'importe quel élancement de la chair. Quand je l'évoquerais pour la serrer imaginairement dans mes bras, quelle est la Lucienne que je chercherais à saisir, à reconnaître? L'amoureuse nue et rose d'ardeur? Ou l'amie, la camarade, celle qui se promenait avec moi dans les longues rues? Et plus simplement encore Lucienne, l'être ainsi nommé, jamais vu ailleurs, irremplaçable? Qu'est-ce qui alors importera le plus : se souvenir qu'on l'a possédé? Ou s'assurer qu'on détient fidèlement quelque signe, quelque signature inimitable, comme une empreinte du petit être sur le commun espace (le dur espace qui est de même matière que la séparation et la mort)? Oui, revoir bien exactement un geste de se lisser les cheveux, un tapotement de la main pour défroisser la robe. (Rien que d'y penser d'avance, on sent qu'on va pleurer, crier.)

Lorsque je me mettais ainsi à penser trop à notre séparation, je courais saisir Lucienne

dans mes bras, me prouver qu'elle était là encore. Ou, la tenant par les mains, je la regardais avidement des pieds à la tête.

Mais alors il me semblait que je ne l'avais jamais assez saisie, serrée, empêchée d'être ailleurs. Et par une espèce de logique irrésistible, la possession charnelle s'imposait à moi comme la protestation la plus forte contre la dépossession, comme la preuve suprême de la présence.

Si bien que l'amour physique trouvait déjà dans ces mouvements du cœur l'occasion d'une revanche nullement préméditée. Mais il cherchait par ailleurs une justification plus subtile, qui fît plus d'impression sur l'esprit.

Entre ces crises, où j'étais saisi et secoué par l'angoisse de la séparation, il y avait des heures plus calmes. L'éloignement n'était encore qu'une idée. Lucienne était toujours présente. Toujours ma femme proche et adorable. Quelles que dussent être les futures perspectives de mon amour, la future lumière de l'éloignement, pouvais-je, tant que Lucienne était là, debout dans la vraie lumière de la présence, ne pas m'apercevoir de tout elle-même, et de son corps, et que continuellement je vibrais pour lui? Au nom de quoi l'aurais-je renié? Malgré moi ma contemplation glissait. Ma soif d'adoration et de caresses redescendait doucement du visage vers une chair plus charnelle, allait retrouver sous l'ombre des robes ses idoles

accoutumées, s'exaspérait peu à peu dans l'attente du lit où leur nudité triompherait à nouveau.

Et voilà qu'au moment où j'aurais pu me reprocher ces retours à la chair comme des faiblesses, comme des rechutes un peu maniaques, les rêveries que j'ai dites travaillaient à m'absoudre. Mon amour était dispensé de remonter vers l'esprit. C'était l'esprit qui venait le rejoindre, se répandre et affluer dans la chair, dans tous ces lieux charnels dont je ne pouvais pas m'arracher. C'étaient les pensées de Lucienne, ses attitudes mentales, la plénitude de son être que je rencontrais partout où allaient mes yeux, mes lèvres. Aucun de mes baisers ne risquait de s'égarer, de manquer l'esprit. Prodigués à de doux contours, attardés à des replis, ils restaient mon contact avec une beauté intérieure, mon ardeur à la reconnaître. Et c'étaient aussi des pensées que je me flattais d'offrir en échange à ce corps féminin, de porter en lui avec feu. L'union des corps, si je continuais à ne pas deviner où elle prendrait de quoi combler magiquement l'abîme de la séparation, il me semblait qu'à force d'y engager les idées et l'esprit je la faisais bénéficier des privilèges de leur nature, et qu'au moins les limites de son pouvoir cessaient d'être aussi cruellement visibles.

X

En réalité, ce qui se passait alors dans mon esprit n'avait qu'une importance secondaire. Je n'y vois plus guère aujourd'hui qu'un jeu intellectuel. A quelles actions, à quel changement tendait-il?

Il faut bien admettre, en laissant de côté tout amour-propre, que dans l'ensemble de cette aventure j'ai été mené. Déjà, au moment de notre mariage, durant la fameuse « nuit de noces », ce qui avait compté, agi, ce n'étaient pas du tout les idées que j'avais pu me faire les jours précédents, ni mes pronostics, ni ma façon d'envisager des événements comme le mariage et la nuit de noces; c'étaient les idées de Lucienne, ses sentiments et ses façons de voir, et plus encore son énergie intérieure, le rayonnement qu'exerçaient sur un autre esprit des représentations mentales qu'elle s'était faites.

De même, au moment où nous en sommes,

la seule question vraiment intéressante serait de savoir à quoi pensait Lucienne tout au fond. N'avait-elle dans l'esprit rien de plus que ce qui apparaissait dans ses propos? Hormis l'angoisse de mon départ, ne cachait-elle qu'un sentiment d'attente assez vague : l'attente des ressources que lui fournirait son instinct, le jour où la séparation, au lieu d'une menace, serait devenue un fait actuel, que l'on éprouve, que l'on mesure, où l'on se débat? Ou bien avait-elle déjà commencé un travail intérieur, les premiers tâtonnements dans la recherche d'une issue? Avant même de risquer ces tâtonnements, se posait-elle des questions préalables (analogues à des questions d'orientation, au choix d'une route sur une carte, ou aux réflexions d'un prisonnier qui avant toute tentative rumine en termes théoriques le problème de l'évasion)?

Si je consentais à faire de cette relation un récit arrangé, je me prêterais à ce moment-là une clairvoyance que je n'ai pas eue. Et si j'étais un romancier disposant de ses personnages, je montrerais dans l'esprit de Lucienne tout un travail préparatoire plus ou moins conscient.

Je pourrais avouer tout simplement : à cette date encore, je ne me suis aperçu de rien, douté de rien. (Et tant pis si je perds à mes propres yeux la dernière trace de prestige.) Mais ce serait peut-être exagérer un peu dans

l'autre sens. Disons que je ne me suis fait, à ce moment-là, aucune réflexion suivie ni perspicace sur un changement d'attitude de Lucienne.

Pourtant, quand je m'efforce aujourd'hui de ressaisir, sans rien imaginer après coup, l'impression que je recevais de Lucienne, durant ces derniers jours de Marseille, je trouve bien qu'elle n'était déjà plus de la nuance accoutumée. Il s'y glissait un élément déconcertant. Il est probable que j'étais sensible à une modification de la manière d'être de ma femme. Mais l'approche de la séparation suffisait si bien à l'expliquer que je me dispensais de chercher plus loin.

C'est ainsi que je me revois, une fin de jour, rentrant d'une course que j'avais faite seul. Lucienne était debout près de la fenêtre, avec l'immobilité, l'expression de quelqu'un qui est attentif à une chose qu'il regarde. Mais elle était tournée de façon à ne voir qu'un pan de mur tout voisin, qui ne pouvait même pas s'arranger dans une perspective, ni présenter un effet de lumière curieux.

Je me souviens en outre que j'avais fait la dernière partie de mon trajet, et la montée de notre escalier, accompagné de pensées amoureuses. J'avais l'intention d'entraîner Lucienne dans sa chambre. Puis, la nuit venue, nous serions allés dîner au restaurant.

Ces pensées disparurent aussitôt, sans aucun effet de dépression, d'ailleurs. L'attitude de Lucienne ne me refroidissait pas. Je ne me sentais ni dégrisé, ni déçu. J'étais brusquement placé dans un autre état d'esprit, qui m'intéressait, m'accaparait assez pour me soustraire au désir, et qui pourtant ne comportait pas d'idées particulières.

Puis Lucienne me sourit, me regarda un peu longuement. Même aujourd'hui, avec la clairvoyance rétrospective que je puis avoir, je suis embarrassé pour dire en quoi ce regard différait d'un autre. Quelles phrases mentales placer derrière lui, pour l'éclairer un peu, pour le rendre transparent et déchiffrable? « Tu m'as dérangée dans une rêverie, mais comme cette rêverie se rapportait à toi, je suis heureuse de te retrouver »? ou bien : « Où étais-je? Et toi, où es-tu? Où en es-tu? Quel est celui de nous deux qui avance le plus? » Et dix autres équivalents aussi hasardeux, que j'aime mieux ne pas chercher, parce que je finirais par y mettre, non pas ce que j'éprouvais à ce moment-là, mais ce que j'ai découvert depuis.

D'ailleurs je ne crois pas m'être du tout demandé, sur le moment, à quelles pensées cachées ce regard pouvait répondre. Je n'avais pas besoin de l'interpréter. J'en sentais l'effet. Quel effet au juste? Là encore, il n'est pas commode de sortir du vague sans anticiper

beaucoup. Je hasarderai quelque chose comme ceci, en donnant au mot site un sens peut-être obscur pour d'autres, mais très évocateur pour moi : « L'effet d'un commencement de transformation générale du site. »

Cette impression s'accompagnait d'un état très particulier de surprise, intermédiaire entre le bien-être, l'inquiétude et l'espérance. État qui serait devenu physique plus vite qu'il n'aurait produit des idées. Je veux dire que j'étais tout près d'avoir un frisson qui m'aurait enveloppé le haut du corps, spécialement la tête : je sentais naître une espèce de courte flamme nerveuse, me courant le long des joues, me coiffant le crâne de ses ondes fugaces. Avec un sentiment d'exaltation, de confiance abandonnée, peut-être encore de ressource indéfinie. Mais rien ne me poussait à tirer de là des pensées distinctes.

Voilà à peu près tout ce que je puis indiquer. Le moindre effort pour préciser davantage me jetterait dans la pure imagination.

*

La difficulté que je viens de rencontrer me donne une idée de celles qui m'attendent maintenant. C'est dans la période que je vais aborder que le rôle de Lucienne a été le plus mystérieux et le plus décisif. Je doute que j'arrive à y voir

clair, si je continue mon travail dans les conditions où je l'ai mené jusqu'ici.

Je ne puis pas tirer grand secours des quelques conversations que nous avons pu avoir par la suite, Lucienne et moi, sur les événements. Elles ont toujours été fugitives, partielles, pleines de réticences. Nous revenions de cette aventure avec des sentiments très mélangés, où même une certaine nuance de désespoir tenait sa place. Nous ne désirions certes pas l'oublier. Mais une pudeur assez curieuse, la crainte de conclusions désenchantées, peut-être, nous détournait d'y penser en commun.

Donc, le seul document dont je puisse m'aider, ce sont les notes de Lucienne. Je dois obtenir qu'elle me les prête, et trouver moyen de les utiliser, sans m'y asservir, sans que mon propre effort d'esprit se trouve diminué ou faussé en rien.

J'en ai donc parlé à Lucienne. Elle a cru d'abord que je désirais connaître la partie de ses notes qui correspond au début de notre mariage, à la découverte du « royaume charnel ». Elle s'est dérobée aussitôt.

Quand elle a compris qu'il s'agissait de la période ultérieure, elle a avoué que les notes qui s'y rapportaient étaient assez copieuses, bien que d'une rédaction moins élaborée que le texte que j'ai lu.

Je l'ai priée de me les prêter, en lui expliquant l'usage que je comptais en faire.

— Tu sais quel travail j'ai entrepris, moi aussi, à tort ou à raison, mais que je voudrais réussir. J'arrive au moment où j'ai besoin de la clarté la plus grande. Je n'écris pas pour m'amuser. J'écris pour être sûr de certaines choses, autant que possible. Je n'ai plus le courage de tâtonner, comme je fais en ce moment-ci, avec une lumière qui vient d'un seul côté, et du côté qui compte le moins.

— Je croyais que tu tenais beaucoup à ton indépendance de souvenir, et de jugement?

— Je tâcherai de la garder. Je ne lirai pas ton cahier d'affilée. Quand je me heurterai dans mon propre travail à quelque chose d'incompréhensible pour moi, ou de trop douteux, c'est à ce moment-là que je ferais appel à tes notes. Je ne consulterai que le passage dont j'aurai besoin.

— Comment iras-tu le découvrir?

— Je te demanderai de mettre de place en place, en haut des pages, ou sur une marque de papier glissée entre les feuillets, la date des événements dont tu parles. Si par exemple j'ai une incertitude à propos de faits qui se sont passés du 20 au 25 octobre, je fais un sondage juste à cet endroit-là. Ensuite, je ferme le cahier.

— Tu pourras prendre sur toi de ne pas aller plus loin?

— Mais oui. Jadis, quand je faisais des

versions latines, j'avais déniché le recueil de traductions dont se servait le professeur. Je l'avais à côté de moi. Mais je ne m'y reportais que dans les cas désespérés, après avoir peiné par moi-même jusqu'au bout. J'ai de la volonté quand il faut.

Lucienne a hésité. Puis :

— Où en es-tu de ton travail?

— A la fin du premier mois de Marseille.

— Tout à fait à la fin?

— Oui, presque.

— Est-ce que le navire est parti?

— Il part le lendemain.

Elle réfléchit. Elle a un sourire des yeux.

— Quand il sera parti, je te prêterai mon cahier.

— Pourquoi pas maintenant?

— Je veux que tu aies quitté le « royaume charnel ».

— Je l'ai quitté, il me semble. Encore trois ou quatre pages à écrire, et le navire lève l'ancre... »

— Eh bien! Tu me le feras voir. Oui, dès que tu en seras là, tu me montreras la ligne sur ta page : « Quand le navire eut levé l'ancre... »

— Exactement cette phrase-là? Tu sais qu'elle est un peu solennelle et pas très juste. Mon bateau s'amarrait à quai. Et je n'ai pas plus envie de l'appeler « navire » que de te dire « vous ».

— N'importe. Puisque la phrase n'est qu'un signe pour moi.

*

J'avais appréhendé le jour et le moment de la première séparation comme devant être très douloureux. Mais les circonstances me procurèrent une espèce d'insensibilisation partielle.

Comme elle se l'était promis, Lucienne était venue passer la nuit précédente dans ma cabine. Elle était arrivée pour dîner à bord. Après le repas, j'avais dû vaquer à diverses occupations. Lucienne, en attendant, s'était enfermée chez moi.

Un peu après onze heures, ayant terminé tout mon travail et sûr de n'être dérangé par personne jusqu'au lendemain, j'allai la retrouver. Je frappai à la porte de la pièce qui me servait de bureau. Je disposais d'un petit appartement de deux pièces, comme je l'ai dit : un bureau et une chambre, avec une porte de communication doublée d'une portière.

J'entendis glisser le verrou. J'entrai. Je ne vis rien d'abord. Lucienne, après m'avoir ouvert, était allée vivement se réfugier dans l'autre pièce.

Je soulevai la portière. Je vis Lucienne debout, entièrement nue, adossée à la glace de la petite armoire (la glace réflétait ses formes, augmentait la magnificence et l'énergie du spectacle.)

Ainsi commencée, notre nuit atteignit les extrêmes limites de l'ardeur amoureuse. Elle fut

en quelque sorte une seconde nuit de noces, différant de la première par la disparition de toute crainte, de toute réserve entre nous. Lucienne, au lieu d'être hésitante à l'entrée du royaume charnel, s'y mouvait maintenant avec liberté.

Je sentis que ce qu'elle voulait d'abord, c'était peupler de sa nudité, de ses postures amoureuses, d'images de nos caresses et de nos étreintes, tout le petit espace où j'allais vivre, en stigmatiser tous les meubles. Elle savait déjà que la glace de l'armoire resterait marquée pour moi du reflet de ses formes. Elle voulut qu'une de nos étreintes eût lieu sur le divan qui occupait un des côtés de mon bureau. Elle me fit asseoir sur le fauteuil devant ma table, à la place où je travaillerais, s'accroupit elle-même à mes pieds, répandit ses cheveux sur moi. Enfin, malgré l'objection de commodité que je lui faisais, et l'offre de la laisser reposer seule, elle tint à terminer la nuit avec moi sur ma couchette, dans l'enlacement le plus étroit. Nous passâmes ainsi plusieurs heures dans un extraordinaire mélange de demi-sommeil et de mouvements amoureux. Comme il faisait très chaud, nous avions rejeté draps et couvertures. La lumière était éteinte. Chacun de nous se sentait recouvert tantôt par le corps de l'autre, tantôt par l'air tiède et noir. Nos nerfs étaient si exaspérés que le plus léger déplace-

ment involontaire devenait une jouissance. Et quand il nous arrivait de rester un peu trop longtemps immobiles, le corps de l'un de nous, sans tout à fait rompre son sommeil, ni consulter l'esprit, savait simuler un de ces déplacements involontaires dont la volupté nous traversait.

Le grand jour nous disjoignit, plutôt qu'il ne nous réveilla.

Nous nous retrouvâmes l'un en face de l'autre, et nous interrogeant des yeux. Ceux de Lucienne semblaient me dire :

« Si le recours est là, n'aurai-je pas tout fait pour l'atteindre? Et pourtant... »

Mais la bousculade de mes occupations m'empêcha de rêver à ce regard. Six mois de congé m'avaient un peu rouillé. J'eus plusieurs fois l'impression que l'heure du départ me surprendrait avant que j'eusse réglé les détails de mon service. Je m'énervais presque.

Si bien que les minutes mêmes de la séparation me devinrent beaucoup moins conscientes. J'eus l'impression d'y participer à titre provisoire, et de remettre à plus tard le soin de vraiment les vivre. La circonstance d'ailleurs se prêtait peu aux marques d'attendrissement. Nous n'allions pas nous donner en spectacle à mes collègues du bateau, ni ajouter nos effusions à celles des passagers et de leurs familles.

Nous fîmes bonne contenance, même au

décrochage de la passerelle. Il me sembla que là-bas, sur le quai, Lucienne continuait à sourire. Peut-être y avait-il une larme dans ses yeux. Mais elle était déjà trop loin pour que la lumière de ses yeux fût changée pour moi par une larme.

*

Quand le navire eut levé l'ancre...

J'ai posé la plume. Je suis resté trois jours sans rien écrire.

Puis j'ai appelé Lucienne. Je lui ai montré la ligne interrompue.

Elle l'a fixée longtemps, comme si elle découvrait à ces mots qu'elle avait dictés elle-même un sens infini, ou une étrangeté.

— Eh bien? Ce n'est pas cela?

— Mais si.

Elle a regardé vers moi sans me voir. Elle s'est penchée de nouveau sur la page, et s'est mise à dire lentement les trois premiers mots, du ton dont un passant lit sur un vieux mur une inscription mystérieuse :

— Quand le navire...

ŒUVRES DE JULES ROMAINS

Œuvres poétiques

LA VIE UNANIME (N.R.F.).
UN ÊTRE EN MARCHE (Mercure de France).
ODES ET PRIÈRES (N.R.F.).
EUROPE (N.R.F.).
LE VOYAGE DES AMANTS (N.R.F.).
CHANTS DES DIX ANNÉES (N.R.F.).
L'HOMME BLANC (Flammarion).
PIERRES LEVÉES, *suivi de* MAISONS (Flammarion).
CHOIX DE POÈMES (N.R.F.)

Romans et contes

LE VIN BLANC DE LA VILLETTE (N.R.F.).
LE BOURG RÉGÉNÉRÉ (N.R.F.).
MORT DE QUELQU'UN (N.R.F.).
LES COPAINS (N.R.F.).
DONOGOO TONKA (N.R.F.).
PSYCHÉ : LUCIENNE (N.R.F.).
— LE DIEU DES CORPS (N.R.F.).
— QUAND LE NAVIRE... (N.R.F.).
LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ (vingt-sept volumes) (Flammarion).
LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ (édition intégrale en quatre volumes) (Flammarion).
BERTRAND DE GANGES (Flammarion).
LE MOULIN ET L'HOSPICE (Flammarion).
VIOLATION DE FRONTIÈRES (Flammarion).
VERDUN (Flammarion).
LE FILS DE JERPHANION (Flammarion).
UNE FEMME SINGULIÈRE (Flammarion).
LE BESOIN DE VOIR CLAIR (Flammarion).
MÉMOIRES DE MADAME CHAUVEREL (2 vol.) (Flammarion).
UN GRAND HONNÊTE HOMME (Flammarion).
PORTRAITS D'INCONNUS (Flammarion).

Théâtre

CROMEDEYRE LE VIEIL (N.R.F.).
M. LE TROUHADEC SAISI PAR LA DÉBAUCHE (N.R.F.).
KNOCK (N.R.F.).

Théâtre (suite)

LE MARIAGE DE LE TROUHADEC (N.R.F.).
LE DICTATEUR (N.R.F.).
JEAN LE MAUFRANC (N.R.F.).
MUSSE (N.R.F.)
VOLPONE (en coll. avec Stefan Zweig) (N.R.F.).
DONOGOO (N.R.F.)
BOËN (N.R.F.).
GRACE ENCORE POUR LA TERRE! (N.R.F.).
PIÈCES EN UN ACTE (N.R.F.).

Essais

PUISSANCES DE PARIS (N.R.F.).
LA VISION EXTRA-RÉTINIENNE (N.R.F.).
LA VÉRITÉ EN BOUTEILLES (Trémois).
PROBLÈMES EUROPÉENS (Flammarion).
VISITE AUX AMÉRICAINS (Flammarion).
POUR L'ESPRIT ET LA LIBERTÉ (N.R.F.).
LE COUPLE FRANCE-ALLEMAGNE (Flammarion).
CELA DÉPEND DE VOUS (Flammarion).
SEPT MYSTÈRES DU DESTIN DE L'EUROPE (Ed. de la Maison Française).
UNE VUE DES CHOSES (Ed. de la Maison Française).
RETROUVER LA FOI (Flammarion).
LE PROBLÈME N° 1 (Plon).
PARIS DES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ (avec ill. et plans) (Flammarion).
LETTRES A UN AMI (première et deuxième série) (Flammarion).
AI-JE FAIT CE QUE J'AI VOULU? (Wesmael-Charlier).
LETTRE OUVERTE CONTRE UNE VASTE CONSPIRATION (Albin Michel).
SALSETTE DÉCOUVRE L'AMÉRIQUE, *suivi de* LETTRES DE SALSETTE (Flammarion).
SAINTS DE NOTRE CALENDRIER (Flammarion).
INTERVIEWS AVEC DIEU (Flammarion).
EXAMEN DE CONSCIENCE DES FRANÇAIS (Flammarion).
PASSAGERS DE CETTE PLANÈTE, OU ALLONS-NOUS? (Grasset).
SOUVENIRS ET CONFIDENCES D'UN ÉCRIVAIN (Arthème Fayard)
SITUATION DE LA TERRE (Flammarion).
HOMMES, MÉDECINS, MACHINES (Flammarion).
LES HAUTS ET LES BAS DE LA LIBERTÉ (Flammarion).
POUR RAISON GARDER, tomes I et II (Flammarion).
NAPOLÉON PAR LUI-MÊME (Librairie Académique Perrin).

En collaboration avec André Bourin :

CONNAISSANCE DE JULES ROMAINS (Flammarion).

Universitas
BIBLIOTHECA

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 6 OCTOBRE 1966
PAR FIRMIN-DIDOT
PARIS - MESNIL - IVRY

Imprimé en France
N° d'édition : 12035.
Dépôt légal : 4e trimestre 1966. — 3108

162
1595.8

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottaw
Date Due

JAN 14 1987

JAN 13 1987

a39003 003399986b

PQ 2635 .O52P72 1922
ROMAINS, JULES.
PSYCHE.

PQ CE
2635 .O52
P72 1922 V0002

ROMAINS, JULES.
PSYCHE.

1539581